

**Ma course
à la vie**

Ma course à la vie

FREDERIC SAUSSET

avec Stéfan L'Hermitte
sous la direction de
Frédéric Veille

© City Editions 2015
Photo de couverture : © Charly Triballeau

ISBN : 978-2-8246-0607-1
Code Hachette : 10 4173 0
Rayon : Témoignage

Catalogues et manuscrits : www.city-editions.com

Conformément au Code de la Propriété Intellectuelle, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage, et ce, par quelque moyen que ce soit, sans l'autorisation préalable de l'éditeur.

Dépôt légal : mai 2015
Imprimé en France

Préface	9
Le réveil	11
Du carnaval à l'opéra	14
Mon papa à moi	25
Rallumer la flamme	26
Amputation	29
Après le réveil	36
Collègue.....	46
Rêves étranges.....	50
Culpabilité.....	54
Lève-toi et marche	56
Aide-toi.....	66
Objectif le Mans	67
Des bagnoles et des larmes.....	76
Main de maître.....	85
Pas loin du paradis.....	91
Chez Sarkozy et pas seulement.....	101
Porte ouverte.....	115
Les regards	118
Du rire et du vin	125
Docteur et pilori.....	130
Morgan de moi.....	137

Argent trop cher	144
Au <i>non</i> de la loi	154
A licence to drive	163
Premiers tours	170
Mes merveilleux papys bricoleurs.....	176
Quatre minutes.....	183
Quatre minutes plus tard	184
La liste de mes envies.....	185
Mes douloureux fantômes.....	190
Touchables.....	194
Paul et les autres.....	197
Tinseau poisson-pilote.....	203
J'arrête tout	213
Premier podium	218
Quand on veut.....	226
C'est déjà demain.....	230
Après et avant.....	233
Remerciements	236

*La vie peut basculer à tout moment.
Si vous avez un rêve, mettez tout en œuvre pour l'assouvir
avant qu'il ne soit trop tard.
Sinon, vous pourriez le regretter à jamais.*

FRÉDÉRIC SAUSSET

Préface

par Sébastien Loeb

Je ne peux pas toujours dire oui. Mais là... Je suis très sollicité pour apporter mon aide ou mon parrainage à des projets qui bien souvent le méritent. Malheureusement, mon travail de pilote professionnel pour Citroën me laisse très peu de temps disponible.

Mais l'envie de Frédéric Sausset de courir les 24 Heures du Mans est tout de suite sortie du lot.

Son idée est séduisante et entraînante. Elle démontre une force de caractère incroyable. Je crois que la plupart des gens qui se seraient réveillés comme ça, sans bras et sans jambes, du jour au lendemain, auraient tout laissé tomber.

Je ne me suis jamais mis à sa place. Mais comment aurais-je réagi ? Je ne sais pas. Personne ne peut vraiment le savoir. Ce choc doit être si brutal.

Tu as le droit de renoncer, de dire c'est foutu, à quoi bon, mais lui, au contraire, réagit, reprend goût à la vie, se raccroche à un projet enthousiasmant et ambitieux. J'ai couru les 24 Heures du Mans. C'est une épreuve de très haut niveau, aux exigences incroyables.

La capacité de Fred à se battre est phénoménale. Ça méritait d'être soutenu et encouragé. Aussi, quand il a tenu sa

première conférence de presse, je tenais à être là, à venir au Mans depuis la Suisse, en hélico. Il m'a amené dans sa voiture pour quelques tours du circuit Bugatti. Il a un bon coup de volant, ce qu'il faut pour faire les choses bien. J'espère surtout qu'il y prendra beaucoup de plaisir.

Franchement, j'ai été séduit et impressionné par ce beau projet.

Sébastien Loeb

Le réveil

30 août 2012

Tours, hôpital Trousseau

11 h 18

Je ne suis pas moi. Je flotte quelque part, à la lisière du rêve et de la vie.

Je voyage dans un brouillard désagréable, dans un ailleurs dérangerant. Je suis enfermé, cloîtré, prisonnier.

Je ne réfléchis pas, je ne peux pas, je subis.

Un bruit m'appelle, m'invite à sortir de mon état, de moi-même. Un bip-bip permanent, un bip-bip pénible. J'entends. Je m'ouvre imperceptiblement à l'extérieur. J'essaie de me bouger. Mon corps ne répond pas, mes membres sont figés. Je suis comme paralysé.

Mes paupières, seules, font l'effort de m'obéir. Je vois. J'entends et je vois. Je vois mal, vision restreinte, vision floue. Mes yeux essaient de s'adapter, cherchent à dissiper le flou, font le focus, comme un appareil photo qui tente une mise au point.

Je comprends d'où vient le bruit, le bip-bip : des machines me cernent, me contrôlent. Des écrans, des diodes, des chiffres, des courbes. Un petit cœur clignote.

Mais où suis-je ? Je n'aime pas. Je déteste les éclairages au néon et il y en a partout. Et ces écrans... Ce n'est pas gai du tout ; il va falloir que je sorte d'ici. Qu'est-ce que je fais là ?

Des yeux s'approchent ; je les reconnais immédiatement : Frede, Frédérique, ma femme. Elle est emmaillotée, elle a un masque vert, un calot vert, une blouse verte. Ce n'est pas dans ses habitudes vestimentaires ; ça ne lui va pas. Elle a le regard mouillé, mais elle a l'air heureuse.

— C'est moi, mon ange.

J'essaie de parler, mais quelque chose m'en empêche. Je ne peux pas. J'ai un tube enfoncé dans la gorge. J'ai des tubes partout, des fils partout.

J'ai l'impression d'être défoncé. Oui, ça doit ressembler à ça, la défonce. Je tente de bouger. Je ne peux pas non plus. Je comprends vaguement que ce n'est pas bon. Je replonge, je me rendors. Je m'éclipse. Jour, nuit, jour, nuit... Le temps n'existe plus.

Je me réveille à nouveau. Je ne sais pas depuis quand je dors. Cette fois, ils sont plus nombreux, trois ou quatre. Frede et d'autres blouses. De parfaits inconnus.

— Les médecins vont te dire quelque chose.

Une voix succède à celle de ma femme, clinique, technique, martiale :

— Vous avez eu quelque chose de très grave, mais vous êtes là, c'est le principal. Vous revenez de loin, vous savez. Ce n'est pas encore gagné. Il faut continuer de vous battre. Maintenant, je dois aussi vous expliquer votre nouvelle condition physique. On a malheureusement dû vous amputer de vos bras et de vos jambes, car sinon vous ne seriez pas là aujourd'hui.

Je...

Je cherche à agripper le regard de ma femme. Elle n'a pas de mots. Elle parle avec son visage, ses yeux envahis de

larmes, elle qui d'habitude en est si économe. Elle se glisse entre les machines et les tuyaux. Elle me touche, elle me fait un bisou sur le front.

Je ne sais pas si je comprends.

Je me souviens vaguement : la fièvre, la douleur au côté, le médecin, l'ambulance.

Mes bras ? Mes jambes ? Je ne peux pas bouger. Je ne peux pas voir. Je suis entouré de pansements ; je suis une momie ; je suis Ramsès II.

Je suis trop dans le flou pour tout analyser.

Je suis peut-être juste heureux d'être en vie.

Je ne suis plus tout à fait moi.

Je veux dormir.

Du carnaval à l'opéra

27 juillet 2012

Hôpital de Bayonne

Par Frede Sausset, la femme de Frédéric

Ce sont les fêtes basques à Bayonne. Il n'y a qu'un chemin qui m'intéresse : celui de l'hôpital où mon mari flirte avec la mort. Des voix m'apostrophent, des bras tentent de m'embarquer, des rires et des mots m'invitent à me mêler à la rue. Je ne veux pas, je ne suis pas avec vous, je ne suis pas de votre carnaval.

Ils insistent, sont déguisés en rouge et blanc, sont à contre-courant. Ils font sonner des trompettes, chantent, crient, s'amuse, boivent. Ils ont planté leurs tentes sur les ronds-points ; c'est la fête partout ; ce n'est que la fête. C'est surréaliste.

C'est comme un film intrépide où des méchants courent après le gentil dans une foule qui devient son piège, où le gentil s'essouffle, panique et, forcément, perd. Ce sont deux mondes : moi, seule, angoissée, terriblement angoissée, tout à ma tristesse, et eux qui se marrent, inconscients, qui

bien sûr ne peuvent comprendre, mais qui, tout à leur alcool et à leur bruit, ne m'écoutent pas.

Même l'hôpital semble en fête. Un barnum de la Croix-Rouge est monté devant, prêt à recueillir ceux qui dépasseront leurs limites.

Mon Fred, lui, ne s'est pas amusé. Il est terrassé par un vrai coma. Je vais aux vraies urgences. Il est arrivé le matin en ambulance.

Je me suis d'abord occupée de Chacha, notre petite. Je n'ai pas voulu trop la secouer. Je l'ai fait manger, j'ai mis de l'ordre dans la location, j'ai occupé le temps, je n'ai pas de nouvelles.

Je me présente au guichet. Une secrétaire, bien aimable, douce, me fait asseoir. Il faut attendre, mais je ne peux pas attendre. Chacha m'accompagne. La salle est presque vide. N'y aurait-il que Fred dans le malheur et l'inconnu ? Je suis à l'affût du moindre signe, du moindre bruit. Un médecin arrive, échange tout bas avec la secrétaire. Un petit geste de la tête me désigne. Le médecin s'approche, demande à ma fille de rester là, m'invite à le suivre. Je ne crois rien ; je n'ai que le ventre noué.

Des portes s'ouvrent, se ferment, jusqu'à une toute petite pièce, sans fenêtre, étrange confessionnal, étrange instant où les mots vont asséner un verdict :

— Voilà, votre mari, c'est très grave. Il cumule beaucoup de problèmes : insuffisance respiratoire, choc septique, température très forte, foyer infectieux. On suspecte une infection bactériologique. On a mis en place des parades urgentes et il va entrer au bloc très rapidement.

Il n'est pas là pour verser dans la psychologie ; il a besoin d'informations, m'assaille de questions : les voyages à risques, les vaccins, les antécédents médicaux. Il cherche à comprendre. Il a vu la petite coupure au doigt.

Il faut que je sache ; il faut faire face.

— Ça veut dire que le pronostic vital est engagé ?

— Oui, absolument.

Suis-je encore sur terre ? Je deviens double. J'évolue dans deux dimensions. C'est comme si j'étais au-dessus de moi-même, comme si j'observais une scène qui n'était pas réelle. Le moi mécanique et le moi du dessus s'entrechoquent. Deux moi superposés, mais sans lien.

Fred a chopé un streptocoque A. Une bactérie qui émet, dans de très rares cas, des toxines mortelles en provoquant une nécrose. La mort progresse à une vitesse phénoménale : 12 cm par heure. Presque inéluctable : 80 % des cas, et dans les 2 heures.

Mon mari est sur un brancard. Je lui parle ; il ne répond pas. Il a les yeux ouverts, mais il est shooté. Il est conscient, mais plus tout à fait parmi nous. Ils vont l'opérer.

L'urgentiste a compris. Il a identifié la raison de la fièvre. Il est entré sur un ring invisible, impliqué dans un combat personnel. Il met le bon protocole en pratique. Il injecte du sang en circuit ouvert.

27 juillet 2012. Un funeste compte à rebours s'est déclenché. La mort ou la vie.

J'ai récupéré un téléphone. On l'appellera le téléphone blanc. Les urgences ont le numéro. Presque personne d'autre. Je ne le quitte pas ; je crains que le malheur sonne. Le téléphone est devenu un appendice de moi-même, une suite, un prolongement. Il me sert aussi à envoyer des SMS à ma copine Astrid. À elle de gérer la crise avec l'extérieur, d'informer tous les autres.

27 juillet 19 h 30 : *Fred est parti au bloc : septicémie... Longue intervention, pas de tension, on croise les doigts.*

Fred est désormais dans les bras de la médecine. Je suis condamnée à des tâches domestiques, banales, nécessaires, mais si dérisoires. Retourner à la location, nettoyer, dénicher

un hôtel pour le lendemain, se préparer à rendre les clés. Tâches mécaniques, tâches qui occupent. Chacun son rôle.

On devait rentrer à Blois, retravailler pour les magasins, reprendre le fil de la vie habituelle... Nous voilà partis pour rester durablement à Bayonne, nous résoudre à l'incertitude. La vie prend parfois des contours inattendus.

27 juillet 22 h 05 : *L'opération est finie. Ils essaient de stabiliser. Le cœur s'emballe, la tension est basse, et ses reins sont bloqués. Bref, pas top.*

Dormir, essayer de dormir. Y a-t-il encore des nuits et des jours ? La vie est-elle encore structurée ?

28 juillet 5 h 30 : *Il est en réa, maintenu endormi, fait un choc septique, état stable, rein sous dialyse, et respiration artificielle. Ils cherchent le germe pour adapter les antibiotiques. Pas d'amélioration, mais pas plus grave.*

28 juillet 11 h 30 : *État très critique, mais stable. L'infection ne recule toujours pas. Il est sous machines. Il faut que sa tension remonte. Pour l'instant, non.*

28 juillet 14 h 50 : *Toujours pareil. Je l'ai vu. Ils l'ont intubé et ont scotché ses yeux. C'est impressionnant. J'ai vu aussi le chirurgien réa. Il m'a dit les mêmes choses qu'avant : cas extrêmement grave et rare, tout peut basculer.*

Mon quotidien ne tend plus que vers deux créneaux, deux fenêtres, deux obsessions : les moments où je peux l'approcher, le voir, lui parler, lui murmurer que je suis là, que je l'accompagne, que je ne le lâche pas, qu'il n'est pas seul, qu'il doit tenir.

J'ai droit à deux visites très courtes : une à midi, une vers 18 h. Le reste n'est qu'attente et ennui. Les copains sentent la gravité. Ils arrivent de partout, se relaient. Olivier et Émilie, de Montpellier, n'ont pas hésité.

— Tu te souviens du film *Les petits mouchoirs* ? a lancé Émilie. On est en plein dedans, on abandonne tout, on file à Bayonne.

Les petits mouchoirs, le film de Guillaume Canet, l'insouciance du bonheur partagé et le pote qui se meurt, seul, trop seul, à Paris. L'amitié et l'amour qui n'y résistent pas. Alors, c'était l'évidence, pour eux comme pour les autres : prendre la route tout de suite, le dimanche, converger vers le cœur vacillant d'un ami, se débrouiller avec le boulot.

Fred végète dans le coma, Olivier lui parle. C'est touchant. Il voudrait le faire rire. Il est question de vieilles histoires, d'une traversée épique du couvent des sœurs carmélites, de Fred, victime du vertige, coincé sur la grille, du commissariat juste à côté, de fraises chipées dans le potager, de la vie qui devrait toujours être ainsi.

Aline, de Divonne, était arrivée en vacances dans la région. Vacances pas drôles. Elle fait corps avec moi, est mon double. Elle peut rester. Il fait horriblement chaud. Un patio nous sert souvent de quartier général. Il a quatre bancs. Selon le soleil, nous passons de l'un à l'autre. Comme si nous décomptions le temps. Étrange cadran solaire. Jusqu'à l'heure, enfin, de la visite.

J'entre dans un sas stérile. Je me lave les mains, me recouvre d'une combinaison blanche. Une quinzaine de box numérotés. Un, deux, trois... Pas de numéro 13. Il est en réanimation. Il a un drap remonté jusqu'au bas du menton. Tout autour de lui ronronnent des tas de machines, équipées d'énormes seringues, comme des pistons.

C'est comme s'il n'était plus qu'une enveloppe et les fonctions vitales étaient en dehors de son corps, avec ces machines qui lui injectent des liquides, avec ce sang qu'on lui remplace, avec cette putain de sonnerie qui indique que son pouls bat toujours. Il faut le faire respirer, le nourrir, le soigner.

28 juillet 16 h 30 : *Je devais téléphoner au service réa à 16 heures, mais impossible : ils ne décrochent pas. Je suis tétanisée...*

28 juillet 16 h 50 : *État stable. Ils ont baissé un tout petit peu l'adrénaline pour la tension. Ça a l'air de tenir.*

28 juillet 22 h 30 : *État stable, je lui ai parlé de vous tous... On croise les doigts pour cette nuit.*

Camille est en Angleterre. Charlotte est avec moi. Je ne peux pas remettre la vérité à plus tard. Lui infliger une telle réalité, si jeune, quelle violence, quelle injustice ! Chacha ne mérite pas ça.

Elle encaisse, stoïque, droite. Elle ne plie jamais.

Cette petite est grande. Elle est certaine que son papa s'en sortira. Ça semble être plus que des mots. Les médecins, ça ne fait pas mourir, ça soigne. Le milieu hospitalier la rassure.

— Maman, ça va aller.

Les adultes traînent un historique des catastrophes et des malheurs traversés, pas elle. Les parents de Fred, Gisèle et Maurice, sont arrivés. Elle court vers eux :

— Mamie, je veux pas que tu pleures. Papa va guérir. Il est très fort.

Elle tient la famille debout. Je l'implique, je lui donne des infos, je lui raconte, mais je suis mal à l'aise, pétrie de culpabilité. Comment en est-on arrivés là ? Est-ce qu'on a bien réagi ? Ai-je ma part de faute ? Et si on était allés à l'hôpital dès les premières douleurs ? Et si, et si, et si ?...

30 juillet 11 heures : *Toujours pas d'amélioration. Tous les organes en extrême souffrance. Poumons, foie, reins... Rien ne fonctionne. Le doc m'a dit qu'à ce stade, il y aura forcément des séquelles très lourdes. (Amputations... Les membres ne sont plus irrigués.) Il faut qu'il tienne.*

30 juillet 19 h 30 : *Situation très critique. Les nécroses sous-cutanées sont partout, les vaisseaux internes saignent aussi... Séquelles irréversibles s'il survit. Par contre, donnez votre sang ! Par manque, il a attendu toute l'après-midi des plaquettes.*

Je n'ai envie de rien, je ne mange rien. Mes beaux-parents essaient de me sortir, de me traîner au restaurant, de m'asseoir devant des nappes à petits carreaux blancs et rouges. Je veux qu'on me foute la paix. Rien ne m'intéresse.

Ma moitié est dans un état désespéré, je suis anéantie, je suis en mode survie. Je gère seulement le boulot avec mon ordinateur, les livraisons, les stocks, en lien avec Sandrine, ma fidèle, qui assure à Blois. Je ne peux faire que l'indispensable. Le soir, je regarde la télé sans la regarder. Je suis incapable de suivre un film. Je subis les Jeux olympiques. C'est mon seul lâcher-prise. Je découvre la lutte gréco-romaine. C'est un excellent soporifique.

J'appelle presque toutes les heures. Chaque fois, je prononce la même phrase :

— Bonjour, je suis madame Sausset. Je voudrais prendre des nouvelles de mon mari.

Chaque fois, j'ai la boule au ventre.

Chaque fois, la personne de garde me répond : « C'est stable » ou « Rien de nouveau ».

Je ne veux surtout pas avoir une mauvaise surprise en arrivant à l'hôpital. J'estime qu'apprendre le pire au téléphone serait moins violent.

L'état de Fred ne fait qu'empirer. Son corps hésite à vivre, se rapproche toujours un peu plus de la mort. Il est boursoufflé, branché, méconnaissable. Il ne peut pas être extirpé de son coma. Il est menacé de toutes parts.

2 août 14 h 10 : *Ils sont pressés de retirer quelques tubes pour éviter l'entrée de germes pouvant provoquer la chute de son état. Les amputations : ils ne savent pas encore... Les séquelles neurologiques : ils ne savent pas non plus.*

3 août 11 h 45 : *Il présente des signes de grand brûlé lié à la septicémie sous-cutanée. Amputation à mi-mollet toujours d'actualité.*

4 août 14 h 30 : *Envoyez de bonnes ondes.*

Je parle à Fred. Chantal, une super infirmière, prévenante, compatissante, aux yeux bleus, doux, magnifiques, qui parle doucement, m'a expliqué qu'elle conversait systématiquement avec les malades, que peut-être ils entendent, qu'il ne faut pas négliger cette relation.

Avec les médecins, c'est plus brutal. Ils agissent comme des petits chimistes. Ils regardent les chiffres, échangent entre eux, ajustent le protocole.

Deux fois par jour, j'ai droit au petit briefing médical. Tout évolue dans le mauvais sens. Le foie se dégrade, les plaquettes également. Le premier lundi, un toubib m'a balancé qu'il était surpris que mon mari ait passé le week-end, qu'il fallait que je m'en contente. Au bout d'une semaine, j'apprends qu'ils sont au maximum de ce qu'ils peuvent faire...

Je suis transpercée.

Chantal, la si douce infirmière, me remonte le moral, m'assure que, si l'équipe n'y croyait pas, mon mari ne serait déjà plus là, qu'ils ne triturerait pas leurs cerveaux pour essayer différents dosages de médicaments.

Il y a les « méchants » docteurs et les « gentils » docteurs.

Au bout d'une semaine, une nouvelle figure est arrivée : le Dr Mary.

Lui a été formidable.

Il est cartésien, ouvert, alerte, il fait de gros efforts pour se mettre à ma portée. C'est comme s'il avait fait du cas de Fred un cas personnel, comme s'il s'était dit : *Le gars s'accroche, je n'ai pas le droit de ne pas me battre à fond.* Il est clair, il ne ment pas. Il est cash, mais pas brutal. Il prend des précautions. Il a commencé par me dire que Fred allait peut-être perdre ses phalanges. Je m'en foutais, je voulais qu'il vive. Après, il m'a parlé d'une main. Plus tard, il m'a annoncé que les pieds ne répondaient plus. Il m'informe qu'en appareillage, les progrès sont très significatifs. Il sait ce qu'il peut apporter et ce qu'il ne peut pas :

— Ne me demandez pas pourquoi c'est tombé sur vous. C'est la seule question à laquelle je ne peux pas répondre.

5 août 19 h 30 : *Les organes vitaux sont stabilisés dans le plus. Reste une lourde partie de chirurgie pour la peau et les membres. Pour l'instant, trop tôt pour préciser.*

6 août 15 h 50 : *Bonnes nouvelles en suspens. Il y a une infection due aux cathéters. Transfert décalé. On se bat toujours.*

Qu'est-ce qu'on a fait au bon Dieu ?

Je ne suis pas croyante, mais là, il m'emmerde, Dieu. Je n'y crois pas, mais ce n'est pas une raison suffisante pour nous infliger ça.

Elle pense tout le temps à ma grand-mère. Elle a vécu la guerre à Vendôme. Son mari avait pris le maquis. Elle était seule.

Elle s'est retrouvée sous les bombardements, a enfourché son vélo pour se réfugier en Corrèze. Trois jours de voyage, sous les bombes, à dormir dans les fossés, à craindre les rafales d'avion, à dominer la faim. Elle a connu pire, elle a traversé un enfer. Elle m'aide à relativiser. Parfois, pas souvent, je dois me purger de mes larmes.

5 août 14 h 45 : *Les organes vitaux fonctionnent mieux, mais pas tout seuls. Il faut persévérer pour avoir des machines plus légères et envisager un transfert à Tours. Envoyez-lui des forces. Le risque vital n'est pas écarté tant qu'il est en réa.*

6 août 13 heures : *Fièvre 38,3 °C. Ils traitent avec deux antibiotiques, mais ils n'ont pas le résultat de la culture. Il est incliné sur le côté pour le poumon.*

6 août 22 heures : *Fièvre 39,6 °C. On croise les doigts.*

7 août 2 h 50 : *Fièvre 38,8 °C. Ils ont dû reprendre l'hémofiltration pour l'aider.*

7 août 14 h 45 : *Il a refait une septicémie due aux plaies ou aux tuyaux. À nouveau en détresse respiratoire. Il est*

curarisé. Sa peau présente des plaies qui deviennent compliquées pour eux.

8 août 14 h 20 : *Stable, mais le transfert devient urgent.*

Le soir parfois, très tard, Aline et Christophe emmènent Charlotte à la plage avec toute leur famille. Ils me racontent la vie. Ils se partagent un pique-nique posé sur des planches de bodysurf. Ils goûtent des tapas, ils sirotent du rosé ou du jus d'orange, du champagne parfois. Ils font semblant d'être heureux. Au moment précis du coucher de soleil, les verres s'entrechoquent, face à la mer. Ils prononcent ce qui est devenu une phrase rituelle :

— Pour toi, Fred, à ta santé.

Ensuite, une dernière fois, les enfants courent se rafraîchir dans les vagues.

Les jours avancent, se ressemblent. Presque deux semaines où l'incertain domine, oppresse, où l'avenir ne passe aucun horizon.

Et puis, un jour, à la visite du midi, dans le sas qui précède la chambre, j'entends une cacophonie, un concert peut-être qui rompt avec le recueillement habituel. C'est de la musique, forte, très forte. C'est de l'opéra. C'est incroyable, inattendu, inexplicable. Je m'habille. Je passe devant le petit bureau étriqué, aveugle, bordélique, où le Dr Mary organise son petit monde, avec son lit de camp où il passe bien des heures de garde, avec son jeu d'échecs, sur lequel il joue des parties contre lui-même. J'entends cette musique trop forte, trop incongrue, et je discerne un large sourire sur son visage d'habitude si neutre. Très vite, il s'explique :

— Génial : le foie se régénère.

— Non ?

— Si.

Du mode destruction, on passe au mode reconstruction. Son corps décide d'essayer de vivre. Fred n'est pas sauvé, loin, très loin de là. Mais un signe, un premier signe indique

la bonne direction. Un signe accompagné par les emballages d'un opéra. Oui, c'est génial.

Fred dort toujours, mais il est transportable, enfin transférable. Des spécialistes pourront s'occuper de ses membres.

Bayonne, c'est fini.

Les rapatriements s'organisent.

Fred est évacué vers Tours en avion.

Je n'ai pas la force de conduire ; je préfère le train. Je rentre avec Camille.

Christophe, le mari d'Aline, remontera la voiture.

Je me rapproche de la gare. Il fait une chaleur de vacances. Aline, en jupette, nous accompagne. Je lui ai donné un surnom : Josaline. Elle et Astrid ont été mes Joséphine, mes anges gardiens, comme dans le feuilleton de TF 1.

Soudain, Josaline pousse un cri. Elle se tient les fesses : elle s'est assise sur une abeille. Je soulève sa jupe, repère le dard. Je connais un remède de grand-mère : il faut enlever le dard, puis approcher une source de chaleur vers la plaie pour faire évaporer le venin. J'allume mon briquet, nouveau cri. Je l'ai brûlée. Les rires fusent, incontrôlés. Les passants se retournent. J'ai la tête sous sa jupe, en pleine rue. Les rires redoublent. Ça faisait si longtemps.

Mon papa à moi

29 juillet 2012

Salle d'attente de l'Hôpital de Bayonne

Par Charlotte, sa benjamine

Charlotte, 11 ans, n'est pas admise dans la chambre stérile où son père lutte pour sa survie. Seule, sur l'iPad de son père, elle écrit.

*Je t'aime, Mamie, ne t'inquiète pas, ça va aller, je suis sûre que papa va réussir à battre cette espèce de microbe
Je te le jure.*

*Je t'aime, papa, je pense à toi et je suis sûre que tu vas arriver à battre ce nul de microbe !!!!! Bon courage.
Tout le monde te fait d'énormes bisous, mais tout le monde a peur aussi, mais on est sûr que tu vas gagner.*

Rallumer la flamme

Été 2012

Bayonne

Par Frede

Fred respire toujours. Pourquoi ?
Parce que Dieu ?

Parce que la loterie de la vie, les astres, la médecine, notre amour ?

Parce qu'autre chose ?

Sainte-Cluque est une petite église qui jalonne le chemin entre l'Ibis et l'Hôpital de Bayonne. Elle n'est ni jolie ni moche, elle est juste là, presque insignifiante, presque oubliée. Elle donne son nom à un restaurant-terrace où on essayait de s'ouvrir l'appétit le soir.

Touriste, je n'y serais pas entrée.

Ça coûte quoi ?

Croire, peut-être, mettre toutes les chances de son côté quand elles s'évanouissent les unes après les autres, quand le médecin évoque le pire, ne négliger aucune piste, ne rien avoir à se reprocher, s'occuper, se divertir un peu, influencer,

agir, surtout. Il faut sûrement être à ce point immergé dans le malheur pour comprendre jusqu'où l'humain, même rationnel, peut s'aventurer.

J'ai allumé quelques cierges à Sainte-Cluque. Camille aussi. Et les bonnes copines, Astrid et Aline.

Astrid m'a poussée un peu plus loin et je n'ai pas dit non. Elle connaît un magnétiseur, Alain, réputé très efficace pour anéantir les effets du feu. Il habite dans les campagnes de l'Indre, ne donne pas de rendez-vous, n'en fait pas commerce et travaille à distance. Il demandait juste un portrait de Fred, où il pourrait croiser son regard. Camille a dégoté ça dans son ordinateur. Magnétiseur par Internet...

Il nous a rassurées, indiquant que le malade sortirait du coma et vivrait.

Il nous a enjoint de récupérer de l'eau bénite et d'oindre Fred de quelques gouttes. Il faut garder raison même dans la détresse, ne pas entrer en conflit avec la médecine en qui je faisais toute confiance. Pas question d'aller jusque-là, de risquer l'infection. De toute façon, Fred était toujours confiné en chambre stérile. Pas question non plus de renoncer totalement. Et si c'était miraculeux ?

Dans un supermarché, nous avons dégoté des fioles en plastique de colorants alimentaires que nous avons vidées de leurs couleurs.

À Sainte-Cluque, dans le bénitier, nous avons puisé l'eau. Tu ne voleras pas, ou pour la bonne cause. Priez pour nous.

À l'hôpital, comme des filles pressées de se soulager d'un besoin naturel, nous prenions, Camille, Astrid et moi, la direction des toilettes pour nous asperger du parfum céleste, avant de nous approcher au plus près du malade. Chacune avait sa fiole.

La source Sainte-Cluque s'est vite tarie. Un prêtre nous a gentiment réalimentées, comprenant bien que tout malade n'est pas apte à se déplacer.

Si nous ne l'avions pas fait, nous aurions eu le sentiment de ne pas tout faire pour sauver Fred.

Nous sommes allées plus loin encore dans l'irrationnel.

Alain le magnétiseur a demandé qu'un vêtement de Fred subisse un étonnant cérémonial.

D'abord, le tremper dans une source, pure, très pure. Un torrent de montagne, repéré pendant que les vacances n'étaient encore qu'insouciance, a fait l'affaire.

Puis, mettre mon énergie dedans, en l'essorant de toutes mes forces, au maximum.

Ensuite, le sécher. On l'a pendu à la chambre de la fenêtre de l'Ibis.

Et, enfin, le brûler.

Franck, le mari d'Astrid, a été chargé de l'acte ultime. Pas facile à l'Ibis. Il l'a ramené au Bardon, s'est acquitté de la tâche, dans le barbecue.

C'est peut-être idiot, mais c'est ainsi.

Je pense que ça ne se juge pas.

Amputation

Été 2012

Tours et Blois

Par Frede

Nous sommes partis à quatre, nous rentrons à trois, c'est irréel.

Je retrouve ma maison. Le décor est là ; il est vide. Je m'en fiche, de la piscine, des plantes qui grimpent sur le mur, du soleil.

L'insouciance de la vie d'avant s'affiche partout. Cette photo de mariage, moi sous mon grand chapeau blanc, lui amoureux. Sa Porsche noire dans le garage. Le bocal avec tous les bouchons de vin. Le coin salon, antre de nos apéros dînatoires entre potes, au temps de l'insouciance, au temps où tu ne regardes pas assez profondément ton bonheur. Et les briques de la véranda, qu'il avait fait blanchir, trop blanchir, et qu'il voulait gratter au retour des vacances.

Fred est à Bretonneau, au centre de Tours, là où ils dirigent d'emblée les cas critiques.

Aline s'est installée avec moi. Elle a laissé son homme repartir à Divonne. Elle ne voulait pas me laisser toute seule. Quand elle me l'a proposé, je n'ai pas tout de suite dit oui.

J'ai réfléchi, pesé, peut-être aussi ne voulais-je pas trop la contraindre. Et puis je me suis rendu compte que j'en avais trop sur les épaules. Je ne me suis plus fait prier. J'ai pris ses mains dans les miennes, j'ai dit un gros oui.

Je m'occupe des magasins le matin, je vais à l'hôpital l'après-midi.

Aline s'occupe de la maison, trie nos papiers, m'alerte sur des factures à payer, sur d'autres qui déjà ont dépassé la date limite. Parfois, elle passe à l'entrepôt pour étiqueter et dispatcher la marchandise.

Je continue de passer les nouvelles à Astrid, qui fait relais.

Je n'ai pas fait médecine, mais je commence à connaître les termes.

10 août 23 h 30 : *Suis très inquiète, la fièvre ne baisse pas, 40 °C.*

11 août 4 h 40 : *Il fait peut-être une infection supplémentaire. Pourvu que les analyses soient bonnes. J'ai un gros coup de stress. Ça faisait longtemps, à ce point. Qu'est-ce que ça peut faire mal au bide et que la nuit est longue !*

11 août 14 h 45 : *Il a vu le chirurgien. On veut l'amputer des deux mains et des deux pieds. Les mains sont humides ; donc, ça a l'air de presser... Les pieds ont des nécroses sèches. Voilà, c'est la douche froide.*

12 août 18 heures : *Pas d'amélioration. Cette semaine aura bien lieu l'intervention sur ses mains. Il faut continuer de se battre. C'est une très longue bataille.*

13 août 5 heures : *Il refait de la température. Ils ne savent pas pourquoi elle varie sans arrêt. Jambes et bras très emballés dans des pansements hermétiques.*

13 août 7 h 45 : *Il est monté à plus de 39 °C pendant la nuit.*

13 août 18 heures : *Si seulement son infection pouvait s'améliorer et que le chirurgien patiente un peu...*

14 août 7 h 40 : *Il va être transféré ce jour à Trousseau. Ils vont le dialyser avant et lui changer ses pansements. Pourvu qu'il y ait une amélioration. Il sera visité par le chirurgien plasticien à son arrivée. Nous serons fixés ce soir...*

14 août 17 h 45 : *Opération jeudi. Les globules blancs augmentent ; donc, l'infection est là. On doit ôter tous les foyers infectieux pour l'enrayer. Votre Fred va être lourdement lésé. Il va devoir être fort pour encaisser les conséquences.*

Ce 14 août est un drôle de jour. C'est l'anniversaire de Franck, le meilleur pote qu'il puisse avoir, même si tous les autres sont formidables. D'habitude, Fred donne un coup de fil à son pote presque à l'aube. Ils sont tous les deux des lève-tôt. Cette fois, c'est moi qui l'ai appelé. À 7 h 40. On ne fait jamais la fête ce jour-là. Les Griet sont en vacances ; nous, on reprend. Fred n'appellera pas Franck. Lourd silence.

15 août 21 h 10 : *Fred est stable, il sera opéré demain. On envoie de la force.*

Fred a été transféré à l'hôpital Trousseau, aux grands brûlés. C'est terrible, c'est un voyage vers l'insoutenable. Il n'est toujours pas sauvé et en plus il va perdre une partie de son corps. Jusqu'à quel point ? Je n'ose pas y penser. J'avance, c'est tout.

Il y a des dates qui ne s'oublient pas et qui seront à tout jamais des repères, de tristes anniversaires. Jeudi 16 août. Je suis debout depuis très tôt, Aline aussi. A-t-on dormi ? Nous errons dans la maison, sans trop parler ; on meuble le temps avec rien. On ne pense pas, on attend, on est vides. On grignote ce qui traîne dans le frigo.

Il y a des heures qu'on n'oublie pas. 14 heures. Il y a des sonneries qu'on attend et qu'on craint. Fred a été opéré, il faut savoir.

Je suis avachie dans le Fatboy marron, le grand coussin tout mou posé sous la véranda. Aline est assise devant la table haute. À l'autre bout du fil, le chirurgien commence à réciter sa funeste liste.

Les pieds à mi-cuisse. Le bras droit juste au-dessus du coude. Le bras gauche en dessous de l'épaule. Le muscle pectoral droit.

Au fur et à mesure, je montre à Aline en prenant mon corps pour mannequin.

Ils ont aussi retiré de la peau ça et là pour greffer ailleurs. Gros risques de surinfection.

Le pronostic vital est engagé.

Je me lève, prends une enveloppe couleur kraft posée là par le hasard, je la retourne, j'y écris la liste, je ne veux pas en oublier, j'ai besoin d'écrire pour soulager ma tête qui ne sait plus trop. Je redemande, je me fais confirmer, je ne sais plus, je suis abattue. Le chirurgien raccroche. Je relis la liste comme pour m'en convaincre. Elle est longue, trop longue. Débrouille-toi avec ça.

Il faut prévenir, partager, dire, redire.

J'envoie un SMS. J'y détaille tout. Je le termine ainsi : *Ne me téléphonez pas. Je ne peux pas parler pour l'instant. Merci de votre soutien à tous.*

Aline craque, je la console. Je crois qu'elle s'en veut de ne pas se retenir.

Et puis c'est moi qui cède.

Charlotte est à Vendôme chez ses grands-parents.

Il faut y aller. Je ne peux pas conduire. Aline prend le volant. Nous prévenons qu'on arrive. Rien de plus.

À peine la voiture garée, Papito et Mamie s'avancent. Nos têtes disent beaucoup. Le soleil de fin de journée frappe, généreux. Le jardin est d'un vert sublime. Papito tient le coup, Mamie, moins.

— Bon, Fred est en vie, mais...

Énumérer la liste, encore et toujours.

Où sont les filles ?

Charlotte joue avec Clara, la fille d'Aline. Elles sont copines comme des sœurs. On les prend chacune de notre côté.

Charlotte écoute. Et puis se défait de moi :

— Bon, viens, Clara, on retourne jouer au bord de la rivière.

— Ça va ?

— Bien sûr.

Son grand-père l'interrompt, la pose sur ses genoux, s'assure qu'elle a bien tout compris. Une larme solitaire fait son chemin sur sa joue d'enfant.

Elle s'impatiente. Elle veut retourner jouer. Elle est comme d'habitude : abrupte, sereine, droite, incroyable, forte peut-être.

— Il est en vie, c'est ce qui compte. J'aurai un petit papa, mais je l'aurai quand même.

Son papa est amputé, son papa n'est pas encore certain de vivre. L'enfer sans issue visible.

Comment tient-on ? Aline me parle d'acupuncture et de sophrologie. J'y avais pensé aussi. Il faut aussi qu'on prenne soin de nous.

16 août 21 h 30 : *J'ai juste très peur, car pronostic vital réengagé suite à l'op.*

17 août 7 h 50 : *Fred a été stable et il a eu une dialyse. Je suis morte de trouille.*

19 août 12 h 30 : *J'ai eu des précisions du doc réa : Fred a fait un peu de fièvre dû certainement à des germes restants sur son bras droit. Ils ont élargi les antibios et restent vigilants, pourvu que l'infection régresse et qu'ils ne soient pas obligés de réopérer le bras.*

20 août 8 h 10 : *Toujours la fièvre : 38,5 °C.*

20 août 15 h 40 : *Ils disent que ce n'est pas pire. Sinon, ça continue : mon père entre à l'hôpital pour son cœur demain. Apparemment bénin. Ils élargissent une artère. Quelle merde !*

21 août 21 heures : *Demain, le doc rouvre les pansements. Pourvu que ça n'empire pas.*

23 août 14 h 45 : *Ils ont nettoyé et greffé, retiré un hématome sur sa cuisse. Il a eu deux transfusions, parce qu'il a saigné. Voilà, j'espère qu'il va se rétablir vite parce que ce n'est pas fini...*

25 août 14 heures : *Ils changent tous les cathéters. Les globules blancs remontent avec la fièvre. C'est la merde. Ils font aussi une fibroscopie des poumons. Ils ont trouvé des levures sur lui, mycoses dues aux antibiotiques. Ils traitent. Bref, c'est pas trop top.*

26 août 21 heures : *Fred finit sa dialyse. Elle a au moins le mérite de le refroidir mécaniquement. Son sang passe dans la machine et donc se refroidit. Sinon, il a de grandes phases les yeux ouverts, même s'il ne s'en rappellera pas. Ça fait vraiment chi..., cette infection. Ça remet le doute. C'est dur.*

27 août 14 heures : *C'est trop tôt et rien de sûr. L'interne m'a dit que rien n'avait poussé dans les cultures. Ils ne notent pas de syndrome infectieux dans ses analyses ; les plaies ne sont pas purulentes lors des pansements. Cela dit, il a toujours 40 °C. Elle pense que peut-être ce pourrait être son corps qui travaille pour ses lésions. J'aimerais, mais on n'en sait rien.*

27 août 19 heures : *Fred est « réveillé » depuis 18 h. L'infirmière « discute » avec lui.*

28 août 8 h 50 : *Il est éveillé, mais il n'en aura pas souvenir.*

28 août 9 h 10 : *Il a un traitement fort de trithérapie. Il n'est pas question de le débrancher, avec toutes les interven-*

tions qui sont loin d'être finies... Ils lui ont juste expliqué où il est, mais pas son état.

28 août 15 heures : *Il m'a vue. C'est étrange. Il hoche la tête quand je lui parle. Il a l'air triste et perdu. Ça fait du bien et du mal à la fois...*

28 août 21 h 10 : *L'infirmière pense qu'il est conscient de son état. Il était réveillé lorsqu'elle lui a fait sa toilette. Comme elle le manipule, il doit bien sentir qu'il lui manque quelque chose. Elle me dit que c'est mieux si j'entre dans la chambre pour plus de contact. Je veux parler au doc avant, mais ça va aller, je suis prête, enfin, je pense...*

Jamais nous ne nous étions quittés plus d'un mois.

Après le réveil

Fin 2012

Hôpital de Tours

Vivre ou mourir ?

Se regarder ou regarder les autres ?

Les questions ne se bousculent pas encore trop. Mon corps agonise, mon cerveau réfléchit peu. Je dors un peu, par bribes. Je souffre, surtout. Je me réveille, à peine conscient.

J'arrache mes yeux au sommeil. Je fais la mise au point, comme si j'étais un appareil photo mal réglé. Je comprends que je suis à l'hôpital. Je commence à distinguer une vitre, au fond, en face. Et, derrière, des visages. Je ne suis pas seul. J'ajuste mes yeux. Frede, Charlotte, mes parents, ma famille. Ces personnes sourient, elles parlent dans un téléphone, leurs voix résonnent dans un haut-parleur.

Je suis intubé, je ne peux rien dire.

J'ai envie de leur répondre.

J'ai envie de les serrer dans mes bras. C'est un déchirement absolu. Ne pouvoir communiquer ni par les mots ni par la chair. Je suis privé de liberté, privé de mouvement, privé de tout. J'essaie de visualiser mon état, mes jambes et mes bras qui ne seraient plus là, qui ne sont plus là. Je ne peux

pas. Je n'ai aucune notion de futur. Je ne connais pas mon état définitif. Je suis sous médication. Je ne peux pas bouger. Je suis enrubanné.

Vivre ? Mourir ?

La question ne se pose pas encore.

Ma femme est derrière cette vitre.

Charlotte est là, si petite, mais si forte.

Camille ne doit pas être loin.

Elles ne peuvent rester longtemps. Un quart d'heure, vingt minutes. Elles parlent, pas moi. Je redoute le moment où elles vont dire : « On s'en va, il le faut. »

Je veux crier : « Non, restez, j'en ai besoin, je n'arrive pas encore à comprendre pourquoi on nous sépare de nouveau. C'est trop dur. »

Elles ont besoin de moi et j'ai besoin d'elles. Il faut se battre, mon bonhomme. Je n'ai pas retenu leurs premiers mots. J'étais trop sonné, trop ému. Je me souviens juste qu'ils étaient rares, pesés, forts.

Je souffre physiquement. Je souffre intellectuellement de ne pouvoir communiquer. Ma femme le comprend. On se comprend souvent sans mots.

Quelques jours plus tard, elle aligne un alphabet sur une feuille. Son doigt voyage sur les lettres. Je cligne des yeux quand c'est la bonne lettre. Ça devient des mots, des bouts de phrase, des conversations. Je lui « écris » que je veux l'iPad. Je veux que l'ergothérapeute invente un système pour que je l'utilise. Elle a aussi compris qu'il me faut une photo d'elle et des filles. On les installe devant moi. Je passe mon temps à les fixer, à pleurer. Cette photo me donne la hargne, l'envie de me battre, j'en fais mon « évangile ».

Je réintègre doucement le monde des vivants.

Les médecins m'expliquent le présent, le quotidien, la dialyse, la toilette. Ils me ressassent que ça va être long, difficile, que rien n'est gagné, que le combat pour la vie continue.

Je m'ennuie.

Je ne suis plus grand-chose. Le coma m'a asséché. Je pèse moins de 40 kilos. Mon corps ne se suffit pas. Tous les jours, c'est dialyse. Quatre heures. Affreux. La machine. Le bruit du moteur. Ton corps qui se refroidit, plonge vers les 35 degrés. Cette sensation d'être traversé par un fleuve, par des eaux étrangères.

Le bain, c'est tous les trois ou quatre jours. Ils sont une dizaine. Je suis une charge, une marchandise, un paquet à transbahuter. Ils me soulèvent avec un palan, me déposent dans un produit orangé. Ça prend des heures, du matin au début de l'après-midi. C'est extrêmement douloureux, mais j'attends ce moment différent qui me sort de l'ennui, du rien, moi l'hyperactif. Ils enlèvent mes pansements. Je suis à vif. Ils m'ont prélevé de la peau sur le ventre pour la greffer sur mes moignons. Je suis en recomposition. Ce qui reste de mon bras droit est énorme, quatre fois le volume d'un bras normal. C'est tout rouge. Je l'appelle mon salami, car il est entouré d'un filet blanc. Au fur et à mesure que les doses de morphine diminuent, je reviens dans le réel. Je prends peu à peu conscience de ce que le virus m'a pris. À gauche, je suis amputé encore plus haut qu'à droite, bien au-dessus du coude. En bas, mes cuisses sont là, mais plus mes genoux. Je commence à intégrer que mon cas est grave et complexe. Je ne prends pas le temps pour la haine. Je ne crie pas, je ne me révolte pas, je ne désespère pas. Je songe à plus loin, à la façon d'améliorer la situation, à la façon de s'organiser.

Les infirmiers se relaient 24 heures sur 24. La fièvre ne baisse pas ; ce n'est pas bon signe. C'est incompréhensible. Frede et le corps médical partagent cette inquiétude. L'anesthésiste, désespéré, finit même par m'engueuler :

— Vous m'emmerdez avec votre fièvre.
Je peux encore mourir.
Je souffre.

Les toubibs me demandent de donner une valeur à ma douleur. L'échelle va de 1 à 10. Je réponds 50.

Un jour, enfin, je ne suis plus intubé. C'est une horrible sensation, mais c'est ma première grande victoire. Ils me préviennent 10 minutes avant, sûrement pour éviter de m'en faire un mauvais film, de poser trop de questions. La douleur est fulgurante, mais le bonheur est plus fort. Je ne crie pas, je veux prononcer mes premiers mots : « victoire », *yes*, « génial ». C'est la délivrance, le champ des possibles qui s'ouvre, c'est parler avec ma femme, lui dire mon amour, c'est vérifier que je ne suis pas zinzin, que je suis capable d'assembler des mots, de donner du sens.

J'ai retrouvé les mots. Je les mets au service de mon obsession.

— Quand vais-je partir d'ici ?

On me répond « Étapes à ne pas brûler », « Patience ».

Je n'en ai rien à foutre. Je veux sortir.

J'ai le caractère entier, impulsif, c'est tout l'un ou tout l'autre. Abandonner maintenant ou vivre vite.

Mourir ? Mais comment ? Je n'en ai même pas les moyens. Pas de doigts pour appuyer sur une hypothétique détente, pas de doigts pour nouer une corde, pas de doigts pour avaler des cachets.

Ai-je le choix ?

Je suis prisonnier, condamné.

J'ai même perdu la liberté de dire « Stop ».

Je veux sortir. J'étouffe, je suis bunkérisé, sans fenêtre. Je veux aller dans un service ouvert, ne pas être calfeutré dans une chambre stérile, toucher les miens, parler, échanger.

Un jour de trop, je finis par annoncer que, si je ne suis pas transféré dans la nuit, je me laisse mourir.

Ils laissent dire. Ils ont l'habitude de gérer les hauts et les bas des patients. Je peux sonner la garde avec ma tête en appuyant sur une sonnette. Je le fais sans cesse. Les infir-

mières et les aides-soignantes sont dépassées. Elles appellent l'anesthésiste de garde. Elle a appris à me connaître ; elle me comprend. La discussion s'engage. Elle me parle des risques d'infection. Je lui réponds que j'en ai assez, qu'elle aura ma mort sur la conscience si je renonce à vivre de moi-même. Elle m'explique qu'il n'y a pas encore de place dans le service de soins intensifs, pas avant une semaine. Je réponds que c'est maintenant, qu'un jour de plus, ce sera trop tard. Elle me dit qu'elle fera son possible et elle s'en va. Je la sonne encore 10 minutes plus tard, insiste encore. Je suis pénible, mais je sais ce que je veux.

Le lendemain matin, je suis transféré dans le service de chirurgie plastique.

Nouvelle victoire.

Il y en aura d'autres, je le sais, je l'annonce.

Je passe du service des cas désespérés, ou presque, à la chirurgie plastique, là où ils ont trouvé de la place.

J'ai forcé la main aux médecins responsables des brûlés, j'ai cette foutue fièvre qui ne me lâche pas. Ce n'est jamais un bon signe, c'est comme une alarme, ça veut dire qu'à l'intérieur quelque chose ne va pas.

Ce transfert est prématuré, mais j'en ai besoin.

Ce service est plus léger, plus ouvert, comme si je passais de l'internat d'un collège jésuite à la cour de récréation d'un collège privé. La « chir plastique » sonne aussi comme une espérance : c'est l'endroit où les filles se refont une beauté. C'est la vie.

J'ai affaire à de nouvelles personnes, il faut s'approprier, prendre de nouvelles marques. Je continue de donner le ton. Je demande dans quel centre de rééducation j'irai lorsqu'on m'aura complètement débranché. Bel-Air ou Valenton ? Des endroits dont tu n'avais jamais entendu parler avant, mais qui vont décider de ton avenir. Ils vantent les atouts de Valenton,

me parlent du cas exemplaire de Croizon, qui est sorti de Valenton. Qui ? Jamais entendu parler. Je ne sais pas qui est ce Croizon. Je regarde sur Internet. Institut Robert Merle d'Aubigné : *La rigueur scientifique et l'engagement humain au service du libre mouvement*. C'est sûrement top, mais c'est en banlieue parisienne. C'est trop loin. Je n'en veux pas. Je veux décider de tout.

J'ai trop besoin de mes proches, ma femme, mes filles, mes parents, ma sœur, mes potes. Alors, ce sera près de Tours. Ma femme est là tous les après-midi, après avoir travaillé toute la matinée et avalé un sandwich dans la voiture entre Blois et Tours. Elle ne va pas se taper 200 km vers Paris, alors qu'il y a un centre à 60 km de chez nous.

Ça compte aussi.

Je pèse 35 kilos. J'en faisais le double. J'ai perdu des morceaux, mais j'ai aussi beaucoup maigri. Ils ont peur de me casser quand ils me manipulent,

Je ne tiens qu'allongé. Je vis dans une autre dimension. Je suis qui ? Je suis quoi ?

Je suis chauve ou presque. La douche, alors que je suis allongé sur un drôle de brancard, est un prétexte pour mieux faire connaissance avec moi-même. Pendant que des mains me savonnent, me rasent, je peux pencher ma tête en arrière et m'apercevoir dans une glace. Plus de cheveux. Avec tous les produits ingurgités, ils sont tombés. Je me regarde, je ne réagis pas, je suis ce que je suis devenu. Un camaïeu de couleurs fadasses, cadavériques. Et puis ce nez n'est pas le mien : il est tout remonté, grignoté par je ne sais quoi. Et ces oreilles non plus. C'est comme si elles avaient été rognées. Suis-je encore moi ?

La toilette est une petite libération.

Mais je trouve trop vite mon lit. Je suis encore entouré de machines, branché à plusieurs sondes. Ça m'encombre, ça m'emprisonne.

Il y a du boulot. La montre tourne. En avant !

Axel, le kiné, m'apprend à apprivoiser mon nouveau corps. C'est lent et douloureux. Ce n'est jamais assez. Je lui demande de m'apprendre des mouvements que je peux répéter seul. Je n'arrête jamais, j'essaie de me libérer de moi-même, je répète jour et nuit les mouvements appris, j'en expérimente d'autres. Il faut que j'aïlle toujours plus vite pour m'évader d'ici par la grande porte. Les infirmières, les aides-soignantes sourient. Sûrement, se disent-elles, que je m'entoure de douces illusions. C'est épuisant, je suis toujours en sueur, toujours à poil sur mon lit. Comme dit Frede :

— Toi qui étais pudique...

J'ai une obsession : la porte. Je ne la supporte qu'ouverte. Peut-être suis-je devenu un peu claustrophobe à force de passer des jours allongé, dans des espaces confinés, sans voir dehors. Peut-être que c'est l'échappatoire, par où je m'en irai, l'espoir, l'après, l'horizon. Arrêtez de fermer cette putain de porte ! C'est dehors que je regarde. Je vais m'en aller et vite. L'extérieur m'attend.

Je supervise les devoirs et les activités de Chacha et Camille. Frede me montre les nouvelles collections de vêtements pour nos magasins. Frede est ma source. J'attrape son sourire dès qu'elle arrive. C'est ma drogue quotidienne.

J'élargis le cercle de mes visiteurs. Aline et Christophe, Olive et Émilie, Laurent, Géraldine, Yann, mes autres amis viennent. Je m'intéresse. Yann, qui dirige les hôtels autour du ZooParc de Beauval, près de Blois, celui des pandas, m'apporte les plans de ses projets d'extension. Je m'aère l'esprit.

Bien sûr, des coups de mou me rattrapent parfois. Pourquoi ?

Et maintenant comment ?

Je vais être privé d'une bonne part de ce que j'aimais. Je ne pourrai plus me promener dans les bois avec le chien. Des petites choses, des grandes choses. Je vais être dépendant.

Et si je me faisais larguer ?

L'idée de me retrouver seul me hante. Je ne veux pas crever seul, sans amour, sans complicité, sans partages, sans... Dans ce cas, autant en finir maintenant. Je me suis fait très copain avec un infirmier. Je lui pose la question de confiance :

— Est-ce que tu le ferais pour moi ? Est-ce que tu me débrancherais ?

Il décline, bien sûr.

Alors, je pourrais me laisser mourir de faim.

Un seul fil me retient vraiment à la vie : ma famille, mes anges gardiens. Il nous reste des milliers de choses à faire ensemble, à découvrir. Penser à eux, les voir en vrai ou en photo me transperce, me redonne l'envie. Allez, il faut se reprendre, avancer pour ne pas gamberger, se projeter pour ne pas s'arrêter.

De temps en temps, j'ai une pensée pour mes jambes et mes bras. J'ai admis qu'ils n'étaient plus là, qu'ils ne repousseraient pas ; je me demande juste ce qu'ils sont devenus. Ont-ils été jetés ? Ont-ils été brûlés ? C'est con comme question...

Un jour arrive Philippe Croizon, l'amputé auteur d'un tas d'exploits en natation. Ma sœur et mon pote Franck ont eu la bonne idée de le contacter. J'ai révisé. Ma femme m'a lu quelques passages de son livre. Je découvre sa traversée de la Manche à la nage, une idée qui lui était venue sur son lit d'hôpital.

Il arrive en marchant avec ses prothèses, avec son sourire, avec Suzanne sa femme. Pour la première fois, je pouvais échanger avec quelqu'un capable de comprendre par où je suis passé. Mais je n'ai pas eu le sentiment de l'effet miroir, de me voir en lui.

Lui aussi était valide avant. Il a été foudroyé par l'orage en montant sur un toit.

On a beaucoup échangé sur l'aspect pratique, sur la façon de vivre avec le handicap. C'était sympa et tout simple. Ce n'était pas le gars qui sait déjà, qui est le chef, qui a les barrettes et qui explique au petit nouveau. À la fin, il m'a dit :

— Ne t'arrête pas à ce qui semble des limites. Va au-delà, essaie, bats-toi.

On n'a même pas parlé de sport, de défi éventuel, encore moins de 24 Heures du Mans. Mon objectif du moment est simplement de pouvoir m'asseoir dans mon lit, de reprendre des kilos, d'acquérir de plus en plus d'autonomie pour prouver aux miens qu'ils ont eu raison d'y croire, une façon de les remercier et les rendre fiers...

Je veux grossir, mais je ne grossis pas. J'ai perdu 30 % de mes membres, mon estomac est vite rassasié. Peut-être qu'il sait qu'il a moins de masse à nourrir. J'ai toujours adoré la bonne bouffe. Ma femme obtient de me confectionner des petits plats. En principe, c'est interdit.

Elle me mitonne des petites soupes, m'apporte des smoothies à la fraise, me prépare des coquilles Saint-Jacques aux cèpes. Au début, ça n'a aucune influence sur mon poids. Je voudrais que tout avance plus vite.

Matin, midi et soir, je sonne pour demander quand je sors. Parfois, je lasse et je me fais engueuler. Le soir, quand les médecins passent, je les harcèle de questions.

— Est-ce que je vais remarcher avec des prothèses ?

— On ne sait pas.

— C'est comment, le centre de rééducation de Bel-Air ?

— On ne sait pas.

Je leur balance des phrases parfois dures.

— Vous savez que vous m'avez coupé en quatre, mais à part ça vous ne savez rien.

Je suis juste impatient. J'ai besoin de me projeter.

Un jour, je dis au kiné :

— Je veux m'asseoir.

Il répond :

— C'est trop tôt.

Je réplique :

— Essayons quand même.

Je venais de passer plus de deux mois à l'horizontale. C'est vraiment complexe. Tu as le vertige, tu as ta tête qui ne tient pas. Tu es de la guimauve, tu sues à grande eau, mais quel bonheur, quelle nouvelle victoire ! Je ne veux que des victoires. Les plus grandes, c'est quand une machine disparaît de ma vue.

Au bout d'un mois, il ne restait plus « que » deux sondes : une sonde urinaire et une sonde gastrique. Leur enlèvement est un mélange de souffrance et de bonheur. La manœuvre est interminable. Tu as l'impression que tu fais neuf mètres de long tellement il y a de tuyaux en toi.

Plus qu'une.

Plus que zéro.

Un jour, enfin, je suis libéré de toute entrave.

Frede peut m'emmener dehors, dans un fauteuil, dans les jardins de l'hôpital. Un grand moment. J'ai la tête qui tourne. Peu importe. Respirer, les odeurs, l'air, les oiseaux, le bruit... On est tous les deux, presque comme avant, l'envie de se dire « Je t'aime » sans oser comme lors d'une première fois, l'envie de se faire un câlin. Elle est admirable. Comment peut-elle supporter d'échanger un type plein de vie contre un « tatayet », une marionnette dépendante de son maître. Que ressent-elle ? Va-t-elle encore m'aimer ?

Je n'imagine pas être privé de tous ces bonheurs. Je ne pourrais pas.

L'amour est encore là, toujours là.

Est-ce qu'on aime bien et assez ?

Il faut en profiter pour tout recommencer en changeant ce qui n'allait pas, en sublimant ce qui allait.

Collègue

Par Philippe Croizon, quadri-amputé

En général, je dis non. J'ai ma propre vie, j'ai un nombre de demandes affolant, par le tonton, la tata, la fiancée ou les copains, et puis, je ne suis pas psy, je ne suis pas la parole sainte, je ne suis pas celui qui pourra dire « Lève-toi et marche ».

Et pourtant, je me retrouve un jour devant Frédéric Sausset.

J'avais été contacté par sa femme et Franck, un de ses très proches copains, chacun de leur côté.

Ils étaient très motivés.

L'en-tête du mail était clair :

Mon ami vient d'être amputé des quatre membres.

La suite disait ceci :

Mon meilleur ami a été amputé des deux jambes, du bras gauche et de la main droite suite à une fasciite nécrosante. Il est actuellement à l'Hôpital de Tours et vient de sortir de coma artificiel dans lequel il était

plongé depuis cinq semaines. À la surprise générale, il a réagi « relativement bien » face à la situation. Avec l'accord de son épouse, je me permets de vous contacter pour savoir si vous accepteriez de le rencontrer si lui et seulement lui éprouve le besoin de dialoguer avec une personne qui a vécu les mêmes choses.

Il s'agit là d'une prise de contact, qui n'aboutira peut-être pas sur un rendez-vous, mais il ne s'agit en aucun cas d'une obligation de votre part.

Cordialement.

Le mail est parti le soir du 2 septembre 2012.

Je venais d'en finir avec mon aventure : relier les cinq continents à la nage. Je portais la bonne parole un peu partout. Peu importe notre couleur, notre religion, nos différences, nos handicaps, on vit tous sur la même planète, on est tous capables d'exploits.

J'ai répondu le matin du 6.

Je suis actuellement à Londres pour les Jeux paralympiques. Merci de me communiquer un numéro de téléphone pour que je puisse vous contacter dès mon retour. Amitiés.

Un quadri-amputé, comme moi, c'est rare ; forcément, ça te touche tout particulièrement.

Si quelqu'un dans le même état que moi était venu me voir, moi, à l'hôpital, où je suis resté en tout deux ans, et m'avait servi un discours du style « Tu vas y arriver, bats-toi, la vie est devant toi », peut-être bien que je lui aurais dit de dégager.

Fred n'a pas eu cette réaction.

Tu ne peux jamais savoir. Il y a quelques années, à la demande de sa famille, j'étais allé voir un gars qui était à

peu près dans le même état. Il s'appelle Franzy. Il avait été victime d'un purpura. Je l'embrasse, je lui parle, j'essaie d'avoir des paroles réconfortantes, optimistes. Rien. Franzy ne réagissait pas, restait enfermé en lui-même, incapable de la moindre expression.

Une infirmière me dit que jamais, à Poitiers, ils n'avaient eu de quadri-amputé dans leur hôpital, que là ils en avaient deux en même temps et que, si je pouvais aussi passer dans la chambre voisine, ce serait bien.

Et là, je vois une jeune fille, Pernelle, sensiblement dans le même état physique. Et elle criait, pleurait, hurlait, exprimait la douleur et l'injustice.

On ne peut jamais savoir comment la personne va réagir.

Fred n'est pas Franzy.

Il parle, il parle. Il a des questions sur tout. Il veut conduire, il veut le top en prothèses, il s'interroge sur les toilettes, sur ceci, sur cela, il est dans l'avenir.

Je l'écoute. Je ne lui dis pas tout. Je lui conseille aussi de lire mon livre (*J'ai décidé de vivre*). Au début, on ne se rend pas forcément compte de tout, on est centré sur ce qui nous arrive, on n'est pas prêt à tout recevoir. Il y a la douleur des autres à ne pas oublier. C'est un tsunami que tu provoques ; un mur peut se présenter des années après. Pour ma part, j'ai voulu me suicider bien longtemps après mon accident.

Je ne donne pas de secrets à Fred.

Se remettre debout, c'est en cinq phases, et tu peux bloquer sur chacune.

La négation. Tu refuses : non, pas moi ; pourquoi moi ?

La négociation. Tu as les deux hémisphères de ton cerveau qui luttent : l'un qui veut vivre, l'autre qui veut mourir.

Le deuil. Tu ne peux pas revenir en arrière.

L'acceptation. Tu n'es pas un lézard, tes membres ne vont pas repousser, tu ne vas pas avoir peur de ton handicap toute ta vie, tu ne peux pas rester enfermé, tu dois te montrer,

tu dois te lever non pas comme un handicapé, mais comme étant toi.

Dernière phase, enfin, la colère. Moi, c'est sept ans après que je l'ai exprimée, que j'ai voulu mettre fin à mes jours. Je fonçais, je fonçais, j'oubliais les autres, je ne m'arrêtais pas pour penser, et là, la descente...

J'essaie de lui expliquer certaines choses, de lui en suggérer d'autres.

Je ne peux pas tout faire. J'ai un petit protégé, Théo. Il a 13 ans. J'ai lu la lettre de sa maman et je l'ai mise dans l'armoire pendant six mois avant de la ressortir. Il s'est mis à la natation, est devenu mon minimoi. Il a eu une première partie de vie très courte. Je lui ai promis que la deuxième partie serait plus longue...

À chacun son parcours.

Tu regardes Fred, tu vois son enthousiasme, son envie d'aller de l'avant. Tu sors de l'hôpital, tu te dis qu'il est bien reparti, mais que pour lui le chemin est long.

Rêves étranges

2012

Hôpital de Tours

Les journées sont longues et plutôt vides à l'hôpital. Les nuits sont parfois étranges et pleines. Est-ce que les effluves de morphine ont réveillé à jamais des fantômes enfouis ?

La morphine a longtemps repoussé ma douleur, mais a révélé en moi des contrées inconnues, irréelles, fantasmagoriques.

Je fais désormais un rêve alambiqué dont absolument aucun élément n'avait peuplé mes nuits d'avant.

C'est un voyage intérieur, pesant, lourd, que je vis avec appréhension quand il s'immisce à nouveau en moi.

Moi, Fred Sausset, suis l'acteur principal de *The Game*.

The Game est un film de David Fincher. Michael Douglas personnifie Nicholas, et Sean Penn, Conrad. Ils sont frangins. Conrad offre une carte de visite à Nicholas. C'est un cadeau d'anniversaire. Quand il appellera le numéro, il se retrouvera dans un jeu de rôle qui va aller loin, très loin...

Je prends donc la place de Michael Douglas, tout simplement.

Je vous fais le synopsis. Nicholas approche la cinquantaine. Comme il est un peu désabusé, las de tout, il s'ennuie, il appelle... Commence alors un jeu de la mort, assez étrange, pas très clair.

Dans mon rêve, j'ai le sentiment d'entrer dans *The Game*. Je suis dedans, je suis acteur, j'agis, je subis, je réfléchis, je cherche à passer les étapes, à avancer, à survivre, et je m'en sors plutôt bien. Je me qualifie pour la finale qui a lieu à Las Vegas. J'ai l'impression de bien connaître la ville, moi qui ne suis jamais allé aux États-Unis.

Ma femme, mes filles, ma sœur, mes potes et d'autres m'entourent. On est devenu des stars de la télé, tout nous est possible.

La finale se passe dans un hôtel super luxueux, tout vitré, il y a des voitures exceptionnelles partout. Les épreuves sont compliquées, plus intellectuelles que physiques, c'est tactique, haletant, prenant. Je passe toutes les étapes.

Et je gagne... En récompense, il y a une somme d'argent totalement exorbitante. Nous fêtons ça ensemble, avec excès, dans le fameux hôtel.

Le rêve ne se termine pas là. Il est long et compliqué.

Ensuite, je me retrouve en Allemagne. Ça ressemble à la Bavière.

Moi qui suis fan d'Audi, curieusement, je possède plusieurs concessions Mercedes et visiblement j'occupe un poste très important dans la direction de la marque. J'ai une maison là-bas, austère, triste, mais très cossue. Je travaille beaucoup, je me déplace, j'enchaîne les réunions, je suis important.

Je fais aussi des courses automobiles. Je suis très occupé, mais j'en ai besoin. Je ne suis pas un champion, je suis un gentleman-driver. Je cours à Florence, où il n'y a pas de circuit et où je ne me suis jamais rendu ; je cours à Monaco et au Mans, ce qui est mythique ; je ressens cette ambiance

de pilote, de sport auto, les sons, les moteurs, les odeurs. Je suis bien.

La maison allemande n'est pas ma résidence principale. Je n'y fais que passer. C'est ma maison de fonction.

Le rêve se poursuit, en bord de Loire, à Cour-sur-Loire, une villa, style relais de chasse, avec des hauts murs. Dans la réalité, cette maison existe, c'est même la maison de mes rêves depuis mon adolescence, celle que je n'aurai jamais. Elle est dans un coin sublime. J'y allais souvent me promener, avec les enfants, le chien. J'y allais souvent courir aussi. C'est un endroit que j'adore. Les couleurs, la lumière, la puissance du fleuve royal, changeant, mouvant, sublime à chaque époque.

Derrière la maison, un jardin très vaste grimpe un peu. Et il arrive directement sur une énorme montagne enneigée ! Rien à voir avec ce qu'on peut trouver dans la région de Blois, bien sûr...

Tout s'emmêle.

À l'intérieur de la maison, j'ai installé une clinique privée, très rigoureuse dans sa conception. Son mobilier ultramoderne fait plus penser à un centre de thalasso. Tout le personnel est asiatique. Il y a une cuisine immense avec des pianos dignes de Ducasse, et, au milieu, coule une énorme fontaine naturelle de San Pellegrino.

Je ne passe pas mon temps seulement dans cette maison. Je fais beaucoup la java avec mes copains, leurs femmes et enfants : Franck, Olivier, Frédou, Christophe, Laurent, Yann... Mais on n'oublie pas les affaires. On a monté un concept de boîte de nuit maillot de bain-toboggan, Franck et moi. On a lancé ça à Blois. Le concept a cartonné, puis on a essaimé partout. On devient les princes de la nuit plutôt enviés par la concurrence.

Le rêve continue, il est presque sans fin. Je me retrouve ensuite au Canada, où mon père a ouvert un restaurant

immense, lui qui n'a jamais cuisiné, qui ne sait même pas faire un œuf à la coque, le comble pour mon papa. On réveillonne, le lac est gelé. Il y a un super tunnel pour passer sous le lac...

Un rêve n'est pas un scénario. La construction laisse à désirer, la crédibilité aussi.

Je ne sais pas trop tout ce que cela veut dire. Je ne veux pas le savoir. Trois fois, on a voulu m'imposer des psys pendant ma rééducation, trois fois, je les ai jetés.

— Je n'ai pas envie de psy, je ne vais pas vous le répéter.

Ils ou elles ne sont pas restés trois minutes. Je ne vois pas en quoi ces personnes peuvent m'aider. Je suis même convaincu qu'elles me feraient plus de mal que de bien. C'est peut-être ma pudeur qui ressort. Elles n'ont pas besoin de connaître mes rêves.

Je me suis toujours sorti de tout seul. Je suis capable de récupérer beaucoup d'énergie dans la difficulté pour rebondir. J'ai été jaloué ou calomnié parfois, touché, affecté. Chaque fois, j'ai remonté la pente sans demander grand-chose à personne.

Je considère que des psys ne peuvent pas m'écrire mon avenir. J'ai envie d'être le seul maître à bord. Je suis assez fort seul. Mes rêves m'appartiennent.

Culpabilité

Par Aline, très bonne copine

On a tous eu peur qu'il nous en veuille. Fred ne décidait de rien. Ce sont les médecins et nous, ses amis et amies proches, qui agissions pour qu'il reste sur cette terre. Tout le monde y mettait une volonté incroyable. Sûrement l'a-t-il ressenti, sûrement a-t-il été porté par cet élan.

Mais à quel prix ? Nous n'arrêtons pas de nous poser des questions essentielles. Le flou s'emparait de moi, de nous. J'ai consulté une amie neurologue pour essayer d'en savoir plus.

Qu'est-ce que sera sa vie après ? Est-ce qu'il y aura des conséquences dans sa tête ? Qu'est-ce qu'on aurait aimé qu'il fasse si on avait été à sa place ? Est-ce qu'il n'aurait pas préféré s'en aller doucement ?

Est-ce qu'il va nous en vouloir et nous faire la gueule ?

Être plusieurs, si solidaires, si unis, si amis, est une bouée.

Mais ça ne suffit pas.

Les faits s'enchaînent.

Fred est sorti vivant de Bayonne.

Fred a été amputé à Tours.

Les questions demeurent, s'amplifient.

Un médecin est venu dire que peut-être le cœur ne résisterait pas aux amputations. Il a posé la question de confiance. Jusqu'où s'acharner au cas où ça tournerait mal ? Elle ne voulait juste pas qu'il soit un légume.

Nous avons à peine débattu de ces questions avec des mots. Avec Frede, souvent un regard suffit.

Je comprenais sa volonté absolue de récupérer son mari. Je ne suis pas sûre, pourtant, que, personnellement, si ça m'était arrivé, je n'aurais pas préféré qu'on éteigne la machine quand il le fallait.

Oui, la question de culpabilité a longtemps été en moi.

Et puis un jour, un texto de Frede me raconte que Fred regarde Thalassa à la télé, qu'il boit un verre d'eau et qu'il est heureux. Il venait d'être désintubé.

Le lendemain, nous venons le voir. Je pose ma main sur la vitre qui nous sépare pour établir une sorte de contact charnel. Je passe au-delà du nœud qui encombre ma gorge et je lâche mes mots :

— Alors, mon Fred, comment ça va ?

— Impec.

J'ai la réponse.

La vie ne va pas continuer comme avant. Elle va être plus forte.

Lève-toi et marche

*Centre de rééducation de Bel-Air
2012/2013*

Bel-Air. Quel joli nom ! Pour un peu, on confondrait avec un centre de vacances.

Même le nom de la bourgade où se niche le centre de rééducation est bucolique : La Membrolle-sur-Choisille.

Les arbres du vaste parc ombragé, les photos des pensionnaires qui font du bateau sur le plan d'eau et des beaux dessins à la gouache ne me tentent pas du tout.

On dirait presque le village du *Prisonnier*, le feuilleton anglais des années 1960, où Numéro 6 était retenu dans une atmosphère qui rappelait plus les vacances qu'un pénitencier, où une étrange fanfare lui imposait le bonheur.

Je suis le numéro combien ?

Je suis libre de quoi avec un corps qui ne peut pas se déplacer ?

J'arrive sur une chaise, je repartirai debout.

Dans *Le prisonnier*, un énorme ballon blanc, appelé le Rôdeur, ramenait inévitablement au village les évadés.

Vous me tenez, mais je vais me libérer. Je partirai très vite.

J'évolue en plein surréalisme. C'est comme si tout était fait pour que j'aie envie de rester longtemps, de me sentir bien. Les voix sont aimables, prévenantes. L'accueil est digne d'une arrivée au village du Club Med.

Ils sont cinq, en ligne devant moi, un GO par animation. Sauf que ce ne sera pas ski nautique ou macarena. J'ai à peine eu le temps de m'installer dans mes nouveaux appartements, couleurs vives sur les murs, vue sur un très agréable parc, que déjà ils sont entrés.

Les GO se présentent : Marie-Claire, médecin, blouse blanche ; Catherine, kiné, haut vert, pantalon blanc ; Catherine (bis), infirmière, blouse blanche avec un liseré coloré ; Blandine, ergothérapeute, blouse blanche soulignée de vert ; Thomas, prothésiste, blouse blanche et verte. J'écoute le programme promis au quadri-amputé. Ça ne va pas manquer d'activités. En gros : je suis vivant et sauvé ; place maintenant au combat pour la mo-bi-li-té. Ils parlent, ils expliquent, ils tentent de rassurer. Et, enfin, le dialogue s'entame. Le médecin m'interroge :

— Quelles sont vos attentes ?

J'ai fait la liste.

— Récupérer le maximum d'autonomie, remarcher avec des prothèses, reconduire et, surtout, rentrer enfin chez moi, avec les miens, fin février.

Je comprends dans les regards qu'on n'est pas dans le même timing. Fin février, c'est dans un peu plus de quatre mois. Cause toujours. Le prothésiste rigole.

Lui, je l'ai tout de suite dans le pif. Un vrai, « un gars qui ose tout, c'est d'ailleurs à ça qu'on les reconnaît », comme le dit si bien Michel Audiard, celui qui flingue les tontons. Il ose à fond, ce prothésiste, je l'ai reconnu, c'en est un vrai... Février ?

— Février de quand ? De 2014 ou de 2015 ? Mon prénom, c'est Thomas, et je crois que ce que je vois.

— Eh bien, c'est ce qu'on verra en 2013.

Le match est lancé.

Il faut être solide pour échapper à l'effet dévastateur de paroles définitives sur quelqu'un d'un peu faible qui se remet petit à petit d'un « léger » bouleversement dans sa vie. Est-ce que c'était sa façon de procéder pour motiver le patient ? Franchement, je ne crois pas. N'aurait-il pas pu attendre de me connaître avant d'appliquer une éventuelle stratégie psychologique ? Tu n'es pas vraiment au Club Med, tu ne peux pas choisir tes « animateurs », tes médecins, tes infirmières, tes aides-soignantes, tu fais avec les sympas, tu fais avec les cons. Je me console. Dans ce staff de reconstruction, j'ai le prothésiste détesté, le « mécano », mais j'ai aussi les autres, ceux que j'appelle « les meilleurs ».

Mon horizon est fixé : fin février 2013. Mon credo aussi : travail, travail et travail. Tout le reste est accessoire. Je ne prends pas un seul repas au réfectoire : ma chambre n'est pas très chaleureuse, toute personnalisation est interdite ; même les fleurs, à cause de l'hygiène, sont bannies, mais c'est quand même mon chez-moi (provisoire). Je refuse toutes les activités communes : je ne suis pas là pour jouer aux cartes. Comment je vais les tenir ? Je ne lie aucune relation avec les autres patients : ils sont trop défaitistes. Je les entendais déjà bien assez, mes « collègues » : ils rabâchent leurs malheurs, comparent leurs échecs, stagnent, ne se projettent pas assez. Je ne me sens pas un des leurs.

J'ai très vite conscience que je ne suis pas populaire.

Mes parents m'ont apporté une cafetière Nespresso. Ils savent que je suis un incondtionnel du *ristretto* italien, l'expresso très court, qui est aussi courant en milieu hospitalier que le très grand cru Smith Haut Lafitte dans les chaînes de fast-food. Un énorme privilège ! C'est contraire au règle-

ment, ça devient toute une histoire, et, plutôt que de finir pendu à la grille, je m'en sépare. Il paraît que les aides-soignantes avaient autre chose à faire que d'appuyer sur le bouton *ON*. Dommage. J'aimais bien mon petit café du matin avec Catherine la kiné, qui, elle, prenait du plaisir à me le faire, à déguster un petit chocolat, à partager ce moment, volé à mon quotidien complexe, si bon pour le moral.

Ce n'est pas l'essentiel. Je n'ai qu'une ambition : me barrer le plus vite possible.

Quand j'arrive sur le plateau de travail, je me contente d'un bonjour général. Ce n'est pas la Cour des Miracles, mais pas loin. Trois cents mètres carrés, douze kinés au même moment, pas de box particulier. Si toi, tu ne te vois pas, tu vois les autres, tu es renvoyé à ta condition. Je n'y vois aucune convivialité.

Catherine la kiné est un ange, habitée d'un sourire permanent. Elle me convient parfaitement, c'est le meilleur coach, elle est très ferme, très exigeante, elle demande beaucoup d'efforts. Elle croit à mon timing, ou au moins fait semblant. Elle veut m'aider à respecter mes objectifs. Nous formons rapidement un duo efficace, travaillons en harmonie deux à trois heures par jour. Catherine intègre ma « garde rapprochée », celle sur qui je compte, à qui je peux tout donner.

J'ai encore du mal à tenir assis. Elle me pousse en arrière, en avant. Je suis un culbuto. Je ne veux pas tomber, je veux tenir sur mes fesses. Quand je tombe, je suis vexé. Je suis en mode compét, *fighting*. On recommence.

Mon bras droit est quasi fixe. Il est à l'horizontale, devant moi. Il y a 30 degrés à gagner pour le remettre dans l'axe. Elle n'a pas d'autre choix que de tirer dessus, peu à peu, millimètre par millimètre. Elle tire, elle relâche, elle tire, elle relâche. C'est terriblement douloureux, mais on progresse.

Ma peau n'est pas belle à voir. Une greffe ne résout pas tout. Ce n'est pas le papier peint qui en remplace un autre.

Je n'ai pas gagné au change. C'est moins beau et moins bien. Par endroits, la texture n'est pas loin de celle du carton. J'ai perdu toute sensation de froid et de chaud ; j'ai très peu de réactivité au toucher. Il va falloir améliorer le tableau. Il faut solliciter les tissus, faire circuler le sang pour rendre tout ça plus présentable, plus souple, plus élastique et me permettre de gagner en extension. J'ai le droit à deux séances de « papouilles » par jour.

Ce n'est jamais assez. Ils sont débordés. Alors, je travaille de mon côté, je continue seul dans ma chambre, matin, midi et nuit. Je fais des exercices, je me bouge.

Marie-Claire, le médecin, me calme, me dit que mon organisme a beaucoup encaissé depuis l'été, qu'il faut rester mesuré et savoir se reposer. Je ne l'écoute pas vraiment.

En complément du travail physique, il faut mettre au point d'éventuelles prothèses. Dans un premier temps, il faut vérifier si j'ai les aptitudes, si mes muscles sont réceptifs ou s'ils sont endormis à jamais. On m'appareille avec une drôle de machine, le biofeedback. Des électrodes sont branchées sur mes moignons.

Elles sont reliées à un convertisseur d'efforts qui mesure l'intensité du signal envoyé. Si c'est OK, des diodes s'allumeront. Ce n'est pas automatique ; c'est bien plus complexe qu'une rallonge électrique que tu branches et qu'une ampoule qui s'allume ou pas. C'est physique, mais surtout intellectuel. Je dois me concentrer, solliciter mon cerveau, lui donner des ordres pour qu'il réveille les bons nerfs. Très vite, j'en fais un nouveau challenge. Et je cartonne. Les diodes s'allument, grimpent au maximum. C'est un feu d'artifice. J'ai donc droit à de nouveaux membres.

Ma main ne tarde pas à arriver. « Mon ami » le prothésiste l'installe. Il est cynique. Il me demande de saisir un gobelet en plastique. J'y vois un piège, une mauvaise intention. Le plastique, ça s'écrase, je ne connais pas encore ma force,

je ne sais pas utiliser ma main, je vais tout broyer... Frede, Catherine et Marie-Claire sont présentes. Dans ces moments, j'ai besoin de m'entourer d'amour et d'amitié. « Mon ami » va voir ce qu'on va voir. Il ne faut jamais me provoquer ; il n'aura pas cette sale victoire. Je commande mon cerveau, je tends ma main, je l'approche du gobelet, je le saisis, je dose mes gestes et je ne broie rien... Je viens encore de brûler une étape. C'est trop bon.

J'étais arrivé allongé, je me tiens assis, je commence à me servir d'une main. Je peux envisager la suite : retrouver la position debout, me « verticaliser ». Mes plaies sont encore à vif, c'est encore le règne des pansements.

Et il faudrait ajuster des prothèses là-dessus. Frede a ses petites idées. Elle s'en ouvre au médecin qui n'est pas contre. Elle badigeonne mes pansements de miel. Elle a aussi recours à l'homéopathie. On essaie un peu tout et je me mets à cicatriser étonnamment rapidement.

Lève-toi et marche commandait le best-seller d'Hervé Bazin. Son plus beau roman. Constance, 20 ans, paralysée à la suite d'un bombardement, qui ne s'effondre pas, qui domine le destin que Dieu ou le hasard lui a imposé. Constance qui dit : *Non, je ne suis pas, je ne serai pas une infirme ordinaire, que mon orgueil bouleverse mes défaillances.*

Je ne suis pas Constance.

Mais je ne suis pas le premier à être amputé par le destin.

Oui, lève-toi et marche.

C'est beau, c'est à faire, ce n'est pas si simple.

Avant de passer à la station debout, il faut me « verticaliser ». C'est le passage obligé avant les prothèses. Rien n'est acquis ; peut-être que je ne pourrai pas supporter. Vais-je devoir vivre allongé ? Je suis très anxieux. On apporte une machine qui sent le camp d'expérimentation. Elle impressionne : une longue table, des sangles, des vérins... Je me sens dans un camp. Je suis allongé et attaché sur la table.

Progressivement, je quitte la position horizontale. Catherine est à la manœuvre avec sa télécommande. Dans ma tête, la notion d'être debout a disparu, je ne sais plus ce que c'est, je ne peux pas l'imaginer, j'ai oublié.

Bien sûr, je vise d'emblée le passage du stade horizontal au stade vertical. Marie-Claire, le toubib, m'assure que ce n'est pas envisageable. Elle fait monter la table petit à petit. Aux trois quarts, elle veut arrêter. Je dis non, elle renâcle, je l'implore. Elle continue, elle me demande si je ne suis pas victime du tournis. Oui, il m'assaille. Mais hors de question de le lui avouer. Vas-y, continue. Et arrive l'instant où il est impossible d'aller plus haut : je suis à la verticale. Dès la première fois. *Yes !* Étape validée. L'escalier est sans fin, mais c'est encore une marche gravie. Il faudra d'autres séances pour que tous les effets négatifs disparaissent.

Mes plaies sont aptes, je peux me tenir à la verticale, je suis donc bon pour passer aux prothèses.

C'est un moment d'émotion énorme. Ce n'est pas encore un petit pas, mais je suis dans le bon sens. Ça ouvre toutes les possibilités, tous les espoirs. Je veux être debout avant Noël. J'emmerde tout le monde avec ça. J'insiste.

Ton cerveau a beau se souvenir, remarquer ne se fait pas en un jour. Ton corps est celui d'un bébé qui apprend à mettre un pied devant l'autre. Sauf qu'il manque les éléments essentiels à l'équilibre : les genoux, les pieds, les chevilles. On te demande un boulot, mais tu n'as pas les outils pour. Se balader sur des échasses est plus facile. Je travaille entre deux barres pour m'assurer, avec Catherine derrière, en ange gardien, prête à me récupérer si je tombe. C'est long, très long. Je suis impatient. Je ne veux pas que les infirmières me touchent, je veux réussir seul.

Le physique va mieux. Le moral a besoin de carburant. Les samedis, c'est fête, avec les visites de Frede, Charlotte et Camille, de la famille et des amis, Olivier, Laurent et

Géraldine, Aline et Christophe, Yann – et Franck, bien sûr. Un samedi, le 24 novembre, Franck m'annonce qu'il vient déjeuner avec moi. Je commande donc un plateau-repas supplémentaire. Il arrive avec un grand sac en papier blanc et un grand sourire. J'ai tout de suite compris. Il regarde s'il aperçoit quelqu'un dans le couloir, il sort un tire-bouchon, il me fixe, il a les yeux très humides. Il me dit :

— Je m'étais promis que je serais le premier à te faire boire de nouveau.

Quand l'aide-soignante se pointe avec nos repas, il se dépêche de tout planquer sous le lit. Et on rit, et on rit, comme deux gamins. On est heureux, assis tous les deux l'un en face de l'autre. On oublie tout ce qui est arrivé ; on a simplement envie de savourer l'instant. Que c'est bon ! La rééducation œnologique est en marche. Pour un début, un Grand Puy Ducasse, c'est plus que pas mal.

Il est essentiel de multiplier les petits plaisirs. C'est la vraie vie.

Un autre samedi, Aline et Christophe débarquent avec un grand plateau de *pata negra*, le caviar du jambon ibérique. J'ai fait réserver une petite salle pour qu'on partage encore mieux ce petit bonheur.

Mais il n'y a pas que des samedis dans une semaine. Travailler, encore travailler. S'enfoncer dans la monotonie d'une semaine. Ma marche en avant est lente, n'avance pas en tout cas comme je l'imaginais. Je gamberge, je veux améliorer tout ça. Catherine m'a parlé d'un reportage à la télé autour de la rééducation des GI. Les « pieds » sont placés directement sur les moignons. La méthode n'est pas très prisée en France. Elle donnerait une image dévalorisante du handicapé. Je me moque des regards. Je n'en ai rien à foutre. Je ne veux pas commencer « bas ». Je veux passer à la méthode américaine. Je veux commencer « grand », comme Mimie Mathy.

Tous les milieux sont cruels. Même les cours de récréation. La Cour des Miracles aussi. L'hôpital se fout de la charité, le cul-de-jatte se moque du tétraplégique, etc. Sur le « plateau », un gars pas vraiment mieux loti que moi ose moquer ma « taille mini ». Va te faire voir. Avec mon moignon, je lui adresse un geste peu élégant, mais évocateur : je lui fais « un doigt » à ma façon. Un gros doigt !

Je passe les étapes, j'utilise un temps une canne anglaise, j'étends « mon périmètre » de marche, je passe des genoux fixes aux genoux mobiles. C'est du mécano ; je me reconstruis. J'ai commencé tout bas, mais je finis haut, très haut, à 1 m 80. Plus grand qu'avant.

Tu vois, Thomas, ce n'est pas si compliqué d'arriver au 27 février. Thomas a vu : on est bien en 2013, pas en 2015 ou je ne sais quand.

Liberté.

Porte ouverte.

Je laisse Bel-Air et ses airs de faux Club Med derrière moi.

Sur la route qui mène chez moi, l'émotion monte, j'essaie de me blinder.

Je rentre en ambulance, en fauteuil, à l'arrière. J'ai l'impression d'être un cheval dans un van, représentation type du handicap lourd. Tout ce que je ne veux pas être. Mais si je veux, je me lève, si je veux, je marche.

Je passe de la dépendance totale à l'inconnu. Le bonheur est supérieur à l'anxiété. Redémarrage, nouvelle vie...

Le portail de la maison – de ma vraie maison – s'ouvre... Ma petite femme est là, elle m'attend, elle mesure le parcours accompli, la bactérie, la survie, la rééducation.

Combien de fois j'ai rêvé cet instant, combien de fois j'ai répété le scénario dans ma tête ? Je suis submergé de larmes, j'ai envie de hurler. C'est plus fort encore, plus intense que ce que j'avais imaginé. On pleure, on se touche.

Frede libère Tweed, la chienne. Elle s'approche, à plat ventre, queue basse, intriguée, elle me respire, capte mon odeur et d'un seul coup se met en furie, folle, totalement folle. Elle m'a reconnu. C'est comme avant.

Charlotte arrive de l'école, petite, mais si forte, pleine de pudeur, le bonheur contenu, mais si présent.

Camille rentre de pension, impatiente, plus expansive.

Notre famille se reconstitue.

C'est fort, très fort.

Depuis huit mois, c'est la première fois que l'on peut à nouveau se projeter, ensemble, au même endroit.

J'entreprends le tour du propriétaire, regarde les aménagements. L'assurance a assuré.

Dans la chambre, j'aperçois un lit médicalisé à côté de notre lit. Je ne veux pas dormir dans ce truc-là. Frede évoque mes pansements, ce qu'ont dit les médecins, les précautions à prendre. Elle argumente intelligemment, je refuse catégoriquement. Je ne dormirai pas là-dedans.

Je suis revenu pour vivre le plus normalement possible.

C'est l'heure du dîner. On est tous les quatre. Frede ouvre une bonne bouteille. On parle, on rit, on se projette, j'écoute.

Je n'ai pas été aussi heureux depuis bien longtemps.

Famille, je vous aime.

Aide-toi

Hiver 2013

Bel-Air

Par Catherine, kiné

Je suis kiné depuis 1990. J'ai vu toutes sortes de patients à Bel-Air. Ceux qui se laissent aller, ceux qui travaillent normalement. Et Fred, qui appartient à une catégorie où il est le seul. Il a été le challenge de ma vie. Il en voulait tellement qu'il était interdit de le décevoir. Je me suis remise en cause, j'ai cherché, j'ai bossé comme jamais. Une incroyable complicité s'est installée entre nous.

Il est pressé. Il peut avoir des coups de gueule. Il y a surtout eu des moments magiques.

Je l'ai vu pleurer sous l'effort ou l'émotion. Mais je ne l'ai pas vu craquer.

Il a une force en lui, une force autour de lui.

Il me disait beaucoup de choses, pas tout. Un jour, énigmatique, il m'a confié, sans entrer dans les détails, qu'il s'était engagé dans un beau projet, que j'entendrais bientôt parler de lui.

On est devenus amis.

Objectif le Mans

Printemps 2013

Bel-Air, Blois, Le Mans

Conduire, c'est bien, piloter, c'est mieux. Je l'avais dit dès le début de ma rééducation : je reconduirais. Je ne savais pas encore que je piloterais.

L'idée s'est imposée petit à petit, comme une évidence, comme si elle était enfouie en moi depuis toujours.

Conduire ? Ce n'est pas vraiment au programme des hôpitaux, et tu n'oses pas trop en parler, surtout quand tu n'as plus ni jambes ni bras. C'est à toi de faire le job, de fouiner.

Sans bras, ce n'est pas facile de chercher soi-même sur la toile, mais l'ergothérapeute m'a très vite installé un petit système, avec un bracelet et un stylet spécial, qui me permet d'utiliser tout seul ma tablette.

Une nouvelle liberté qui me donne la possibilité de recoller à l'actualité, mais également de m'évader et commencer à imaginer de quoi pourrait bien être fait mon avenir.

J'ai tapé sur Google les mots qui me semblaient évidents : « amputé » – « bras » – « jambes » – « conduite ». Eh bien, il n'y a pas grand-chose, voire rien du tout. Ça commence mal. En creusant un peu mieux, j'ai tout de même abouti sur le

site de l'entreprise Kempf, une institution qui date de 1954. Jean-Pierre, le fondateur, un Alsacien, était privé de l'usage de ses jambes après une polio. Il ne trouvait pas ce qui lui convenait pour se déplacer.

C'était l'époque où le handicapé était pratiquement condamné à rester devant sa télé toute la journée. Alors, il a réfléchi, trouvé un système avec un anneau accélérateur ou un minimanche qui s'apparente à un joystick, et créé sa boîte qui a bien prospéré. Il a équipé Philippe Streiff, l'ancien pilote de formule 1, devenu tétraplégique après un gros accident, en 1989, avec son AGS, lors d'essais sur le circuit brésilien de Jacarepagua, à une époque où il n'y avait pas toujours d'hélicoptère au cas où... J'ai appelé Streiff pour en savoir plus. Il s'est équipé, il conduit, il m'a confirmé que Kempf était une boîte sérieuse. J'ai donc pris rendez-vous avec Jean-Daniel Kempf, le fils du créateur, qui s'est déplacé jusqu'à Bel-Air pour me présenter un véhicule équipé du fameux système « minimanche ».

C'était intéressant. Ça me semblait être la seule solution pour retrouver de l'autonomie en conduisant. Alors, après une rapide réflexion, j'ai commandé un « camion », un Mercedes Viano. Il est arrivé fin février 2013, non transformé. Ensuite, il a fallu le transférer à Paris, dans les ateliers de Kempf, pour l'aménagement complet me permettant de monter et descendre seul grâce à un hayon élévateur, de me transférer seul sur le fauteuil d'origine du véhicule devenu pivotant, de m'installer seul, de mettre la ceinture et de partir à l'aventure, sans personne, totalement autonome.

Presque cinq mois de travaux soignés. Je l'ai récupéré aménagé début juillet. Coût total : pas loin de 50 000 euros. Tu doubles le prix du véhicule... C'est cher d'être handicapé, c'est un luxe dans ce pays. Si tu n'as pas une bonne assurance et un peu d'argent de côté, tu restes chez toi, car on ne peut pas dire qu'on soit submergé par les aides.

L'attente est horriblement longue. Je décompte les jours, je mets la pression chez Kempf. J'ai besoin de conduire, d'autant qu'il faut passer une régularisation de permis. Handicapé, c'est bien compliqué, c'est sans cesse de nouveaux obstacles auxquels tu n'as pas forcément pensé.

Pour le permis « nouveau », les nouvelles ne sont pas bonnes : il faudrait passer trois semaines dans un Centre spécialisé en Bretagne. Pas question de repartir de chez moi ! Il me faut une autre solution, ça doit exister. Je fouille, je me renseigne et je rencontre un moniteur de l'ECF de Blois qui me dit :

— Ça me branche, votre histoire, je vais vous présenter en candidat libre, mais...

— Mais quoi ?

— Mais je n'ai pas de véhicule équipé comme ça et je n'en ai jamais vu.

— Eh bien, on fera avec le mien dès que je l'aurai.

En plus, je pars en vacances chez mes potes Aline et Christophe le 12 juillet. Je leur ai promis de conduire et je veux respecter mes engagements. Je suis toujours pressé et souvent j'en suis récompensé. La ligne avec Kempf va chauffer...

Mais le 12 juillet, quasiment la date anniversaire de mes malheurs, je suis au volant. J'ai encore du mal à encaisser la fatigue d'une conduite au joystick qui demande beaucoup de précision et de concentration. Je fais mon petit effet en arrivant à Divonne, au volant, chez Aline et Christophe, pour mes premières vacances depuis la catastrophe.

J'ai le « camion », je conduis ; ce n'est pas une raison pour s'en contenter. J'aime trop piloter, aller un peu vite. J'ai rapidement compris que je ne m'amuserais pas trop avec ce premier système. Le minimanche ne permet pas d'entrer vite en courbe, de garder du gaz et de réaccélérer fort en débrayant, le b.a.-ba de la conduite « sportive ».

Je ne suis pas trop bricoleur, mais bien vite je me suis dit qu'il suffirait de mettre des rallonges au bout de mes cuisses pour pouvoir toucher les pédales. Tu arrimes le tout, et ça le fait. Quant à le fabriquer moi-même..., faut pas exagérer. Je contacte mon prothésiste, Albéric, à Tours, en lui demandant de mettre mon idée en dessin, puis de me construire un modèle en carton. Il avait encore mieux à me proposer.

— J'ai plein de déchets de plexiglas. Je te le fais avec de la récup.

14 avril 2013, un dimanche, il faisait beau. Je n'ai pas oublié ce jour. On a un petit dépôt en périphérie de Blois qui nous sert de stockage pour l'entreprise. Derrière, il y a un parking.

Je demande à Frede de m'équiper de mes prothèses de jambes et d'une emboîture pour mon bras droit, et nous voilà partis, Frede au volant de son Tiguan. Chacha vient avec nous. Elle ne voyait pas où je voulais en venir. Je suis parfois cachottier ; j'aime bien la surprendre.

En arrivant, je lui demande de me céder la place conducteur, de me scotcher les pieds des prothèses sur les pédales de frein et d'accélérateur, et roule ma poule, ça marche ! J'ai réussi à faire quatre tours du parking, à petite allure, moi au volant, ma femme à côté et Chacha qui filme. Quelle émotion ! J'étais vraiment heureux ! Je prouvais à mes très proches que je pouvais conduire, que je pouvais encore servir à quelque chose. Et dans ma tête trotte déjà l'envie d'aller beaucoup plus loin, de faire quelque chose d'assez exceptionnel. L'idée de faire de la compétition ne date pas de ce jour-là, pas concrètement. C'est comme s'il avait fallu que ça mûrisse. Quelques jours plus tard, j'ai eu le flash : les 24 Heures du Mans !

J'ai gardé cette idée pour moi un moment, le temps d'être bien sûr, d'améliorer le système, d'étudier un peu la faisabilité. J'écris sur ma tablette, j'organise, je structure. Il y a

des tas d'aspects : la technique, les contacts incontournables, les autorisations. Avant d'en parler, il faut que ce soit le plus cohérent et solide possible, car, compte tenu de mon état, ça ne sera pas facile à faire passer, soyons réaliste.

La première personne à qui j'en parle, c'est Frede, bien sûr. Elle m'écoute, elle ne m'a pas dit non, elle est en apparence enthousiaste, mais je crois bien qu'au fond d'elle, elle pense que c'est inaccessible. Elle doit se dire que ça va m'occuper l'esprit et que, quoi qu'il arrive, ce sera bénéfique.

En plus, on ne connaît à peu près rien au monde du sport auto.

Je ne suis pas du genre à laisser traîner. Très vite, je fais venir à la maison Christophe Tinseau, un Blésois, qui a souvent été pilote d'usine et qui a couru 11 fois Le Mans. Il a même terminé cinquième en 2001. Il est instructeur sur le circuit Bugatti ; il a aussi une activité de coaching dans le sport auto. Un type droit et efficace, comme je les aime.

Il m'a écouté, m'a dit que c'était un beau projet, mais que ça n'allait pas être simple du tout. Il aurait pu dire « très compliqué »...

L'étape suivante, c'était contacter l'ACO, l'Automobile Club de l'Ouest, qui organise les 24 Heures. Ce n'est pas rien ; c'est une énorme organisation, rodée et souveraine en son état. J'ai très vite envoyé un doc Word à Vincent Beaumesnil. J'avais une date de rendez-vous pour avril.

On est venus à trois : Christophe, ma femme et moi.

Au cours de cette rencontre, il s'est passé quelque chose, un truc rare. Quand tu ressens ça, tu te dis que la valeur de l'être humain parfois prime encore sur cette terre. Vincent Beaumesnil, le directeur sportif de l'ACO, m'a écouté. C'est lui qui fait tous les règlements. Aux 24 Heures, ils refusent je ne sais combien de voitures chaque année. Un non de sa part et le projet s'arrêtait là. Il était très ému par mon histoire et, je pense, par ma détermination. Il a dit :

— Je vais tout faire pour vous aider.

Il m'a expliqué tout le cheminement, les étapes incontournables : convaincre Pierre Fillon, le président de l'ACO, convaincre le comité sportif, la FIA (la Fédération internationale de l'automobile), les médecins de la FIA, obtenir des résultats dans des courses préliminaires pour justifier un niveau minimum et trouver le financement. Il m'a dessiné le tableau, posément, il a essayé de tout me dire, de ne rien cacher.

— Vous savez combien ça coûte ?

— Oui, à peu près. Je me suis renseigné.

— C'est au-delà de ce que vous croyez !

À dire vrai, sur cette question essentielle, je n'avais pas d'idée précise. Il s'est effectivement avéré que j'étais loin de la vérité. Une lecture du règlement te donne déjà un avant-goût de la douloureuse.

Quarante-sept mille quatre cents euros de frais d'inscription, 450 000 euros, coût (maximum) du châssis (nu, c'est-à-dire sans moteur ni pneus) d'une LMP2 (la catégorie que je vise)... Va falloir être inventif pour trouver l'argent et aussi générer des partenariats qui diminueront la facture.

L'essentiel, pour l'instant, est ailleurs : je ressors du bureau avec un oui. Un « oui mais », mais un oui. J'ai obtenu un rendez-vous avec un gars débordé, à juste titre respecté de tous. Je n'ai jamais fait un tour de bagnole en course, je suis coupé en quatre, et on m'entrouvre la porte pour la plus grande et la plus difficile épreuve automobile du monde. Pas si mal, finalement.

En rentrant, enthousiaste, j'appelle mes potes pour leur expliquer. Je sens qu'ils commencent à se dire : *Il est foutu de le faire, ce c...* Ça m'encourage encore plus ; la machine est en route. Mais il y a beaucoup de chemin...

Il faut travailler sur l'amélioration du système de pilotage, le rendre plus intuitif, plus solide, plus confortable et surtout plus sérieux.

Christophe Tinseau, mon ami pilote, me présente Jean Philippe Perrier, un excellent ingénieur auto, avec qui le contact passe immédiatement. Pour lui, rien d'impossible. Je décèle dans son regard pétillant que le projet lui plaît.

Il m'oriente rapidement vers un ingénieur et carrossier du Technoparc du Mans, Christophe Bihl. C'est un grand gaillard à longs cheveux que tu n'envisages pas de fâcher, vu sa carrure et la taille de ses mains. Lui aussi semble séduit, et, nouvel effet boule de neige, il me présente quelqu'un de très utile : Bernard Beaumesnil, un pote à lui, ingénieur à la retraite, qui adore la débrouille, les trucs impossibles et le sport auto. On dirait que, plus c'est compliqué, plus il aime. Il est bien tombé, et moi aussi.

Je leur explique mon projet, mes besoins, et surtout les délais. Réponse collégiale :

— On te répond sous huit jours.

Le temps de rentrer du Mans, Bernard me téléphone :

— Je sais comment faire. Je te dessine ça, et, si ça te va, on fait un proto et on l'essaie. Quelle réactivité ! Je savais qu'au Mans on doit aller vite, mais là, si ça continue, on va battre des records. Le lendemain, je reçois un crobard et ça va dans le sens de ce que j'imaginai ; alors, je valide et demande :

— On teste quand ?

Il faut maintenant trouver une auto pour valider tout ça sur circuit. Je n'ai que le Viano et je ne vise pas les 24 Heures camion.

Très vite, par goût pour Audi, j'en reluque une, cette bombinette survitaminée, la RS3 (5 cylindres turbo, 340 cv, 4 roues motrices, châssis rigoureux, boîte robotisée, auto efficace). Je la déniche, une magnifique, chez un concessionnaire de la région, à la mi-octobre.

Je demande donc à mon père et à Christophe Tinseau de m'accompagner. Il me semble important que mon coach soit

à mes côtés. Et puis ça rend plus crédible le gars en fauteuil qui vient acheter une voiture de sport chez un concessionnaire. Le vendeur, un passionné, est surtout impressionné de voir Christophe, le vrai pilote, et ne prête pas attention à mon état. Une heure plus tard, nous voilà en route pour rentrer avec une voiture que je viens d'acheter, qui m'a toujours fait rêver, qui pousse fort et que je ne conduis pas. Pas encore...

Rendez-vous est pris le 24 octobre pour faire un test de conduite sur les routes du Technoparc du Mans. Je prends les devants en obtenant du responsable de piste du Bugatti, Stéphane Donnet, la possibilité de venir éventuellement faire un petit tour de piste...

On me met dans le baquet, on installe le harnais, on vérifie tout. Christophe Tinseau monte à côté de moi, installe la caméra HD que j'ai achetée pour l'occasion. Il me lance :

— Tu es prêt ?

— Un peu, que je suis prêt.

À mon tour de lui poser l'angoissante mais nécessaire question :

— Promets-moi une chose : si tu juges que je suis une quille, que ça ne vaut pas la peine de continuer, économisons notre temps et mon argent, dis-le-moi. Ça fera très mal sur le coup, mais ne me laisse pas espérer inutilement.

Contact, moteur.

À ce bruit, on met le sélecteur sur D et ça roule. Premier freinage un peu ferme. Ça va. Je suis anxieux, mais il faut que j'y arrive, virage, tout droit, rond-point, ça passe. Je me sens plutôt à l'aise. Chris commence à sourire.

Je l'interroge, dubitatif, forcément.

— Alors ?

— Eh bien, c'est pas mal. C'est même surprenant...

— Bon, alors, on va sur le circuit.

— Déjà ? Tu es certain ?

— Évidemment.

À nous, à moi, le Dunlop, la Chapelle, le Musée, le Garage vert, le Chemin-aux-bœufs, les « S » bleus et le Raccordement. Les lieux mythiques, les mots mythiques. Je jubile : les accélérations et freinages sont francs, les trajectoires, à améliorer, mais ça marche, et en plus quel pied !!!

Je rentre chez moi heureux, ému, confiant, mais aussi encombré par l'ampleur de la tâche.

À la maison, je saoule Frede et Chacha. Elles ne mesurent pas l'ampleur de ce qui vient de se passer. Je les embrasse, je les aime. J'aime la vie.

Des bagnoles et des larmes

On peut pleurer deux fois pour une voiture, pour la même. Quand on la voit arriver.

Et puis quand on la voit partir.

J'ai très vite eu envie d'une Porsche. Je l'ai longtemps attendue. J'en ai vu passer beaucoup (ah ! cette ligne), j'en ai entendu beaucoup (ah ! ce bruit).

Une Porsche, c'est indémodable, ça résiste à l'usure des jours. On dit que seule l'histoire juge ce qui semble une mode.

Après 43 ans d'économies, enfin, j'ai touché une 997 Carrera 4S noire. Avec les options dont je rêvais : le châssis et la ligne d'échappement sport, les élargisseurs de voie. Dans l'esprit, quoi... Je ne voulais pas de ronce de noyer, de tapis de sol ceci ou cela. Une 911, c'est d'abord du sport, des sensations. C'est une voiture qui te fait ressentir des émotions particulières, qui fait corps avec toi, qui est ton prolongement. Je la voulais avec la boîte mécanique. Même si le vendeur me vantait la boîte semi-auto PDK, qui représentait à l'époque 90 % des ventes, je restai sur la bonne « vieille tringlerie ». Une Porsche doit se dompter, se piloter,

à la fois finement et virilement. Tu charges à bloc à l'avant, à l'approche des courbes, tu gardes du frein, puis tu réaccélères en ne « débarquant » surtout pas avant la sortie de virage, sinon c'est tout droit, sinon tu sors de la route. C'est la conduite à l'ancienne sans excès technologiques, sans assistances multiples. C'est vivant. La 911, c'est le bonheur.

Je suis monté la choisir à Paris, avec mon père. J'accédais à mon rêve ; je tenais à ce qu'il soit là. J'ai versé ma petite larme en signant le bon de commande. Tout un symbole...

Je n'ai roulé que 3500 kilomètres avec. Trop de boulot. Je n'avais pas assez de temps, mais je l'avais pour longtemps. Moins d'un an et demi après l'avoir achetée, j'ai chopé la bactérie.

Entre-temps, j'en avais récupéré une autre auprès du concessionnaire d'Orléans, une ancienne, cabriolet, grise, en superbe état, pas trop chère pour ce que c'est, juste pour essayer de faire un petit coup financier. Celle-là, mon père l'a revendue pendant que j'étais dans le coma. C'était prévu que je meures. Pour la noire, ils ont attendu, comme s'il restait, quand même, un petit espoir.

Quand je rentre à la maison, la Porsche m'attend. Dans mon état, sans les mains, ce n'est pas facile de manier une boîte manuelle... Dilemme, déchirement, évidence : je ne pouvais plus la conduire.

Cette voiture était là pour tout le temps, et il fallait que je l'efface de mon paysage. C'est comme renoncer à la mer quand tu vis devant.

On ne trouvait pas d'acheteur. Plus je la voyais, plus la peine m'assaillait. Et puis un jour, le 11 avril 2013...

Quand ils sont venus la chercher, quand j'ai entendu le bruit du moteur, c'était comme si on m'avait planté un très long couteau dans le cœur. Insupportable.

Oui, j'ai eu ma Porsche, oui, j'ai roulé avec. Mais pas assez, je n'en ai pas profité, je suis frustré. Mon pote Franck

me dit qu'un jour une autre repassera le portail dans le bon sens. Je ne crois pas, je n'en sais rien. Peut-être que je n'en aurai plus jamais. Mon état m'oblige à renoncer à des tas de choses que j'aime.

J'ai toujours eu un truc avec les bagnoles.

Je suis fils et petit-fils de garagistes. Ah ! le garage de l'avenue Manoury, à La Chaussée-Saint-Victor, à la sortie de Blois ! J'étais toujours fourré là-bas. C'était un gros garage, des bâtiments, la cour, et la campagne derrière.

Qu'est-ce que j'ai pu m'amuser dans ce paradis pour garçons. Tu es un môme qui joue aux petites voitures, et qui en plus les a en grand. C'est irréel. J'ai eu des coffres entiers de petites bagnoles. Je ne jouais qu'à ça. Je reconstituais des garages, je traçais des routes dans les tas de sable, mais en plus j'avais les vrais modèles des modèles réduits.

Mon grand-père garagiste, c'était Francis Blanche sans la moustache. Un ancien résistant, bonne chère, bonnes virées. Une forte personnalité. Il ne se laissait pas faire ; il décidait de tout. Il habitait au-dessus du garage. Il arrivait au boulot en costume-cravate, et puis il enfilait sa blouse bleue ou blanche qu'il boutonnait doucement, avec précaution, comme un cérémonial. Même en retraite, il poursuivait ce rituel. C'était sa vie ; il venait tous les jours.

Il était concessionnaire des voitures Panhard avant de passer aux poids lourds Daf.

J'étais toujours là-bas, d'autant que mes parents y travaillaient. Je rentrais vite fait de l'école, je bâclais mes devoirs sur les bureaux des vendeurs. Je les écoutais faire leurs rapports, l'état des ventes, parler des clients. Et puis j'allais jouer dans les autos et les camions. Je n'ai pas fait semblant longtemps. Edgar, le chef d'atelier, un pote de mon grand-père, m'a appris à conduire, comme il l'avait fait pour mon père. Les pédales, les vitesses... La voiture de mes premiers exploits était une 2 CV camionnette orange fluo,

sur le parking derrière le garage. J'avais dans les huit ans, un coussin sous les fesses pour être assez haut, et je m'asseyais tout au bord du siège, avancé à fond, pour atteindre les pédales. C'est resté un secret entre Edgar et moi pendant trois ou quatre mois. Un jour qu'il n'était pas là, j'ai pris le volant seul, comme un grand, et mon père m'a surpris. Je croyais qu'il allait me pourrir. Au contraire : il était plié de rire. Il aimait trop les voitures pour m'en vouloir. Alors, c'est devenu un secret entre mon père, Edgar et moi. Ma mère était très émotive, très italienne, très protectrice. Il fallait éviter de la perturber avec des histoires de garçons.

Après la 2 CV, je suis passé à la Daf de ma grand-mère. C'est spécial, une Daf. Elle avait un variateur, comme sur une mobylette, et c'était une propulsion. Ça donnait un truc qui tient la route comme une savonnette dans une baignoire. On est passé dans une autre dimension. Je pouvais faire des figures sur les gravillons de la cour, des grands virages, des freinages osés.

Et puis il y a eu, vers mes 12 ou 13 ans, les 38-tonnes, les camions. C'était sans la remorque, mais quand même. Ils étaient dehors, exposés. Il fallait bien que quelqu'un les rentre dans le garage. Je me dépêchais de le faire avant que les mécanos ne le fassent. Voitures, camions, tout ce qui roule a toujours passionné la famille.

Historiquement, il existait un petit noyau de gars de Blois qui faisaient de la compétition, et notamment un dénommé André Héchard, qui courait sur DB Panhard après la guerre. On racontait son histoire. C'était « archaïque et héroïque », comme dit mon paternel. Le père d'Héchard était garagiste et épicier, les bidons d'huile côtoyaient les mottes de beurre. Et, à ce qu'il paraît, il était aussi distillateur d'eau-de-vie. Le fiston était fou de bagnoles, jusqu'à ce que sa famille lui fasse comprendre qu'on ramassait un peu trop de morts au Mans. Il a brutalement arrêté et s'est mis à la pêche à

la ligne. Héchard était souvent au garage pour des petites bidouilles. Les voitures de course n'étaient pas conçues pour durer. Fallait inventer, transformer.

Le garage n'existe plus. Rasé. Une voie rapide est passée dessus. Le terrain s'en trouvait ramené de 14 000 mètres carrés à 6000 mètres carrés. Ce n'était plus viable, plus assez de place pour entreposer les camions. Lidl lorgnait sur l'emplacement, et la mairie aussi pour implanter un parc paysager. Lidl s'est installé, y est toujours. Un supermarché a effacé les traces de ma jeunesse. Ils vendent peut-être des camions miniatures au rayon des jouets.

Mon père m'embarquait régulièrement aux 24 Heures du Mans. On se mettait vers Arnage ou Mulsanne. J'adorais le bruit des voitures, des Porsche 935 surtout. On rentrait vers minuit, avec la banane. Il est aussi allé à Monaco pour la F 1, en Ardèche pour le rallye de Monte-Carlo. Que des épreuves mythiques.

Mon père conserve dans son portefeuille une carte de membre de l'Automobile Club de l'Ouest, *syndicat des usagers de l'automobile*, datée de 1950. Le genre de document que tu manies avec précaution de peur de le froisser. *Monsieur Maurice Sausset, motoriste, 5 et 7, rue de la Chèvre, Blois (Loir-et-Cher). Date d'entrée du membre : 26.5.37. Numéro d'admission 12 449. Reçu 900 francs. C'est dans les gènes...*

L'été, toute la famille se transplantait souvent à Saint-Tropez, le Saint-Trop de la grande époque, le yé-yé qui côtoie les petits pêcheurs locaux. On adorait le Sud. J'allais à la plage, bien sûr. Je me baignais et je matais les offshores, avec parfois 3 V12 Lamborghini, des moteurs qui font bien mieux que du bruit : ils flirtent avec la mélodie. J'aimais encore plus regarder les belles voitures passer sur la grand-route. On en voyait plus qu'à Blois.

Des voitures, toujours des voitures.

Mon père, Maurice, me rappelle souvent que, tout petit, je partais à l'école les poches pleines de voitures miniatures.

Ma mère, Gisèle, raconte que je traçais des routes, à genoux, dans le sable de la cour de récréation.

Pour de vrai, j'ai eu une F 1 à pédales à deux ans, puis un karting (toujours à pédales), un vélo, une Vespa 125, même si je n'ai jamais été passionné par les deux-roues. J'ai vite attendu avec impatience mes 18 ans et le permis. On ne peut pas dire que j'aie suivi beaucoup de cours à l'auto-école. Je savais conduire.

Il fallait juste me déshabituer de quelques défauts, ne pas laisser ma main droite sur le levier de vitesse, bien mettre mes deux mains sur le volant, comme c'est écrit dans le code de la route, « à 9 h 15 ». J'ai eu mon permis un vendredi matin : l'après-midi, je me pointais à l'école en voiture, en Golf GTI noire. Mon père, qui faisait aussi le commerce des voitures d'occasion dans son garage, l'avait récupérée. Elle avait un couple incroyable, elle était increvable, elle bombait. Le samedi, sur la voie rapide, avec mon pote Franck, je la montais à 200 km/h.

Je l'ai gardée un an, et puis j'en ai récupéré une autre, qui provenait d'un vol et à qui il manquait une porte. Mon père a tout arrangé. J'ai fait subir bien des misères à cette deuxième Golf. Elle était « rodée ». Je la secouais. Je roulais comme si je disputais des épreuves spéciales de rallye. Quand je partais en boîte, je mettais le chrono sur la montre Casio d'un pote. Les vacances entre potes, à plusieurs voitures, étaient aussi le prétexte d'établir des chronos de référence comme Blois-Saint-Tropez en moins de sept heures.

Aux stations-service, l'un payait pendant que l'autre se chargeait du plein, pour perdre le moins de temps possible. J'avoue que ce n'est pas très malin. On était jeunes, on était à une autre époque. Les limitations de vitesse ou la ceinture de sécurité n'ont pas toujours existé.

Dans la région, il y avait des courses de côte. L'idée de m'y inscrire m'a traversé l'esprit, mais je n'ai jamais concrétisé. Je ne me suis jamais mesuré à un chrono officiel, je sais juste que j'allais plus vite que mes potes.

Des courses de voitures ? Ma mère aurait fait obstruction massive. Mon père a un peu pratiqué. Il s'arrangeait avec des gros exploitants agricoles de la Beauce qui avaient de belles autos. Il a participé à la course de côte de Molineuf, par exemple. Il pilotait une Auto Union, trois cylindres, deux temps. Et une Panhard Dino à moteur tigre. Toute une joyeuse époque. Ça n'a pas duré bien longtemps. Ma mère voyait d'un drôle d'œil tout ce qui était dangereux. Mon père volait sur un Cessna. Il a aussi arrêté l'avion.

J'ai fait mes études, j'ai tout de suite bossé. Tu te retrouves propulsé dans la vie active sans bien comprendre ce qui t'arrive.

J'ai commencé assureur. J'ai duré trois mois. Ce n'était pas du tout fait pour moi. J'avais le sentiment qu'on utilisait la misère et le désarroi des gens pour leur vendre des produits qui ne les concernaient pas vraiment. Étriper des gens en train de mourir, ça me faisait trop mal au cœur. Je me souviens d'un valeureux boucher dans un village. Il avait peu cotisé, il était dans la difficulté, et on le plombait encore en lui vendant un contrat qui, à mon avis, a dû l'achever. C'était un vendredi ; le lundi, j'ai démissionné.

Je me suis retrouvé vendeur chez Volkswagen, ce qui correspondait mieux à ce que je suis. Au moins, j'étais dans les voitures. Je sortais avec la fille d'un concessionnaire, qui montait une concession Skoda. Je me suis retrouvé chef des ventes. Le produit d'appel, c'était la Favorit à 3999 francs. J'avais un fixe et une prime de 30 francs par voiture vendue. Un mois, on a vendu 35 voitures. Cette tranche de vie a duré deux ans, le temps où je suis resté avec la fille du concessionnaire.

J'ai presque toujours eu de belles voitures. Après les deux Golf, j'en ai récupéré une troisième, une G60 à compresseur volumétrique. Une bombe. Je la bichonnais, celle-là. C'était mon bébé. Quand j'étais au restau, j'étais capable de sortir de temps en temps pour vérifier que personne ne l'abîme.

Mais, après la concession (et la demoiselle), je suis parti bosser un an et demi avec mon paternel, qui avait monté un négoce de poids lourds et de matériel de travaux publics. Là, je suis retombé à la 205 commerciale « mazout », diesel. J'étais moins à l'aise. Mon père faisait l'intermédiaire. Il dénichait des engins ici ou là et faisait le lien avec les acheteurs. À cette époque, son marché se limitait à la France. Il fallait aller voir le matériel ou apporter tous les papiers. Je roulais beaucoup.

Et puis l'amour, le vrai, le définitif, a frappé à ma porte : j'ai rencontré Frede. Parfois, le destin choisit pour toi. Sa famille avait des boutiques multimarques. Elle possédait une partie de la société. Son père partait à la retraite ; il a été question de succession. On s'est lancés. Fini le monde de l'auto et du camion. On est vite passés de trois à sept magasins. On en prévoyait deux de plus avant l'accident.

Plus les affaires marchent, plus tu peux t'offrir de belles voitures. Tu travailles beaucoup. C'est une forme de récompense.

J'ai eu ma grosse période Audi, qui ne s'est jamais vraiment arrêtée. C'est un signe quand même : aujourd'hui, si je m'approche de mon rêve et des 24 Heures du Mans, c'est en grande partie grâce au concours d'Audi Allemagne.

J'ai d'abord eu une TT V6, puis un Allroad, puis des A6 Break bien motorisés, puis un S6 break moteur V10 Lamborghini, 435 chevaux. Au feu vert, quand tu largues le mec d'à côté, certain que le lendemain il débarque chez son concessionnaire pour changer de voiture après avoir « pleuré » toute la nuit.

À l'époque de la TT V6, je me suis retrouvé sur le circuit Bugatti pour une opération réservée à 30 invités. On a eu la chance de pouvoir tourner sur différents modèles, la RS3, la RS4, le Q7. J'ai terminé premier. Et une surprise est arrivée au son de la musique de Wagner : la R8. J'avais droit à trois tours, dans une voiture que je n'avais jamais vue réellement.

J'ai aussi commencé à comprendre ce jour-là que j'adorais cette ambiance de bord de piste, la compétition, la vitesse, l'adrénaline.

J'ai toujours une Porsche. Une noire, bien sûr. Une Carrera 997 4S. Quasiment une réplique de celle qui m'a fait tant pleurer. Elle a rétréci, elle est miniature ; elle est posée sur une étagère au bureau.

Main de maître

Je suis très content de ma main bionique. Je signe, je trinque, je trie les papiers, je me gratte.

Au début, je laissais tomber beaucoup d'objets. Je me suis amélioré.

C'est essentiel, de participer à la vie de tous les jours, de ne pas être une larve, de ne pas être le pacha handicapé de ces dames.

Ma main artificielle est un miracle. Je la dois à celle d'avant, en chair et en os, qui a signé un contrat d'assurance. Sinon, je devrais me contenter d'une main articulée basique, à deux pinces, qui fait plus robot qu'être humain.

Ce qui suit ressemble à une page ou deux de pub. Ça l'est. C'est aussi un conseil, un principe de précaution.

Êtes-vous assuré protection familiale, pour vous, pour vos proches ?

C'est avant qu'il faut regarder, pas après.

Lisez bien les petites lignes de bas de contrat qu'on ne lit jamais.

À peine quinze pour cent des foyers prennent cette protection. Un peu d'argent dépensé, une quinzaine d'euros mensuels, peut vous sauver le reste de votre existence. Une chute d'escabeau en lavant ses vitres ? Une casserole d'eau

qui vous ébouillante ? Un virus style streptocoque A qui vous grignote ?

On raille tellement les assurances qui seraient spécialisées en entourloupes cachées dans les petites lignes qu'on ne décrypte jamais, pour ne pas les féliciter quand elles assurent. AXA a été irréprochable. J'ai changé ma vision des assurances. Ça fait vraiment pub ? Mais puisque c'est la vérité, toute la vérité. Je ne me gênerais pas pour dire le contraire s'il le fallait.

Frede a géré comme un chef, et eux ont assuré.

Dès le début, dans la maison de vacances des Landes, quand je commençais à avoir très mal à l'épaule, Frede a appelé Rose, notre agent d'assurances, à Blois. Elle a aussitôt ouvert un dossier pour « accident de la vie ».

On connaît la suite...

Le contrat stipulait que les accidents de travail ou les maladies n'entraient pas dans le champ d'application, au contraire des « accidents de la vie ». Un doigt égratigné contre un mur en déplaçant un objet entraînait parfaitement dans le cadre.

Frede raconte qu'il a juste été un peu difficile au corps médical (restons vague) de signer une feuille attestant qu'une infection était bien à l'origine de mes amputations. Les blouses blanches se retranchaient derrière le secret médical.

Mais une fois la cause établie et entérinée, le siège parisien d'AXA a tout pris en charge, sans désir de chipoter ou de faire traîner, bien au contraire. Pour la Sécurité sociale, le chemin emprunté comporte un peu plus de virages lents...

Il a vite été clair que mes membres ne repousseraient pas. J'ai rapidement été déclaré en invalidité permanente et définitive. Je suis entré le 17 octobre 2012 au centre de rééducation de Bel-Air.

Sans que je le sache, le médecin en chef, Marie-Claire Boudarène, avait évoqué avec Frede l'idée d'une permission de sortie pour le premier week-end de décembre.

L'assureur a délégué un architecte et un ergothérapeute. Ils ont fait le tour de la maison et collaboré étroitement avec ma femme pour évaluer les besoins liés à ma nouvelle condition, dessiner des plans, trouver des artisans locaux pour réaliser rapidement les travaux. Un tour de force.

En octobre, une belle somme, plusieurs dizaines de milliers d'euros, m'a été allouée, calculée selon des critères précis, incluant le préjudice physique et moral.

En deux mois, la maison a été transformée. Du jour au lendemain, ou presque, le marteau-piqueur est entré en action, les gravats se sont accumulés, et Frede a dû faire passer le matelas par une petite trappe pour aller dormir dans le bout du grenier qui sert de débarras.

Je vous fais la visite ?

L'accès à la maison d'abord. Le chemin en vieilles pierres disjointes était trop périlleux pour quelqu'un susceptible de claudiquer sur des prothèses. Un autre, plus plat, moins glissant, en béton désactivé, a été coulé. Il coupe la pelouse en deux. Un moindre mal. Ne marchez pas sur la pelouse, c'est le domaine à tout faire du chien.

Hop ! je peux entrer aisément dans la véranda...

Le problème suivant, c'était la marche, d'une vingtaine de centimètres, pour pénétrer vraiment dans la maison. Le plancher en bois teinté venait d'être posé en 2011. Le menuisier avait gardé des chutes. Trop de la chance. Il a pu nous agencer une rampe permanente qui ne dépareille pas du tout.

Et hop ! je suis dans le séjour... Attention au chien, il est affectueux et il perd ses poils.

Un besoin pressant ?

Je suis passé aux toilettes japonaises, à eau pulsée.

Ma toilette ?

Il a fallu sacrifier la chambre d'amis du rez-de-chaussée, installer une baignoire avec panneau latéral amovible. J'ai laissé sur les murs les photos des jours heureux, de nous

quatre (la famille) allongés sur la plage du cap Ferret, de nous quatre (les potes indissociables) sous nos bobs, le jour des 40 ans de Frede, à Vendôme.

Heureusement que nous habitons une grande maison. Au traumatisme de l'accident s'ajoute souvent l'obligation du déménagement, les racines coupées.

L'ascenseur pour la chambre ?

Il est invisible, relégué derrière un mur blanc, dans un coin perdu du séjour.

Oui, ma première main a bien fait de signer ce contrat...

Un ascenseur, c'est 15 000 euros.

Et puis il faut que je puisse me déplacer.

Mon « camion », ma camionnette Viano, c'est 60 000 euros à l'achat, plus autant pour l'équiper.

Une jambe, c'est 20 000 euros. Ma main bionique, encore plus.

Un fauteuil confortable, c'est 6000 euros. Ça tient moins longtemps qu'une voiture : trois à cinq ans. La batterie, c'est plusieurs centaines d'euros, le coussin aussi.

Quand tu as les fesses posées 18 heures par jour, tu ne peux pas te permettre de reposer sur l'équivalent d'une chaise en paille. Sinon, c'est escarres garanties, lit obligatoire et séjours récurrents à l'hosto. Je ne veux plus entrer dans un hosto : j'ai mon compte.

Je suis « l'homme qui valait trois milliards ». Vous ne vous souvenez pas ? Le feuilleton des années 1970, le colonel Austin, l'astronaute rescapé d'un vol d'essai de la NASA et ses prothèses bioniques à effets surnaturels. Sauf que moi, même si ma main est un peu plus longue que la normale, même si mes jambes m'ont un peu grandi, je suis moins vaillant physiquement qu'avant l'accident.

Beaucoup de patients de Bel-Air n'ont pas les moyens de s'équiper, font durer leur séjour, finissent souvent en institution...

Cette belle somme, ce n'est pas le loto, ça ne rapporte pas si gros, ce n'est pas adieu patron, cocktails et palmiers à perpétuité. C'est à Lille chez Maurice plutôt qu'à l'île Maurice. Impossible de se lancer dans des folies continues.

J'ai touché suffisamment pour adapter mon environnement à ma nouvelle condition. Mais il faudra entretenir, renouveler. Et, puisque je respire encore, il me faut aussi de quoi vivre.

Je suis cogérant d'entreprise. Je ne touche pas de salaire. Je me verse une indemnité si le solde est positif à la fin du mois. Je ne me plains pas, j'ai choisi. Reste que mon job dépend largement de ma capacité de travail. Je peux moins en faire qu'avant.

Je peux toujours m'occuper de la gestion.

Je ne peux plus aller en boutique. Les vendredis et samedis, j'étais à plein temps au Passadena. Je passais l'aspirateur avant l'ouverture. Je préparais la caisse. Et je restais la journée à conseiller les clients, plutôt à l'étage, rayon « hommes ». C'est important, pour les clients et aussi pour le personnel, que le patron tienne la boutique, même si Sandrine, notre très fidèle adjointe, assure remarquablement son poste. C'est aussi ce qui fait marcher une enseigne. L'implication, l'entraînement.

Désormais, je me contente de faire la navette entre le dépôt et la boutique. Je livre. Je ne sors pas de la voiture, je reste à l'écart. Ça me fait trop mal. Le grand lustre de l'entrée, la verrière de l'étage, les murs en pierres apparentes, les rayons et toutes ces grandes marques... J'y étais bien. Je suis touché par la nostalgie dès que je m'approche du Passadena. Je maîtrisais ma vie. Elle me plaisait. Maintenant, elle m'échappe.

Le chiffre d'affaires, sûrement, va s'en ressentir. Et ajouté à la crise... À moi donc de ne pas dilapider. Je n'ai pas dépensé l'ensemble de la somme octroyée par l'assu-

rance pour la suite. Bien entendu, je ne puise pas dedans pour courir les 24 Heures du Mans. J'ai placé le reliquat pour essayer de combler mes pertes de revenus actuels et futurs.

Pour la Sécu, je suis invalide définitif à 100 %. Je devrai me contenter d'une rente qui ne tient pas compte des revenus passés. Elle équivaut au SMIC. Débrouille-toi avec ça. Et paie-toi une assistante de vie. Sans assurance, c'est le plongeon garanti dans la précarité. Avec assurance, c'est tout sauf le jackpot ; c'est le minimum pour s'en sortir.

AXA me suit dans mon projet 24 Heures du Mans. Ce n'est qu'une suite naturelle et évidente.

J'ai bien volontiers accepté d'être en couverture de leur rapport d'activité et de responsabilité d'entreprise 2014. Je pose sur ma chaise, en combinaison de pilote. La voiture, la Ligier, est derrière, sur la piste de Magny-Cours. C'est légendé ainsi : *Être accompagné dans les épreuves de la vie pour mieux les affronter et les dépasser.*

Parfois, tout éveillé, je cauchemarde. Et si j'avais ergoté, et si j'avais refusé cette assurance ?

Pas loin du paradis

Mai 2013

Blois

Frede, Charlotte, Camille, papa, maman, Pierre, Dany, Véronique, Astrid, Franck, Aline, Christophe, Olivier, Émilie, Guillaume, Laurent, Géraldine, Yann, Anne.

Et Fred, Sandrine, Christophe, Aurélie, Stéphanie, Patrice, Franck.

Marie-Claire, Catherine et Catherine, Joël.

J'en oublie...

Max, bien sûr, Dany, Jacques, Philou, Fredou, Boubou...

Ma tante, mon oncle, les enfants

Je les ai voulus tous là, je les devine, je les entends.

Et j'aurais pu, j'aurais dû en convier d'autres. Sandrine, par exemple.

Le carton d'invitation (je devrais plutôt dire le livret d'invitation), quatre pages, qui revisite toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, est presque énigmatique.

Tout a commencé le 13 février 1969.

S'est bonifié le 19 juin 1999.

S'est magnifié le 2 janvier 2001.

*Mais a bien failli se terminer le 28 JUILLET 2012.
Aussi, après de longs mois d'un DIFFICILE COMBAT,
C'est avec un immense bonheur et beaucoup d'émotions
Que je vous invite à venir célébrer LE RETOUR de
celui pour qui
Vous comptez ÉNORMÉMENT ET PLUS QUE TOUT.
Je compte sur vous
Le SAMEDI 25 MAI 2013.*

Naissance, mariage, naissances et maladie, les grandes dates qui scandent ma vie.

Nous connaissons bien le château de Beauregard, en lisière des forêts de Sologne, *le rendez-vous de chasse de François 1^{er}, la demeure des ministres des rois*. Le 19 juin 1999, nous nous y sommes mariés, avec les mêmes, sauf l'équipe soignante de Bel-Air...

L'heure du rendez-vous est stricte : 19 h 30. J'ai insisté et réinsisté. Le DJ est à la baguette. Il fait mettre mes invités en arc de cercle, sous les poutres en bois et les lustres en fausses bougies. Ils sont face à un écran.

Je n'ai vu personne, rien divulgué du cérémonial, même à Frede. Un grand rideau noir me cache. Je les sens, j'entends leurs voix, leurs murmures, leurs rires. Je suis invisible.

Beauregard, pas loin de Chambord, est célèbre pour sa galerie des portraits. Collettertes, fraises, armures, jabots, toques, plumets, des dizaines et des dizaines de visages de rois, reines, princesses, courtisans et courtisanes, qui vous regardent, fiers et hautains, engoncés, enturbannés, apprêtés, troublants, certainement plus beaux qu'ils n'étaient.

Moi, c'est la réalité que je commence à faire défiler sur l'écran. C'est diapo et musique. J'ai tout répété, tout est prêt depuis trois semaines. U2 donne le ton. Depuis mon adolescence, je kiffe U2, le charisme de Bono, capable de faire

taire tout un stade de France, 110 000 personnes. Et puis cette capacité à entraîner quand il met les watts. J'y étais, j'y retournerai. Musique, donc. One by U2.

Is it getting better ? Or do you feel the same ?

Oui, Bono. Je me sens de mieux en mieux.

Nos ordinateurs débordent de photos, on les accumule par centaines, on ne les partage jamais, on les perd, on les oublie, c'est dommage, ça perd son sens. C'est ma vie que j'offre à mes amis. Diapos, donc.

J'ai choisi de ne pas revenir sur ma naissance, mes années culottes courtes, potache ou fêtard. Je redémarré ma vie, avec les miens, là où je l'avais laissée en juillet 2012, quand la bactérie m'a chopé. Je referme une parenthèse malencontreuse, un accident de parcours.

J'ai fait l'album des jours heureux, des moments intimes, des sourires, des étreintes, des petits bonheurs, la vie telle qu'elle devrait être, au-delà du boulot, celle qu'on devrait privilégier, celle dont on devrait jouir quand elle est là.

Les dias défilent.

Camille et Charlotte sur la plage, dans les Landes, libres et belles, qui courent.

Maurice, l'île (pas chez Maurice à Lille), le soleil perpétuel, les eaux chaudes et turquoise, les palmiers, la carte postale des vacances méritées.

Rome, Londres...

Ré, la caillante, mais on s'en fout, Chacha en doudoune à poils, moi sur le fauteuil, ma première vraie permission, ma première incursion dans un monde qui ne soit pas celui de l'hôpital, huit mois après. La Porsche, la noire, le rêve effleuré, à peine assouvi, qu'il a fallu rendre.

Le Pyla et la langue de sable du banc d'Arguin éclairé par un coucher de soleil pas pressé, Frede et moi à table sur la plage, à la Corniche, une bouteille de Smith Haut Lafitte bien entamée. Si j'en ai les moyens, je finirai ma vie à Arcachon.

Dernière dia, en noir et blanc. Je choisis de laisser en plan fixe. C'est Pâques 2012. La pinasse nous a fait traverser le bassin, d'Arcachon au cap Ferret. Les vélos nous ont portés jusqu'à la plage, de l'autre côté de la péninsule. Journée à l'océan, soleil miraculeux, mer rugueuse, vent iodé.

Toute la famille est allongée sur une serviette, coudes calés dans le sable, têtes posées sur nos mains. L'éternité du moment n'existe pas, mais on peut au moins figer le moment. Dommage qu'un promeneur ne puisse pas nous prendre tous. Camille se dévoue pour prendre la photo.

Groupés, puis seul. J'en ai choisi une de cette série magique pour figer le diaporama. Je suis seul, je regarde l'horizon, je n'imagine que le bonheur. C'était hier, aujourd'hui est aujourd'hui.

Derrière mon rideau noir, les yeux sur le chronomètre de mon téléphone, je surveille le scénario, j'aime que les plans se déroulent à la perfection, j'aime surprendre, je déteste les choses attendues, les roses et le restau avec des cœurs partout le jour de la Saint-Valentin. J'adore donner, encore plus que recevoir, toucher juste. Je fais signe au DJ. Il lance *Paradise* de Coldplay, version concert.

*When she was a girl
She expected the world
But it flew away from her reach
So she ran away in her sleep...*

Oui, Coldplay, quand la jeunesse vous berce, la vie est devant soi, elle est celle de tous les possibles, elle semble éternelle.

*And dreams of
Para-para-paradise
Para-para-paradise*

Oui, Coldplay, je pourrais être dans un ailleurs, trop tôt, beaucoup trop tôt. Je suis passé si près.

Coldplay emplit la salle, fort, très fort.

Je soulève le rideau. Lève-toi et marche. Catherine la kiné, elle qui m'a réappris à être debout, me soutient à gauche. Ma prothèse de la Sécu, celle avec la pince, est appuyée sur ma canne anglaise à droite. Je porte une chemise rayée bleue et blanche, et surtout un jean, taille 44, deux tailles au-dessus de celle d'avant, pour pouvoir faire passer tout l'appareillage qui soutient mes prothèses. J'ai remis mes chaussures d'avant.

Très peu de personnes, même dans mes amis, m'ont vu marcher. Je suis anxieux, je ne dois pas me rater. C'est mon retour dans le monde qui est le mien.

J'avance. Je m'empêtre dans le rideau noir, je me rétablis de justesse. Ce n'était pas dans le scénario.

J'avance. Les applaudissements m'assourdissent. Coldplay se fait dépasser en décibels. Standing ovation, ma première standing ovation. Les yeux sont rouges, les larmes coulent, les émotions se mélangent. Je l'avais dit et redit en entrant au centre de rééducation de Bel-Air :

— En février, je serai dehors. En mai, je ferai une fête. Et je serai debout.

Ce sont aussi les premiers regards, en dehors des très, très intimes, mon acclimatation à l'image que j'ai de moi, que les autres auront de moi, le handicapé, le boiteux. Je pourrais m'en foutre, mais ce n'est pas si simple. La honte est là, un sentiment irréprensible. Ne pas être responsable et pourtant, quelque part, s'en vouloir.

Les applaudissements se taisent. Les mots les remplacent.

Je tiens encore avec difficulté, je fatigue, je sue, je suis en permanence à la recherche de l'équilibre. Frede me soutient aussi.

Mes amis veulent parler, me dire leur amour, leur admiration, veulent tout savoir.

- Comment est-ce vraiment arrivé ?
- Comment tu t'es relevé ?
- Comment tu vas faire maintenant ?

La boîte à questions, c'est aujourd'hui ; demain, ce sera trop tard : je ferme. Je ne ressasserai pas. J'ai une vie à vivre. J'ai un diaporama heureux à continuer. Je regarde devant ; j'ai les yeux vers l'horizon.

Je me suis assis dans mon fauteuil. Je marche, un peu, avec difficulté. Je suis le pape François. On s'approche pour me parler, on vient à moi. Mon fauteuil est ma nouvelle condition, mon quotidien, ne pas se méprendre.

Pour accompagner les embrassades papales, C2C claironne *Happy*.

You will never feel happy

You will never feel happy, no you won't, until you try.

Oui, les amis, j'essaie d'être heureux et je réussis à l'être. Oui, on rit, on parle, on mange, on boit.

Le Rimauresq Quintessence rouge et rosé coule délicieusement. J'ai toujours aimé ce vin.

Fatima a concocté un buffet démoniaque : foie gras chaud, canapés de langoustines et tutti quanti.

Aline s'est lancée dans une nouvelle collection de tee-shirts, à série limitée qu'à nous, marqués FRED'S FAN CLUB FOR EVER. Elle a aussi décliné cette idée en autocollants.

Max le chocolatier nous a conçu une carte de l'île Maurice, verte pour la terre, bleue pour la mer, entièrement en chocolat qui se mange. Une urne collecte des petits billets qui feront le grand voyage vers ce paradis chéri qu'on aimerait tant revoir, qu'on reverra.

Les surprises s'enchaînent.

Les vrais chanteurs dans la sono font place aux recalés des chorales de lycée, mais ils sont mes amis. Des pom-pom

girls font le spectacle. La chanson s'appelle *Au Fred's Fan Club*. L'air est celui des *Champs-Élysées* de Joe Dassin.

L'histoire commence en février

L'année où Neil a aluné

Un p'tit garçon vient d'arriver à La Chaussée

Gisèle, Maurice et Véronique

L'ont vite sorti de la clinique

Pour arroser leur Frédéric

Avec toute la clique

Au Fred's Fan Club ta la ta ta ta (bis)

À l'école ou à la mer

À la montagne ou au travail

Les histoires et les souvenirs

Fabriquent l'avenir

Ce petit frère que j'attendais

N'était pas à une bêtise près

Le chien Whisky repeint en blanc

C'était trop marrant

Puis les années « complicité »

Sorties, soirées à La Chaussée

Avant l'arrivée des parents

C'était le bon plan.

De Notre-Dame à Sainte-Marie

Du Verlaine au Roi Henri

Il a toujours réalisé

C'qu'il a entrepris !!!

De Lacanau à Saint-Tropez

De la loco à La Ferté

Nos oreilles résonnent encore

De toutes ces soirées !!!

*T'es comme Coluche, t'as l'même dicton
Car au conseil d'ad'ministration,
Tête brûlée, ne lâchant rien,
Tu y es bien arrivé !
Bien arrivé et fait voter
À l'unani...mii..té,
Que le pinard, à midi pile,
Est obligatoire !!!!*

*Un Petit Clos près d'Ajaccio
On carburait pas qu'à l'eau,
La folle équipe réunie,
Rires garantis.
Chacha Clara, à la Pro
Ont réussi leur pari
Divonne et Blois sont réunis
Pour la vie.*

*En vacances en famille
Dans les îles avec les filles
Même au café du matin
Il oublie les magasins
Puis cette merde est arrivée
Au mois de juillet, nous a scotchés
Union sacrée nous a unis
Oui, c'est pour la vie*

*T'es arrivé tout abîmé
On a bossé, tu as pleuré
Tous les défis qu'on a lancés
Tu les as gagnés
Puis en HJ tu es passé
Là, le travail s'est compliqué
Ti punch, piscine et grands projets
Tu t'es libéré*

*Sa p'tite famille, son oxygène
Il s'est battu, s'est bagarré
Leçon d'courage, humilité
Nous a donné
Alors, voilà tous réunis
Autour de vous, on a choisi
Alors, préparez vos bagages
Pour un aut' voyage...*

C'est bon d'être entouré, c'est bon de verser encore des larmes de bonheur.

Rien ne me semble interdit. J'apprivoise les regards, je les accepte mieux. Je me lance même dans une danse, style RoboCop, debout, puis dans une autre, depuis mon fauteuil.

Il se fait bientôt 3 h.

Il n'y a plus d'heure.

Sophie, une aide-soignante de Bel-Air, une sacrée déconneuse, improvise une danse de l'éléphant on ne peut plus évocatrice.

Il y a du bonheur.

Mon corps a perdu l'habitude des excès, mais il encaisse, il prend.

Les gamins ont déniché des jouets qui imitent des instruments de musique. Ils font du bruit avec...

Belle est la nuit. Il fera jour demain. Je suis vivant.

Chez Sarkozy et pas seulement

Ce sera le 11 ou le 18 juin 2016. Il sera 15 heures. Ils seront plus de 200 000 autour de la piste, plus quelques millions derrière leur écran télé à travers le monde. Et moi, je serai au volant de ma voiture de course, casqué, passager de mon rêve.

Je ne pointerai certainement pas sur la première ligne, mais j'y serai.

Chicane Ford... Au ralenti bien enserré dans la meute, prêt au grand départ,

chicane de raccordement...

Dernier virage avant la ligne à damier du départ.

Là-haut, sur la passerelle, le drapeau bleu, blanc, rouge agité par une personnalité, un champion parfois, comme Alonso ou Poulidor, un acteur comme Delon, ou une peinture du sport auto comme Todt, Montezemolo ou Agnelli. C'est à tout ça qu'on mesure l'énormité des 24 Heures. C'est une marque, c'est planétaire, c'est unique.

Devant moi, les feux de la rampe passent du rouge au vert, libèrent les hommes et les chevaux des 56 voitures qualifiées, pour 24 heures et plus de 4000 km.

J'y suis, j'ai le cœur qui s'emballer...

Doucement, Fred, doucement.

Je n'y suis pas, j'ai encore du chemin à accomplir. C'est comme si j'avais 20, 100, 1000 feux à faire passer du rouge au vert sans pouvoir en griller un seul, sans connaître leur durée, avec chaque fois quelqu'un à convaincre pour qu'il accepte d'appuyer sur le bouton.

Vincent Beaumesnil, directeur des sports à l'ACO – je ne le remercierai jamais assez pour sa confiance et son enthousiasme –, a actionné le premier feu, peut-être le plus important, en mai 2013. Combien en reste-t-il ?

À chaque arrêt, je ne serai pas sûr de pouvoir repartir.

C'est à moi de convaincre, à moi de trouver les solutions et les bonnes personnes.

Se vendre, surtout pour un truc pareil, dans un milieu aussi fermé, avec mes contraintes physiques, est un art que je découvre. Je comprends que mes interlocuteurs aient du mal à se projeter.

Tu passes par tous les états.

Tu tombes sur un interlocuteur qui te dit, pas gêné :

— C'est parfait. Avec ton handicap, on va refaire le coup du film *Intouchables*, ça va être super rentable, on va se faire plein de fric.

— Eh bien, coupe-toi les jambes et les bras, et fais-le tout seul.

Tu tombes aussi sur celui qui t'écoute à peine, que tu vas voir tout spécialement à la Défense, au bas d'une tour qui symbolise l'extrême puissance de sa société, qui te demande de rappeler dans quelques semaines, que tu rappelles et qui t'a zappé.

— Votre nom ne me dit rien...

— Je suis le gars coupé en quatre.

— Ah oui, mais non, ça ne nous intéresse pas. Vous savez,

on est tellement connu, qu'on n'a pas besoin de faire de la publicité.

Il faut oublier les cons.

Certains les collent au mur. Ça me rappelle justement l'histoire du « mur des cons », qui avait bien buzzé en 2013. Certains membres du syndicat de la magistrature épinglaient sur le tableau de leur local les photos de leurs meilleurs ennemis, comme Nicolas Sarkozy, Brice Hortefeux, Alain Minc, Jacques Attali ou Nadine Morano.

Je préfère l'idée d'un mur des bons. C'est plus positif, plus productif. Je me le suis créé sur mon Facebook. Finalement, j'ai beaucoup de gens à y mettre. Et même un président, un vrai.

La première phase, c'est multiplier les contacts, activer mes réseaux, réveiller des vieilles connaissances. Je connais très bien l'ancien député-maire de Blois, Nicolas Perruchot. Je suis allé à l'école avec lui, je l'ai recroisé, plus tard, quand je suis devenu président des commerçants.

Je travaille discrètement avec lui sur une piste énorme : Nicolas Sarkozy. Par l'intermédiaire de Guillaume Peltier, ancien candidat à la mairie de Tours, élu du département, le contact est établi. Quelques jours avant, j'annonce à ma femme que j'ai rendez-vous avec le président. Président battu, mais président toujours. Frede ne comprend pas tout de suite :

— Mais tu vas le voir pourquoi ?

— Ben, pour les 24 Heures.

Le 24 mai 2013, rue de Miromesnil, à Paris, je suis en bas de son bureau personnel. Il pleut à verse, la ville est grise.

Les immeubles parisiens d'époque ne sont pas très pratiques pour les handicapés.

L'ascenseur étant trop étroit pour le fauteuil, Perruchot me porte dans ses bras jusqu'au premier étage ; il est en sueur. Bel effort. J'ai repris du poids. Je suis remonté à 65 kg. Ma chaise suit par l'ascenseur.

Le chef de cab de Sarkozy est sur le seuil pour nous accueillir. Il me conduit dans un petit salon sobre, clair, aux murs tapissés de photos de Nicolas et de Carla. Quelques minutes plus tard, une porte s'ouvre derrière moi :

— Je vous en prie, monsieur.

Je me retourne : c'est lui, blazer bleu marine, chemise blanche, cravate marine, pantalon foncé. On peut aimer ou ne pas aimer, partager ou pas ses opinions, mais te retrouver face à un président de la République aussi charismatique, ça impose. Il nous fait entrer dans son bureau.

Lui s'assoit dans un canapé et me propose de m'installer face à lui. Valérie, mon assistante de vie, commence à s'éclipser. Il lui propose, si je n'y vois pas d'inconvénient, de rester. Il est prévenant.

— Je vous écoute, Frédéric, racontez-moi tout.

Une petite voix intérieure me rappelle la situation. Je suis face à Sarko. L'homme a l'habitude de croiser tous les plus grands. Il n'est pas réputé pour laisser parler ses interlocuteurs bien longtemps. Je ne sais pas de combien de temps je dispose, mais je me lance, incroyablement détendu.

Il est très à l'écoute, concerné, parfois traversé par l'émotion. Il m'interrompt peu, demande simplement quelques précisions. Je l'observe aussi. C'est comme s'il essayait de garder son calme. Je le sens en fusion. Il a les jambes croisées. Son pied droit est agité de mouvements très vifs. Mais il m'écoute toujours. Vingt minutes, 25 minutes peut-être.

— Comment puis-je vous aider ?

— Eh bien, j'ai des étapes à franchir. La prochaine, c'est obtenir l'accord de la FIA, la Fédération internationale d'automobile. Il faudrait que je rencontre son président, Jean Todt.

Aussitôt, il demande à son assistante :

— S'il vous plaît, appelez-moi Jean Todt.

Il l'obtient presque aussitôt.

— Jean, j'ai dans mon bureau Fred Sausset, qui a un projet formidable et étonnant pour les 24 Heures du Mans. Ce serait bien de le rencontrer.

Le président m'indique, avec un large sourire presque désolé, que malheureusement un rendez-vous à l'extérieur le contraint à mettre un terme à notre entretien. Il se lève, nous raccompagne jusqu'à l'entrée, pose amicalement sa main sur mon épaule, me regarde dans les yeux :

— Et surtout, Frédéric, vous me tenez informé de l'évolution de cette extraordinaire aventure.

Il demande à deux de ses gardes du corps de me redescendre à ma voiture. Pour eux, je ne suis pas lourd.

Sur la route du retour, sur l'A10, à hauteur d'Artenay, mon téléphone sonne. Je décroche :

— Frédéric Sausset, le président Todt souhaite s'entretenir avec vous. Je vous le passe.

Durant une dizaine de minutes, je lui détaille mon projet. Il souhaite en savoir plus et me renvoie vers son secrétariat pour un rendez-vous.

Belle journée. Je n'ai pas perdu mon temps.

J'appelle mon pote Franck pour faire un point. Scotché :

— Il ne te manque plus que le pape et Barack Obama.

Le 18 juin, je me retrouve place de la Concorde, dans les locaux chics de la FIA, dans un petit salon, au rez-de-chaussée. Des écrans diffusent des images de formule 1, de rallye, d'endurance. Je suis dans le temple du sport auto, là où beaucoup de choses se décident. Jean Todt, c'est d'abord une présence peu commune.

Il a tout de Napoléon : il est petit, impressionnant, sec, précédé de sa réputation, de toutes ses batailles gagnées. Avant de s'imposer à la présidence de la FIA en 2009, il a été copilote de Jean-Pierre Nicolas, Hannu Mikkola, Jean-Pierre Beltoise, Timo Mäkinen ou Guy Fréquelin. Que des cadors. Puis il a été patron d'écuries absolument presti-

gieuses. Les victoires écrasantes de Peugeot en rallye avec la 205 Turbo 16, en rallye-raids avec la 205 ou la 405, et au Mans avec la 905, c'est sous sa pogne. L'incroyable saga de Michael Schumacher, qu'il a lui-même recruté, avec la Scuderia Ferrari, c'est encore sous sa baguette.

Il n'est pas tout seul. Il est accompagné de son secrétaire et du Pr Saillant, un de ses amis, qui a opéré beaucoup de sportifs, comme Ronaldo, et que j'avais rencontré une semaine auparavant à l'occasion d'un tournoi de tennis à Blois. On m'avait prévenu : il peut être froid, distant, cassant.

Je commence mon laïus. Il semble très occupé, indifférent, visage fermé, front plissé, donne l'impression de ne pas être tout à fait là. Il pianote sur son portable, mais il paraît que son intelligence lui permet de faire 10 choses en même temps, que sa mémoire est phénoménale, qu'il est imbattable au backgammon. Très vite, il m'interrompt.

— Savez-vous que les 24 Heures du Mans sont une des épreuves les plus difficiles et les plus dangereuses au monde ?

— Oui, bien sûr, mais...

— Vous me posez un problème : je n'ai jamais entendu parler de vous avant, comme pilote automobile dans quelque discipline que ce soit, vous n'avez jamais eu de licence, et aujourd'hui vous prétendez disputer les 24 Heures alors que vous êtes très lourdement handicapé ?

Et là, il se tourne vers l'émérite Pr Saillant, comme pour le prendre à témoin.

Ça dure une petite heure. Je suis liquéfié. C'est un sacré coup de frein alors que ça roulait à fond, mais je défends posément mon rêve.

Sur l'autoroute, je rumine. J'ai bien besoin de 200 bornes pour avaler le truc. Pour une fois, ça résiste et ça ne vient pas de n'importe qui. Ma femme me sait tendu. Elle peut être directe. Elle me glisse que Todt a raison, que c'est son rôle. C'est à moi de prouver que j'en suis capable.

C'est à moi de réagir, de rebondir. Je suis assez réactif, assez créatif dans les situations d'échec. C'est toujours dans ces cas-là que je suis le plus performant. J'ai vécu des moments pas drôles dans mes postes à responsabilités dans le monde impitoyable des commerçants en étant leur représentant, ou en tant que vice-président commerce à la CCI du Loir-et-Cher.

J'ai souvent dû faire face à la jalousie et la connerie de certains qui, comme il est de coutume dans ce pays, mettent un frein à toute bonne idée qui leur avait échappé, même si elles doivent servir l'intérêt de tous. Au moins, j'ai toujours suivi mon chemin en acceptant la responsabilité des échecs s'il devait y en avoir.

Sur l'instant, Jean Todt m'a fait mal, très mal.

Sur le fond, il était parfaitement dans son rôle, il avait raison.

Vincent Beaumesnil et les gens de l'ACO (les organisateurs des 24 Heures) ont l'enthousiasme plus rapide. Leur carnet d'adresses est sans égal... Ils me soutiennent.

Je peux taper haut, j'ose tout, je n'ai rien à perdre. Autant être ambitieux. Je risque quoi ? J'essaie Wolfgang Ullrich, par exemple, inconnu du très grand public et pourtant incontournable, monumental.

Wolfgang Ullrich, surnommé le Docteur, patron d'Audi Sport, a remporté 13 fois Le Mans en 15 participations. Il est plus qu'un patron d'écurie. Il a une prestance et une classe incroyables. Il est respecté de tous. Il est inaccessible, mais je me lance quand même.

Je lui rédige un long mail en français pour évoquer mon histoire, mon projet et l'inviter à une conférence de presse le 31 mars 2014. C'est le genre d'initiative que tu engages sans trop croire au résultat, qui te permet au moins de ne rien regretter : tu auras tout tenté. Trois semaines après mon mail, j'ai une réponse !

Je suis très touché, je ne pourrai pas être présent, mais à l'occasion je souhaite vous rencontrer.

Dix jours avant la conférence, sa secrétaire, Carmen Bauer, me contacte :

— Le docteur Ullrich vous demande si vous accepteriez un rendez-vous, la veille de la conférence de presse, le 30 mars, un dimanche soir ?

Et comment ! Je viens en rampant où il veut, quand il veut.

Finalement, la rencontre se passe dans le hall du petit aérodrome du Mans, à côté du circuit, presque en catimini. Le Dr Ullrich vient de Barcelone et va à Munich. Il suffit de regarder une carte : Le Mans n'est pas sur sa route. Il me fait donc l'honneur d'un beau détour.

Un large sourire illumine son visage lunaire. Il a les yeux bleus, il dégage une présence, il irradie. Il représente tant, l'humanité, la gentillesse, la compétence aussi, dans un milieu plutôt tordu et mercantile.

— Ça me fait très plaisir de vous rencontrer, dit-il.

On parle. Il est au courant de tout. Il a lu mon dossier. Très vite, il me demande :

— Comment peut-on vous aider ?

— Je suis à la recherche d'une aide aussi bien en matériel qu'en techniciens.

— Il faut voir si on peut vous aider pour le moteur et la boîte de vitesses. Ce n'est pas Audi qui parle, c'est le cœur. Je vous redis dans 15 jours.

J'imagine déjà les anneaux de la marque sur ma voiture de course. Non, je n'imagine pas, il ne faut pas s'emballer.

On se salue avec cette sensation forte que ce ne sera pas la dernière fois. Je suis envoûté par le « bonhomme ».

L'ACO a accepté d'accueillir une conférence de presse, le 31 mars, dans les locaux du circuit. C'est un privilège ;

ce n'est pas offert à tous les candidats aux 24 Heures. C'est comme une adoption.

Vincent Beaumesnil a mis tout le poids de l'institution à mon service. Comme ce mail à une poignée de journalistes quelques semaines avant la conférence de presse :

Chers amis,

Je vous adresse ce mail un peu fou, mais cette folie n'en est pas une. Il y a moins d'un an, j'ai fait une rencontre bouleversante, jamais je n'avais vu autant de détermination dans un regard, jamais avant de rencontrer cet homme je n'aurais pu imaginer qu'un tel projet puisse un jour exister [...]. Frédéric Sausset donne un nouveau sens à sa vie en se lançant un défi improbable : participer aux 24 Heures du Mans 2016. Pas si improbable ! Après avoir réuni une équipe d'experts, mis en place un système sur une berline sportive et trois mois d'essais sur le circuit Bugatti, Christophe Tinsseau établit la référence sur un tour en 2 min 5 s et Frédéric réalise 2 min 8 s !!! Il faut le voir pour y croire [...] Prochaine étape : construire un prototype aménagé pour poursuivre l'entraînement. Frédéric a besoin de votre soutien et de partenaires, ce projet apportera beaucoup au handicap. Rejoignez-le.

Vincent Beaumesnil

J'ai eu 18 réponses de journalistes. J'étais franchement déçu du nombre, Vincent, beaucoup moins. Il m'avait cadré :

— Tu n'as rien prouvé, tu n'as pas de nom, ce n'est pas si mal.

Convaincre ne se fait pas en un jour.

En ajoutant mes potes, quelques personnalités économiques ou politiques du coin, on est finalement une cinquan-

taine. Avec une surprise qui vaut un effet certain : Sébastien Loeb, le nonuple champion du monde des rallyes, s'est déplacé en hélicoptère depuis la Suisse. Je ne le connaissais qu'en photo. J'étais un incondicional de l'homme et de ses performances.

Comme pour Sarkozy, Todt ou Ullrich, j'ai tapé tout en haut.

Le premier mail à Seb – je l'appelle Seb –, le 7 mars, disait ceci :

Je me permets de vous contacter, car suite à un drame de la vie, j'ai imaginé un projet ambitieux, projet que j'aimerais vous faire partager, car vous représentez à mes yeux une icône automobile internationale.

Le 25 mars j'insiste :

C'est avec beaucoup de joie et de fierté que je partagerai cet événement (la conférence de presse) avec vous.

La veille au soir, je reçois la nouvelle que je n'attends pas :

Je te confirme que, si la météo le permet, je pourrai être là demain si ça te dit toujours.

Si ça me dit ?

Le Sausset Racing Team 41, le SRT 41, est lancé sur de belles promesses, avec de beaux parrains.

Je révèle mon logo et mes couleurs. Une salamandre bleue et un drapeau à damier. Une salamandre ? Certains y voient un lézard, l'animal qui peut régénérer sa queue coupée. Une farce de mon inconscient peut-être, car moi je n'y avais pas pensé. La salamandre, c'est plus simplement

l'emblème de Blois, de François I^{er} et des rois qui y sont passés. J'aurais pu choisir les fleurs de lys. Ça aurait fait une belle couronne royale autour de la voiture. Ce sera donc la salamandre, le seul animal qui peut résister au feu, qui symbolise aussi la foi qui ne peut pas être détruite. C'est un peu mon histoire, non ?

Au début, je lui avais logiquement attribué quatre pattes. Je lui en ai finalement enlevé une, ce qui me ressemble plus. Deux copines, Aline à Divonne, et Émilie à Montpellier, ont amélioré mes premiers croquis. Aline a une passion : dessiner des motifs sur des tee-shirts.

Quand on part ensemble en vacances, elle habille toute la smala et on se balade avec des slogans personnalisés. Émilie est vraiment du métier ; elle est graphiste. Elle trouvait que la salamandre seule n'évoquait pas assez la course. Elle a ajouté un drapeau à damier. Une salamandre, c'est plutôt jaune et noir. Ce n'est pas forcément harmonieux. J'ai préféré un camaïeu de bleus, souligné de blanc et noir. Juste pour une question d'harmonie et parce que c'est une couleur rare dans les pelotons autos.

Mon logo a de la gueule. La conférence de presse a de la gueule. Tout a de la gueule.

Mes mots touchent. C'est d'abord le silence d'une assistance captivée, puis des tas de questions, preuve que ça intéresse profondément. C'est comme un grand oral. Oui, je ferai d'autres courses avant. Oui, j'ai choisi un prototype à toit ouvert, car ce sera plus pratique pour m'en extirper. Oui, j'ai un système de pilotage qui fonctionne déjà.

Oui, j'ai déjà signé des chronos intéressants avec ma voiture de tourisme sur le circuit Bugatti, à trois secondes de Christophe Tinseau, pilote pro. Oui, j'ai le soutien plein de l'ACO. Oui, oui, oui. Plus je réponds, plus l'assistance semble convaincue de mon sérieux. Des pilotes amputés qui

retrouvent la compétition, ce n'est pas nouveau. Alessandro Nannini a perdu un avant-bras dans un accident d'hélicoptère. Il n'est jamais retourné en F 1, mais il a ensuite gagné des courses avec Alfa Romeo dans le très solide championnat allemand des voitures de tourisme, le DTM. Alex Zanardi, lui aussi ex-pilote de F 1, a été amputé des deux jambes suite à un crash aux États-Unis.

Il a, lui aussi, retrouvé les circuits avant de devenir champion olympique de vélo adapté. Clay Regazzoni est devenu paraplégique après un accident de F 1. Il a néanmoins couru le Paris-Dakar, le Londres-Sydney ou les 12 Heures de Sebring avec des commandes aménagées. Mais ni Nannini, ni Zanardi, ni Regazzoni n'ont osé les 24 Heures du Mans. Aucun amputé ne s'y est risqué.

Je pars de plus loin que ces champions : je cumule les amputations et je n'ai jamais eu de licence de sport auto. Mon projet n'en est que plus exceptionnel, même si je ne peux pas revendiquer avoir le même niveau qu'eux.

C'est bizarre, la vie. Sans cette foutue bactérie, je n'aurais jamais imaginé courir les 24 Heures.

Cette conf est un bonheur. Elle me fait plonger dans un nouveau milieu. Les moments de plaisir se multiplient.

Je m'isole une demi-heure avec Vincent Beaumesnil et Seb Loeb pour évoquer le projet plus en détail. Loeb, le meilleur coup de volant de l'histoire des rallyes. Je l'écoute et je ne l'écoute pas ; je lui raconte mon projet, mais je jouis aussi de cet aparté rare avec un champion que tout le monde s'arrache.

Le champagne coule, les larmes de bonheur ne sont pas loin. Seb Loeb, lui, sirote du coca. Mon copain Max Vauché, un excellent chocolatier de Bracieux, un village de Sologne, juste au sud de Chambord, m'a confectionné 200 palets à l'effigie du projet et aussi une réplique du virage Dunlop,

avec une voiture et la célèbre passerelle. Beaucoup d'amis ont eu la délicatesse de tels gestes.

En début d'après-midi, place aux baptêmes de piste. On en a prévu une quinzaine. Faire plaisir et me faire plaisir.

La RS3, à mes couleurs, est prête dans les stands. Le soleil de printemps irradie. Seb me sollicite :

— Tu m'emmènes ?

Trop heureux et à peine stressé !

Mon pédalier adapté l'intéresse ; il regarde. Je conduis, le temps de trois tours à bloc. Il a l'air étonné. À la fin, il me lance :

— S'il y avait eu une vitre opaque entre toi et moi, je n'aurais pas deviné que tu pilotais – je dis bien « pilotais » et pas « conduisais » – avec un handicap.

Et un candidat de plus au mur des bons !

Les lettres de soutien s'accumulent.

Pierre Fillon, le grand patron de l'ACO, le frère cadet de l'ancien Premier ministre, officialise la parole de Vincent Beaumesnil :

Vous pouvez compter sur le soutien de l'ACO pour mener votre projet.

Ces mails, ces lettres crédibilisent mon rêve.

Je n'ai pas d'argent, pas de voiture, mais la machine est lancée, les feux passent de plus en plus vite au vert.

Je tiens tout le monde au courant de mes avancées, de ces feux qui passent au vert. Y compris Jean Todt. Même lui, qui semblait douter, passe au mode encouragement.

Quelques jours après la conférence de presse, il m'adresse un mail, écrit « personnellement » :

Cher Frédéric,

Je constate avec plaisir que vous progressez rapidement et je vous en félicite. J'espère que vous allez rencontrer dans les prochains mois les partenaires qui vous permettront de franchir les prochaines étapes et

aussi de vous inscrire dans la série qui vous offrira des heures de roulage et de situation en course.

Soyez assuré de l'attention de la FIA à votre projet.

Je vous adresse tous mes encouragements.

Bien à vous,

Jean Todt

Les feux sont au vert.

Porte ouverte

*Par Vincent Beaumesnil
Directeur des sports de l'ACO*

Rencontre Frédéric Sausset, c'est d'abord un choc. Et puis très vite on passe sous le charme.

Christophe Tinseau, qui était pilote de l'écurie Dams quand j'y travaillais, qui bosse souvent pour nous, un gars sérieux et fiable, m'avait demandé si je pouvais le recevoir. Des projets, on nous en propose beaucoup, il faut faire le tri. Les 24 Heures, c'est 56 voitures ; on pourrait en avoir 80.

Comment savoir si ce n'est pas farfelu avant d'avoir écouté ?

Fred est quelqu'un vite définissable. Il est chef d'entreprise, ça se sent vite.

Je ne suis au courant de rien, je l'écoute.

Il parle, il parle, il est intelligent, clairvoyant, lucide, réaliste, ambitieux. Il est pressé aussi. Il est très *pushy* et il m'expose vite qu'il prévoit de s'inscrire dès l'édition 2015. Je le tempère.

Je suis vite séduit.

Je n'étais pas le seul à décider. Comme pour tous les concurrents, il faut en passer par la commission des sports.

Elle est composée de sept membres, des techniciens, des experts. J'ai beaucoup défendu son dossier. Quand on ne l'a pas rencontré, on ne peut pas bien mesurer sa détermination et son sérieux. Il fallait vaincre certaines réserves légitimes. Accorder un stand à quelqu'un, c'est toujours priver quelqu'un d'autre, qui sûrement mérite aussi la place. J'argumente. C'est une histoire humaine hors normes, avec du sens, de la volonté. C'est aussi un message fort. Le Mans, plus qu'une course, est un terrain d'expérimentation technologique avec des retombées sur les voitures de tous les jours, les essuie-glaces hier, la propulsion hybride aujourd'hui. Pourquoi le handicap ne bénéficierait-il pas de cette expérience ? J'emporte l'adhésion. Ce n'est pas une porte ouverte. On est tous d'accord : il faut définir des conditions, d'abord de sécurité, avec accord des médecins. On ne peut pas transiger sur ce point. Fred doit pouvoir s'extraire tout seul de sa voiture. Ensuite, il devra prouver qu'il est capable de s'inscrire dans une course qui reste assez exceptionnelle.

Je promets de l'accompagner et de le suivre. Je le pousse à bouffer des kilomètres, à se défaire assez vite de son habit de chef d'entreprise pour celui de pilote.

C'est compliqué ; il fait tout. C'est sûrement au niveau sportif que le défi est le plus grand. Fred va devoir être capable d'assurer un bon tour et puis de tenir un rythme pendant 40 minutes, le temps d'un relais.

Je ne m'enfermerai pas dans des critères figés, je vais suivre ses chronos et ses résultats. Ça se décidera en janvier.

Depuis 2012, l'ACO a instauré le 56^e stand. Il est réservé à un projet innovant. On a eu la Delta Wing, avec sa forme de fusée, avec son poids plume et son coefficient de pénétration incroyable qui permettait de consommer beaucoup moins de carburant et de pneus qu'un autre prototype ; on a eu aussi des voitures qui fonctionnaient à la pile à combustible. Le projet de Fred s'inscrit dans cette logique.

Sa place est retenue pour 2016. C'est une chance à saisir. Je ne peux rien garantir pour les années suivantes. Ces projets sont tellement compliqués technologiquement qu'ils impliquent un accord de notre part longtemps à l'avance. Pour 2017, 2018 et même 2019, nous sommes déjà en train de finaliser des engagements. On ne peut pas bloquer la place indéfiniment. Il y a une règle très forte au Mans : on traite les concurrents avec équité.

Mais si j'ai dit oui, c'est que j'y crois. C'est impensable de ne pas essayer. On n'a pas un tel projet tous les jours.

Je me suis beaucoup attaché à lui. Il est carré, n'est pas rêveur, il est doté d'une détermination saine et fascinante. Pas grand-chose ne l'arrête.

Les regards

J'ai une collection de nouvelles jambes. Je n'ai ni les moyens, ni la folie, ni la coquetterie d'Imelda Marcos, qui avait à choisir entre 2000 paires de pompes pour qu'on lui regarde mieux les pieds.

Je me contente de deux paires de jambes. Les esthétiques et les techniques.

Les esthétiques font illusion, font presque joli. Recouvertes d'un jean, elles peuvent faire penser que tu es complet. Poliomyélite ou paralysé peut-être, mais pas amputé. Assis sur une chaise au restaurant, je suis un convive normal, au moins pour le bas.

Les techniques font plus RoboCop. Je marche, je me déplace. La démarche est chaotique, lente et exténuante. Impossible de les habiller. Elles sont lourdes, encombrantes. Elles renvoient à ma condition.

Je me montre très rarement avec elles. Avancer comme un vieux, risquer la chute, s'exhiber en grosse difficulté, souffrir au niveau des moignons... La liste des contraintes me passe l'envie de les enfiler. Je suis plus mobile en fauteuil. Un petit coup de moteur et je largue les piétons.

Malgré tout, je n'abandonne pas la marche. Je reste un bipède. C'est mon espèce. J'aime bien me retrouver debout,

comme les autres, comme avant. C'est certes moins facile, plus exigeant, plus physique, mais justement c'est aussi un bon moyen de ne pas me laisser aller, de travailler mon physique, par respect pour moi-même, pour mes proches, pour préparer mes courses aussi. Le sport auto est un sport qui n'a d'assis que le nom. C'est un effort bien réel, qui fait grimper le cœur très haut, qui sollicite les muscles, qui ne peut s'envisager sans un minimum de préparation.

Quand je débarque aux 24 Heures du Mans en juin 2014, mes prothèses esthétiques sont dans mon camion. Elles sont mes indispensables accessoires. Je ne sors qu'avec elles. Et avec ma main droite bionique.

Frede s'apprête à me les installer. J'ai soudain une pulsion :
— Laisse, je ne les mets pas.

Frede est subjuguée. Je ne lui en avais jamais parlé. Peut-être même n'y avais-je moi-même jamais pensé.

Les mots ont été plus forts encore que ma volonté. Je les ai prononcés ; ils m'obligent. Je ne peux plus reculer. Je vais me jeter dans une arène, qui, j'en suis sûr, n'aura de regards que pour ma différence, que pour mon infirmité.

Tu es autrement.

Tu as honte.

Tu es envahi de culpabilité.

J'ai déjà beaucoup encaissé. Les doigts qui montrent. L'ado qui rameute ses potes pour leur montrer la bête de foire. Le couple qui change de trottoir, qui peut-être pense que c'est contagieux. Mais là, j'ose. Parce que je m'en fous ?

Pour me libérer ?

Parce que ce ne sera pas pire ?

Peut-être parce que la bagnole, c'est aussi des accidents de la route et qu'ils compatiront ?

Peut-être parce que c'est ma nouvelle famille ?

Peut-être que, Le Mans, c'est comme New York : c'est le mélange, le melting-pot, le carnaval où chacun peut être ce

qu'il n'est pas, où chacun peut se grimer ou pas, sans que les regards renvoient un jugement.

Le Mans, c'est plus que 24 heures, c'est plus qu'une sara-bande de voitures colorées sur un anneau. Le Mans, c'est, dès le dimanche qui précède, sur le circuit, mais aussi dans les rues. Les lords en vieilles anglaises installent la tireuse à bière sur le capot de leur Aston Martin et rotent. Les sans-le-sou étalent leurs sacs de couchage dans l'herbe et entament la construction de pyramides de canettes avec la même marque de bière que les lords. Le monde se libère, se mélange, fraternise.

Les premières escapades avec mon père ont été un repérage. J'ai bossé, j'ai monté ma petite famille, j'ai ri, j'avais le kit parfait, et, au fond de moi, sans que je le sache vraiment, la passion du Mans infusait.

J'y suis bien. J'y trouve instantanément ma place. Je n'ai plus mal, j'oublie mes médicaments. Et je ne veux pas de jambes pour me cacher.

Mon cerveau inverse la donne.

Mes jambes ne repousseront pas. J'ai un projet. C'est ce qui en fait l'intérêt. Avec elles, je ne serais pas en passe de courir les 24 Heures du Mans. Elles sont absentes, parties en cendres, invisibles, mais, paradoxalement, elles sont mon capital, presque ma nouvelle force. Je dois assumer.

Je déambule dans les allées. Je suis à bord de mon engin motorisé, que je n'appelle pas fauteuil, car c'est trop connoté handicapé.

Je l'ai baptisé « Mimite », trois syllabes qui reproduisent le son qu'il produit quand il se met en marche. Je me fraie un chemin dans la foule et je vois les regards différemment. C'est comme une révélation. Non, ils ne convergent pas tous vers moi ; non, ils ne me désignent pas comme un infâme ; non, je n'ai pas à être envahi par la honte. Ni arène hostile

ni Cour des Miracles. Je dois me montrer, je dois assumer. C'est comme un premier pas.

Tu finis par accepter l'infirmité. Le retour en arrière est impossible. Pas d'alternative, pas de potion. J'évoluais déjà dans cette philosophie positive auparavant. Quand tu n'as plus de prise sur un évènement désagréable ou pénalisant, à quoi bon se morfondre et te torturer avec du « si j'avais su ». Oublie et regarde devant toi !

Le regard, lui, s'installe, s'immisce.

Parfois, c'est le premier, parfois, le quinzième. Je me blinde, je me blinde, et un regard, peut-être plus insistant, me transperce. Ça n'obéit à aucune règle, aucune topologie. C'est inopiné, brutal, perfide.

Frede le ressent aussi, réagit comme une panthère, explose, fait face. Camille et Chacha aussi. Elles sont mes gardiennes, mes remparts, m'entourent, me protègent, me défendent.

Une fois, dans une grande surface d'articles de sport, deux gamines d'une petite dizaine d'années me suivaient à travers les rayons, poursuivant un drôle de jeu. Frede a cherché leur mère.

— Madame, est-ce que vous croyez que ça fait plaisir à mon mari d'être harcelé comme ça ? C'est une question d'éducation. Madame, vous êtes un peu enrobée. Est-ce que ça vous ferait plaisir que je vous désigne ?

Une autre fois, aux abords des Champs-Élysées, à l'approche d'un passage clouté, une dame d'un âge respectable m'a regardé, s'est arrêtée à côté de moi. Bien sûr, j'étais sur la défensive. Elle a parlé :

— Je voulais juste vous dire que vous êtes bien courageux.

Une simple phrase. Et elle a continué son chemin.

Depuis ma sortie au Mans, je n'ai jamais remis mes prothèses esthétiques. Je ne sais pas si j'assume. Je fais comme si. Je n'ai rien à me reprocher, je suis une victime, mais je crois que j'aurai toujours un fond de honte. Je dis

bien « honte » et pas « gêne » ou « embarras ». C'est incontrôlable. Nos sociétés n'intègrent pas assez celui qui est trop ceci ou trop cela, dans les apparences, le physique, voire les idées. Le hors normes ne passe pas, et je suis pas mal en dehors.

J'ai intégré que me voir n'était pas forcément facile pour les autres. L'ai-je admis ? Ce n'est pas certain. Parfois, je garde haine et rancœur en moi, refuse de partager ma noirceur du moment avec ceux qui m'entourent si bien, je me couche, éteins la lumière, gamberge et verse des larmes silencieuses.

Des copains, des relations, ont attendu des semaines avant de pouvoir affronter ce que je suis devenu, ont parfois pris des calmants avant notre premier (nouveau) rendez-vous, ont dû sortir de ma maison pour digérer larmes et détresse dans le grand air du jardin.

Sur les photos de mes années passées, je regarde les têtes de mes copains. Franck, Olivier, Fred, Christophe ont bien changé. Ils sont toujours autour de moi. Ce qui m'est arrivé n'a rien changé. Ils sont venus à l'hôpital, m'ont vu tel que je devenais, m'ont certainement transmis l'énergie suffisante pour ne pas mourir. Ils ont su me regarder comme avant, même si je ne suis plus physiquement comme avant.

Certains manquent à l'appel, pas beaucoup, mais c'est très douloureux. C'est comme si on m'avait laissé tomber, comme une trahison, comme un serment à-la-vie-à-la-mort bafoué.

J'ai discuté d'un absent en particulier avec ceux qui ont été si présents. Ils ont compris que ma seule réaction possible était l'offensive.

Peu importe les conséquences, le fil de l'amitié peut être rompu à jamais. J'ai fini par envoyer un mail à l'un d'entre eux, qui comptait beaucoup pour moi. Il est venu dîner à la maison. Il a commencé par des banalités. Je l'ai très vite arrêté ; j'ai voulu comprendre son silence absolu. Le moment

était intense. Il a avoué qu'il n'assumait pas, que voir la vérité en face lui était quasiment impossible.

Parfois, c'est mon propre regard qui m'interroge, qui me fait mal.

Je ressemble à quoi ?

J'étais assez porté sur la beauté, l'esthétique, l'apparence.

Ado, j'en ai bien profité. Je crois pouvoir dire que, mes potes et moi, on a beaucoup séduit.

Adulte, je mettais un soin tout particulier à mon habillement, à mon apparence.

À quoi je ressemble aujourd'hui ?

Parfois, je craque. Un jour, c'était devant notre copine Aline :

— Je suis moche. Je suis pas beau. Tu as vu ce que je suis devenu ?

Impossible de toujours se retenir. Les vrais amis et amies, ce sont aussi les épaules secourables, c'est pouvoir se lâcher, c'est le psy sans le psy.

Aline a pris mes petits bras.

— Arrête ! Oui, tu es amputé, oui tu n'es plus comme avant. Mais as-tu vu comment tu te débrouilles, comment tu t'en sors ? Le physique et les apparences n'ont plus d'importance. Regarde autour de toi, tes amis, tes enfants, ta femme, regarde comment ils vivent heureux grâce à toi, comment tu assumes, comment tu les entraînes.

Frede m'avait déjà fait cette leçon de vie.

Mes petits coups de moins bien ne s'éternisent jamais.

Il faut faire avec ce qu'on est. Je le sais, je me le répète et je le crois.

En laissant dans mon camion mes prothèses, dites esthétiques, j'ai pris une décision. Chez moi, elles sont rarement réversibles, qu'elles soient le fruit de l'instinct, de l'inconscient ou de la réflexion. Dès lors, je ne cesse de l'alimenter, de la renforcer, pour minimiser les relents de doute.

Jamais je n'ai remis ces prothèses, jamais je ne les remettrai.

J'essaie de m'accepter. Il faut m'accepter. Feindre d'être aveugle à ma condition, ne pas s'apitoyer. À moi de faire changer les regards...

Du rire et du vin

Franck me doit une bouteille. Et je lui en dois 300. Ce bandit, ce Volfoni (ben, oui, il est digne de figurer dans *Les tontons flingueurs*) m'a subtilisé une boutanche de Rimauresq, cru classé de Côtes-de-Provence, pendant que je roupillais en continu fin juillet 2012 à l'Hôpital de Bayonne.

À dire vrai, il s'est laissé faire. Frede en avait assez de voir cette bouteille, que nous n'avions pas eu le temps de boire pendant nos vacances interrompues, se balader dans le coffre de la voiture. Franck, dit Pépère, son surnom officiel, qui passait par là pour me voir sur mon lit de douleur, voire de mort, l'avait récupérée, remarquant que ça n'avait pas la couleur de la Cristalline. Pour rendre service, quoi.

La bouteille n'a jamais atteint Hyères et les vacances familiales. Les Griet (Franck, Astrid et les enfants Julie et Paul) ont fait étape chez les Jollet (Olivier, Émilie et les enfants) à Montaud, pas loin de Montpellier. Déménagements ou pas, certaines ligues constituées durant la jeunesse ne seront jamais dissoutes.

Je refuse de savoir ce qui s'est passé là-bas, sans nous, les Sausset. Je sais que la bouteille, vide, trône dorénavant

sur le frigo à Montpellier, que les deux garçons ont fini très rapidement sur le même lit, sonnés et abattus, que seules les femmes ont prolongé la soirée en papotages.

Finalement, je lui dois bien ça. Franck a sauvé toutes mes bouteilles, toutes les autres.

Quand, à peine désintubé, j'ai pu enfin l'ouvrir, aux grands brûlés de l'hôpital de Tours, ma voix, qui n'était pas forcément moi, a prononcé quelques phrases définitives et déplacées :

— Il faut vendre notre garage Mercedes.

Sauf que je n'en ai pas.

— Il faut aussi que tu missionnes Franck pour vendre ma cave.

Ça, j'ai. Et j'y tiens. Je l'ai constituée bouteille après bouteille, je l'ai choisie, réfléchie, je la bois avec délectation.

Mais j'avais des lubies au réveil. Je n'avais plus de goût pour le vin. Pire, j'avais du dégoût. Comme si mon cerveau en route vers la mort s'était débarrassé des petits plaisirs de l'existence, intégrant que finalement rien ne valait le coup.

Frede, les copains et les copines n'étaient pas vraiment prêts à solder mes bouteilles. De toute façon, la grosse clé de la cave avait disparu. Aline, l'amie de Divonne, venue aider et soutenir Frede, chez nous à Blois, pendant l'été tragique et incertain, l'a cherchée des jours et des jours, retournant les pots, soulevant les piles de journaux, fouillant les tiroirs.

La clé n'a jamais été retrouvée. Je ne crois pas l'avoir planquée. J'ai mis la main sur le trousseau : elle n'était plus dedans. Elle a dû être égarée dans la folie d'un été trop surréaliste pour être normal. Un serrurier est venu ouvrir la cave. Et aucune bouteille n'a été vendue. Franck était sûr qu'on en boirait encore quelques-unes ensemble. Merci. La vie, ce n'est pas l'eau tiède, c'est le bon vin. Franck, mes potes et moi l'avons souvent partagé, comme on partage le pain dans certaines religions.

Notre compagnonnage débute à Notre-Dame des Aydes. Pas vraiment l'école du rire ni la fabrique des clowns. Mais un bel endroit pour développer l'éducation, les souvenirs et l'amitié. La prof de latin-français se souvient peut-être des pots de confiture gorgés d'abeilles qu'on ouvrait dans la classe pour provoquer l'évacuation générale.

Même si tu assures la moyenne, ton sens de l'animation finit par énerver et menacer le sacro-saint 100 % de réussite au bac, marque de notoriété intemporelle de l'établissement. Mon dernier bulletin de première sonna comme une invitation à aller voir ailleurs si je serais plus calme :

— Un changement d'air dans un internat ferait du bien à Frédéric.

Papa et maman ont apprécié. Viré de Notre-Dame valait mauvaise réputation et portes fermées dans tous les bahuts du rectorat. Alors, direction Paris et le strict lycée Sainte-Barbe, où on ne s'est pas ennuyés.

Car je ne suis pas parti seul : Franck, mon acolyte, m'accompagnait. Et pas que lui : Jérôme Kihl. Encore un de ces princes de la java issus de ce qu'il faut bien appeler l'« école de Blois. »

Mon pote Franck a eu juste assez pour mériter son bac, moi presque.

Un BTS commerce international nous ouvrait ses bras à Orléans, ce qui nous rapprochait de nos familles, de nos amis et des vignes.

Pour un travail pratique de fin d'année, nous avons tous les deux commencé à phosphorer sur la vente d'un produit à l'étranger, au hasard du pinard bien de chez nous à destination des États-Unis. Première étape, dénicher un producteur. Un vigneron de Cheverny, très sympa et qui croyait aux jeunes entrepreneurs, nous a donné 30 cartons. Il fallait bien les entreposer quelque part : ce fut dans mon appart d'étudiant. Comme il n'était pas bien grand, il a fallu œuvrer pour

vider quelques bouteilles, puis d'autres. Finalement, aucune n'a vu l'Amérique.

Je peux faire des heures avec des histoires dans le genre.

Comme la nuit, où, peu sûrs de nos connaissances, et avec je ne sais plus trop qui, nous avons joué pour de vrai à *Mission impossible*, nous introduisant dans le bureau du proviseur pour chiper les sujets des contrôles trimestriels, en sirotant au passage le whisky de son frigo.

Comme la nuit (encore une autre) où nous sommes partis en virée à Paris avec une Ford Fiesta commerciale et deux copines assez ravagées pour nous suivre, pour boire et danser dans le quartier de Pigalle, à la célèbre Locomotive. Quelques jours plus tard, dans la boîte aux lettres familiale, maman recevait une belle photo de nous sur les Champs : on avait été flashés en excès de vitesse.

J'ai décroché le BTS, pas Franck. À nous deux, c'est la totale, nous avons eu le bac et le BTS, preuve qu'il est vain de nous séparer.

Franck n'a pas vendu ma cave.

Franck m'a donc fait boire mon premier verre d'outre-tombe à Bel-Air.

Franck habite à Meung-sur-Loire, à un quart d'heure d'autoroute de chez nous.

Finalement, rien n'a changé : il veut être de tous les coups et on n'a pas fini de se marrer.

Un vendredi, très peu de temps après ma sortie définitive de Bel-Air, je l'appelle. Je suis prêt à sortir, à me montrer à l'extérieur. Il faut bien commencer un jour. Je dois me faire violence, me lancer, surmonter le rejet que j'ai de moi-même, l'image que je donne. Je veux aussi signifier à Frede que la vie sociale reprend, qu'elle ne mérite pas que nous restions cloîtrés à perpétuité derrière les murs de notre maison.

Je choisis une adresse habituelle, le Bistrot de Léonard, le long de la Loire, à Blois. Les proprios sont sympas.

Je découvre peu à peu les contraintes du quadruple amputé. Le passage aux toilettes, par exemple.

Je suis très peu mobile, je suis figé sur moi-même, je suis un bout de bois, je n'ai pas reconstitué une musculature suffisante pour donner à mon corps tous les moyens dont il peut encore disposer.

J'ai besoin d'aide pour me porter aux toilettes. Seule Astrid est dispensée.

L'épisode se transforme en sketch : Franck derrière moi, coincé entre la chasse d'eau et le siège, moi sur le siège, Frede devant. Totalement loufoque. Le rire nous gagne, ne nous quitte plus et rien n'avance. Et, bien sûr, une dame a le désir soudain d'entrer dans les toilettes pendant que nous les squattons. La porte lui résiste, elle est coincée par le fauteuil. Elle entend juste des éclats de rire incessants.

Astrid la reverra passer devant elle, alertant une serveuse :

— Y a des jeunes qui mettent la pagaille dans les toilettes.

Si j'étais dans le pathos, je pleurerais tout le temps. De rage, de douleur, de tout.

J'ai toujours ri. Je continue. Je fais comme avant.

Quelques jours plus tard, cette fois, c'est Franck et Astrid qui reçoivent. Ils partagent ma philosophie : ne pas se laisser emmerder par quatre bouts qui manquent.

Quand nous nous recevons, nous avons nos habitudes œnologiques : le passage à la cave. Les filles restent papoter. Les garçons prennent les verres et le tire-bouchon pour aller choisir et tester les vins du jour. Franck a tout prévu : il a descendu une chaise ; il me prend dans ses bras. Les filles sont hyper stressées. Et s'ils tombaient dans l'escalier ? Une passe devant, une reste derrière.

En bas, Franck me pose sur la chaise. Les filles peuvent remonter. On se regarde :

— C'est comme avant, lapin.

Le décor est le même : les voûtes en pierre, la prune du grand-père dans les bonbonnes transparentes, les alignements de vin. Bourgogne ? Bordeaux ? Rhône ? Franck égrène les régions, les crus, les châteaux. Je salive. Je n'ai vraiment pas perdu le goût. Le goût de la vie.

Docteur et pilori

*Décembre 2014
Bordeaux*

Je n'ai plus de bras, plus de jambes. Il faut faire avec ou crever. Je fais avec. Et je crois que j'assume assez bien. Je ne geins pas, je ne me morfonds pas, je n'emmerde pas tout le monde avec ça. J'avance.

Mais parfois il y a des gens qui me chauffent. Ils parlent de moi comme si j'étais un objet, une curiosité. Ils me désignent, ils me pointent. Ils te regardent comme une sale bête de foire, ils rient sans forcément s'en rendre compte, sans peser le mal qu'ils peuvent faire à moi, comme à mes proches, ma femme, mes filles. Ils oublient l'humain, finissent par ne plus voir que tu es là, handicapé, c'est sûr, mais vivant, survivant. C'est vrai dans la rue, c'est vrai tous les jours, mais c'est vrai aussi chez certains qui sont pourtant habitués à voir des cas difficiles, qui en principe ont été formés.

Le jour d'une expertise médicale, par exemple, ils débattaient de mon cas, ils chipotaient, comme si j'étais de la viande. Ils semblaient surtout pressés de régler l'affaire entre eux, financièrement, sans se soucier de l'homme, de moi. Alors, j'ai interrompu leurs tristes débats.

— À la place de « Frédéric Sausset », mettez « je »... Ça change tout, n'est-ce pas ?

Ça calme, non ? Il est essentiel de toujours se mettre à la place de l'autre : ça aide à comprendre.

Ce long processus de l'expertise, je l'ai voulu pour savoir, pour avoir une explication de l'irrationnel, de l'incroyable, de l'inacceptable.

J'ai attaqué en justice. J'ai lancé une procédure « d'indemnisation à l'amiable pour erreur médicale ».

J'ai besoin d'argent, bien sûr, car la lourdeur de mon handicap nécessite de tout adapter chez moi, autour de moi, ma maison, ma voiture, mon travail, mon environnement. Je ne peux plus rien faire comme avant. Il me faut toujours quelqu'un avec moi pour mes besoins les plus évidents. Je ne peux plus travailler autant qu'avant ; aller en magasin n'est pas concevable. Pour faire quoi ? Comment plier, déplier les vêtements, vendre ? Comment encaisser l'argent ? Comment accueillir les clients ?

C'est un gouffre financier. Une double peine, une triple peine. Mais, au-delà de l'argent, surtout, j'ai besoin de connaître la vérité.

Le hasard, le pas de chance, je rejette. Mon esprit cartésien ne l'accepte pas.

J'ai intégré ce qui m'est arrivé. Sinon, je serais légume au fond d'un lit, on me nourrirait à la cuillère, avec du miel et de la tisane. Je fais avec ma nouvelle condition. Je regarde vraiment devant.

Mais j'ai besoin de me raccrocher à un coupable. C'est trop dur à accepter, cet enchaînement de malchances, mais surtout de conneries et d'incompétences.

Je ne peux pas me contenter de l'idée de fatalité. Est-ce que ça fait partie de ma thérapie de reconstruction ?

J'ai besoin d'en vouloir à quelqu'un, ça m'aide. J'ai consulté deux médecins différents, trois fois en trois jours, et

appelé le SAMU. Ça laissait quand même des opportunités pour voir ce qui arrivait à un patient. Je ne suis pas médecin, je ne pouvais pas faire plus de mon côté.

Tout part du diagnostic. Il n'est pas bon.

Je n'en veux pas au premier médecin. Il est jeune, il commence, il est peut-être à son premier boulot de terrain, il n'a pas d'expérience, il n'a jamais rencontré de cas comme le mien.

J'en veux au deuxième. Il n'a pas compris ce qui m'arrivait ; ce n'était pas un cas habituel. Les médecins ont un terme pour des maladies extrêmement rares, de celles qu'ils ne rencontrent qu'en théorie lors de leurs études : « Des histoires de chasse. » Sûrement parce que ça ressemble à ces histoires de l'homme qui a vu l'homme qui a vu l'ours, des histoires qu'on raconte, mais qui n'existent pas forcément. Est-ce que la rareté est une excuse ? Je n'en suis pas bien certain. Une circonstance atténuante, peut-être.

Les symptômes étaient particuliers, avec une température qui monte et qui descend, ces douleurs musculaires intenses et ce trou qui commençait à se creuser vers mon épaule. Ce n'est pas commun.

Je me suis renseigné, j'ai parlé de mon cas à des tas de toubibs ou de chirurgiens autour de moi : on ne prescrit pas des corticoïdes (un anti-inflammatoire) à quelqu'un qui souffre d'une fièvre aiguë dont la cause n'a pas été déterminée. C'est du première année de médecine, rubrique « fièvre inconnue pouvant être d'origine virale et corticoïde ». Ça n'a fait qu'accélérer le processus en diminuant la force des défenses naturelles. Ça entraîne le même résultat que sauter du haut de la tour Eiffel sans parachute. C'est du mortel.

J'ai voulu tout savoir.

Une première expertise a eu lieu chez moi, le 8 juillet 2014. Ce n'est pas très agréable. On était une dizaine. Ils refont toute la chronologie. Tu replonges dans ton malheur, dans ce

qui aurait pu être évité. C'est ton histoire, mais finalement tu n'es pas au centre, tu ne mènes pas les débats, tu écoutes, tu attends, tu ne comprends pas toujours le langage technique ou médical des uns et des autres. Et puis, je n'ai pas trop aimé le ton de certains. J'ai pleuré. Je suis rentré dans la gueule d'une fille. Je ne me suis pas toujours contenu, j'ai balancé des phrases cinglantes.

Au bout d'un moment, bien sûr, ils ont demandé à m'expertiser physiquement. Je l'avais vue venir, celle-là.

Tu te retrouves en caleçon dans la salle de bain devant cette dizaine de personnes. J'avais de la pudeur. J'en ai beaucoup moins. Quand tu passes un an entre les mains d'aides-soignantes ou d'infirmières qui te font les pansements, qui nettoient, qui t'amènent aux toilettes, qui t'essuient, ça bouge les frontières. Là, ils m'ont dépiauté de partout, ont inspecté mes lésions, mes blessures, les bouts qui me manquent. Tout. Tu es un cas. La fille qui me parlait mal n'a pas tenu le choc : elle est sortie. Ben, oui, je suis raccourci de partout.

Ils ont pris des rubans de couturière pour prendre des mesures. Ils ont inspecté ma peau, ou ce qu'il en reste, car je n'ai pratiquement plus de peau d'origine : c'est greffé de partout. C'est étonnant : après ce quart d'heure dans la salle de bain, le ton a changé, ça parlait plus bas, plus lentement, on était plus gentil, plus respectueux.

À la fin, tout le monde s'est salué. L'expert de la compagnie d'assurances du deuxième médecin consulté pendant mes vacances, celui à qui je reproche beaucoup de choses, s'est arrangé pour traîner et me voir à part. Il m'a dit :

— Ce qui vous est arrivé est ce qui existe de plus horrible. Vous avez un courage incroyable pour vous battre comme ça. Chapeau.

Ce ne sont que quelques mots, mais ça fait du bien. C'est rare. On comprend assez vite que le facteur humain n'est pas prioritaire, que les intérêts économiques des uns ou

des autres ne sont pas conciliables, que ce sera d'abord une bataille de sous.

Cinq mois plus tard, le 15 décembre 2014, on est descendus à Bordeaux pour la deuxième expertise. C'est Noël ou presque. C'est compliqué pour nous et surtout pour Frede qui a plus de boulot encore qu'avant. Les magasins, ça ouvre du 1^{er} au 24 décembre, dimanches compris.

Il faut donc partir après la fermeture, se taper trois heures de route, et ce n'est pas pour faire la tournée des grands crus style Cheval Blanc, Haut-Brion ou La Tour, et remplir ma cave.

Les deux médecins qui m'avaient ausculté dans les Landes étaient convoqués. Je voulais ce moment. Vu l'état dans lequel j'étais quand je suis tombé malade, je n'étais même pas sûr de les reconnaître.

Ça se passait dans des locaux sans âme, chez le médecin qui dirige l'enquête, un médecin légiste. Je dis bien « légiste ». Ça fout un coup, ça sent vraiment la mort, le cadavre découpé, l'autopsie. C'est comme si tu te voyais à la morgue.

J'attends avec mon avocat et l'expert de ma compagnie d'assurances. Je suis reconnaissable. Je suis le seul à être dans un fauteuil roulant.

Ils sont arrivés en masse, à huit ou neuf, avec les deux médecins au milieu.

Le premier, le jeune, me fait un petit signe de tête, tout en retenue, sobre.

J'étais presque certain de ne pas le reconnaître, le deuxième, le plus âgé. Et là, grosse claque dans ma tronche. Je le reconnais instantanément. Il évite mon regard, il ne veut pas me voir, il fuit. Et moi, je le fixe, je ne le lâche pas. Je ne suis plus un homme, je suis un croisement de fox-terrier et de je ne sais pas trop quoi. Je ne peux pas fixer mes chaussures, je n'en ai plus. Ça dure cinq minutes.

On vient nous chercher, on monte à l'étage, on nous installe comme dans un tribunal. Trois médecins enquêteurs derrière un bureau, nous face à eux, et derrière nous tous les autres, dont les deux médecins à qui j'ai eu affaire.

Chacun a présenté ses conclusions.

Un grand professeur en bactériologie est venu expliquer qu'il avait mis la bactérie fautive en culture pour l'observer, qu'effectivement elle avait une vitesse de progression foudroyante, et que, soi-disant, c'était difficile à détecter. Là, j'ai commencé à comprendre que ça ne tournait pas trop en ma faveur. La victime, encore une fois, est peu de chose. Au-dessus d'elle, il y a des intérêts supérieurs, des chiffres avec plusieurs zéros derrière.

Ils vont s'arranger, ils ne reconnaîtront pas la faute et toi tu devras te débrouiller avec ça, alors que tu ne demandais que la vérité, que quelque chose pour t'aider à voir l'avenir avec plus de sérénité. Même ça, on te le refuse. C'est le monde à l'envers, je n'en reviens pas. Parfois, je craque et je libère mes mots, ma colère, ma pensée profonde.

— Si je vous dois quelque chose, faut me le dire !

J'écoute, mais j'ai compris. On nous demande de sortir. « Accusés, sortez, laissez-nous régler nos petites affaires entre nous. »

On attend.

Je me positionne dans le couloir de façon à ce que tout le monde soit obligé de passer devant moi.

Le premier médecin, le jeune, me prend dans ses bras et trouve des mots, de la compassion, des sentiments :

— Je suis désolé, je m'excuse, j'ai été terrifié quand j'ai appris comment ça s'est terminé. J'ai voulu vous appeler immédiatement, mais les assurances m'ont interdit de prendre contact avec vous. Je suis désolé.

J'ai vu dans ses yeux. Il était sincèrement touché.

J'attends le deuxième. Je fais obstruction. Il s'approche, il me fait un petit signe, il me salue, il n'ouvre pas la bouche, il commence à passer. Alors, c'est moi qui parle :

— Je tenais absolument à ce que vous voyiez les dégâts occasionnés.

Il n'a pas réagi.

Je ne sais pas pourquoi : j'imagine qu'il s'en fiche. Peut-être parce qu'il me faudra toujours un coupable et qu'il n'a pas clairement été désigné. Je ne peux pas me contenter de la fatalité.

Je ne vais probablement pas m'acharner dans un long combat judiciaire. Ma déception, ma hargne, je les reporte sur ce qu'il y a devant moi. Sur le projet 24 Heures du Mans, sur la possibilité de skier un jour, sur l'envie de lancer une école de pilotage pour personnes handicapées, sur l'idée d'une écurie de courses. Et sur la vie avec les gens que j'aime. Il y aura de bons moments. Forcément différents, mais il y en aura. La vie l'a voulu.

Morgan de moi

— **T**u te vois dans quoi ?
C'est sympa de choisir une voiture de course.

C'est comme faire le tour des stands du Salon de l'auto, rêver, comparer, lorgner les options, vérifier ses sous et enfin craquer.

Tout le monde ne peut pas rouler au Mans.

Deux grandes catégories sont autorisées.

D'abord, les prototypes, les bolides ultrasophistiqués, conçus tout spécialement pour la course, quasiment réservés aux pros.

Ensuite les GT, les voitures de grand tourisme, des modèles exceptionnels, produits en petites séries, même limitées, qui peuvent se rencontrer sur la route de tous les jours et qui sont survitaminées pour la compétition.

Une voiture, c'est mieux si tu peux entrer dedans. Je me souviens d'un vieux monsieur qui ne choisissait que des modèles où il pouvait conduire avec son chapeau, sans toucher le plafond.

Mon problème, ce n'est pas la place, c'est l'accès. Mon option, sans bras et sans jambes, réduit sérieusement le catalogue. Christophe Tinseau, qui est entier et qui a piloté des formules Renault, des formules 3000, des Indy Lights, des

pro trucks, des Panoz, des Cadillac, des Riley & Scott, des Pescarolo, des à peu près tout et à peu près partout, a une bonne vision générale.

Je l'ai fait venir à la maison pour l'écouter, mais j'ai déjà mon idée.

— Je me vois en LMP2.

LMP2, comme Le Mans Prototype 2, la déclinaison plus soft des LMP1, les prototypes conçus par les gros constructeurs comme Audi, Renault, Toyota, Porsche ou Nissan.

Je sens que Christophe tique ou plutôt qu'il entend me voir justifier mon choix.

— Pourquoi ?

Sportivement, s'engager avec une GT, style Porsche 911 ou Ferrari F430, semble plus approprié à mon absence de passé de pilote auto. Et c'est le moins cher. Seule contrariété : il est bien difficile pour moi de me glisser dedans, même aidé, et encore plus d'en sortir seul. La porte, les arceaux, l'habitacle font comme un labyrinthe inextricable, accessible surtout aux marsupilamis.

— La LMP2 est la seule à avoir un toit ouvert.

— Vu comme ça...

Le choix s'impose. Ce n'est pas forcément celui de la raison, c'est le seul.

CQFD.

Christophe est carré, mais pas contrariant.

Il m'emmène voir à quoi peut ressembler une LMP2 (on dit aussi P2) de plus près, au Mans. L'écurie Pescarolo en a construit quelques-unes, biplaces, pour servir de voiture-école à l'ACO.

Je tourne autour, je mate, j'étudie. Je trouve ça bas, ras du sol. J'entrevois tout de suite un système de siège éjectable qui me permettrait de m'extraire de la voiture en cas d'incident. Je suis comme je suis, souvent pressé. Je me projette déjà, je m'y vois. Oui, c'est faisable.

En février, c'est mon anniversaire. On a passé l'âge du coup de la surprise. Joie d'offrir, bonheur de recevoir. Frede m'avait demandé si j'avais une bonne idée.

— Rien pour l'instant.

— Et pour plus tard ?

— Un tour du circuit des 24 Heures.

Pas le circuit permanent, le Bugatti de 4 km. Non, le grand, celui avec la ligne droite des Hunaudières, le mythique 13,629 km. J'étais allé mater le site de l'ACO. J'avais repéré que c'était possible, pendant les 24 Heures, entre 2 séances d'essais officiels.

— Ce n'est pas donné. Mettez-vous à plusieurs.

Frede a tenu à tout payer. J'ai demandé à l'ACO que Christophe soit mon pilote.

Le 20 juin 2013, j'embarque pour un tour. Il y a une foule d'envieux. J'interprète les regards. Ils disent : « Qu'est-ce qu'un type dans cet état fait dans une voiture de course ? » Il vit.

Je suis installé comme un sac à patates sur le châssis. Je suis brinquebalé. Ça fait du bruit, ça pulse, ça bouge. J'ai souvent roulé vite sur les routes. Ça dépasse tout. Je n'ai pas peur, je suis à l'aise, c'est un bon point. 270, 275, 285 km/h. J'oublie vite les sensations. Je suis d'abord là pour engranger, pour avancer dans mon projet. Je ne fixe pas la route, je contemple à peine le public, les odeurs, la fête, l'ambiance, je regarde les pieds et les mains de Christophe, je transpose, j'imagine. Je roule dans mon laboratoire.

Je suis conquis, c'est le bon choix. Jean-Philippe Perrier, de la société Sora, l'ingénieur des voitures, se dit prêt à adapter mon pédalier sur la Pesca.

C'est sympa, très sympa. Je suis gêné. Ce modèle n'est pas éligible aux 24 Heures. Il n'entre pas dans le cadre du règlement. Il me faudra partir sur une autre piste. C'est toujours poignant de refuser une main tendue.

Les LMP2 ne courent pas les rues puisque justement elles ne courent qu'en circuit. Elles sont fabriquées par des constructeurs indépendants et méritants, qui ne sont ni des grandes marques ni des amateurs.

Ils ne sont pas là que pour le sport ; ils essaient d'en vivre. Ils ont des partisans et des détracteurs, car le sport auto, c'est onéreux et, forcément, traînent ici et là des ardoises mal effacées ou des histoires à mille facettes. Deux personnages se disputent le marché français : Jacques Nicolet, patron d'OAK Racing, et Hugues de Chaunac, patron d'Oreca. Il me faut choisir l'un des deux.

Le hasard des relations me fait d'abord rencontrer Jacques Nicolet.

Un repas s'organise, le 26 mars 2014, à Paris, au siège de l'Automobile Club de France, avec son ami Patrice Lafargue, un Blésois, patron à succès du groupe IDEC. Tous les deux ont couru Le Mans. Lafargue se verrait bien partager une voiture avec moi. Mais on n'en est pas là. Je parle, je parle, j'en oublie de manger. Mon cas interpelle toujours. Nicolet est réputé froid et fort en affaires. Il est impressionnant, il ne se dévoile pas, il laisse venir.

Il a travaillé chez Pierre & Vacances comme directeur du développement. Il a créé Altarea, un groupe immobilier spécialisé dans la conception et la gestion des centres commerciaux. Il a racheté Cogedim. Il s'est investi dans le sport auto à partir de 1999. Il entend appliquer les méthodes qui ont fait sa réussite à une écurie. Il court lui-même, pour « chasser ses préoccupations ». Il pèse lourd, il est répertorié 465^e fortune française par le magazine *Challenges*.

Il m'écoute longuement avant de m'interrompre. Il raconte les 24 Heures et les difficultés qui vont avec, le niveau d'exigence, la valeur du plateau. Il me refroidit. Peut-être suis-je trop enthousiaste, peut-être veut-il me ramener à plus de raison. Arrive le café. Il me prend le bras :

— Écoute, Fred, si tu le souhaites, la Morgan qui a gagné Le Mans en LMP2 l'année dernière est pour toi.

Je suis abasourdi ; je ne suis pas sûr de bien comprendre. Je ne savais pas ce que je venais chercher, je ne comptais certainement pas repartir avec la promesse d'une voiture. C'est énorme.

Je suis envahi par un tsunami d'émotion, j'ai honte de chialer comme un gosse, mais ça fait du bien, je suis dans les bras de Frede qui a tout compris, comme d'habitude.

Je rentre. Je googlise la Morgan. Numéro 35, rose et noire, superbe, 7^e au classement général, première de sa catégorie. Quand on est amateur, on ne peut pas rêver plus grand. Je récupère la photo, je l'envoie à mes potes.

C'est ma voiture.

Arrive mi-juin, et déjà l'édition 2014 des 24 Heures. LE FUTUR ENTRE EN PISTE, dit l'affiche. Mon futur aussi. Dans deux ans, j'y suis !

Je me dois d'être dans le paddock tous les jours de la semaine. C'est contraignant. Je ne suis pas autonome en tout. Je sollicite Frede ou mes amis.

Le lundi, je déjeune avec Jacques Nicolet dans le paddock d'OAK Racing, une nouvelle famille. On n'est plus dans l'affect, on est dans le repas d'affaires, de travail. Il m'a promis la Morgan. C'est beaucoup, ce n'est pas assez. Il me faut deux voitures. La Morgan pour Le Mans. Une autre, moins onéreuse, plus petite, pour débiter en sport auto, pour m'entraîner, pour expérimenter les aides à la conduite et les systèmes de sécurité. Je veux m'engager en V de V, une série de courses d'endurance créée par un Hollandais, Éric Van de Vyver, où se côtoient surtout des gentlemen-drivers. La discussion est animée. Jacques me prête la Morgan pour Le Mans, je lui achète une Ligier pour le V de V. On se « tape dans la main ».

Un site Internet, Endurance Info, sort l'info. Ça commence à buzzer. Des anonymes demandent à être pris en photo avec moi. Mes rendez-vous s'enchaînent.

Une voiture ou deux, c'est bien. C'est encore mieux avec un moteur, une boîte et des pneus.

Le Dr Ullrich, pour Audi, confirme son engagement verbal :

— Les moteurs, c'est bon, ce sera un quatre cylindres pour le V de V, un V8 pour la LMP2. Pour les boîtes, on va trouver.

Olivier Vialle, directeur de la branche compétition de Michelin, a la retenue légendaire des techniciens de Clermont-Ferrand :

— Ça m'intéresse.

Ça veut dire que c'est bon. C'est comme une maquette Heller de voiture à monter soi-même. Les morceaux s'assemblent et ça commence vraiment à ressembler à du concret.

J'ai fait affaire avec Nicolet. J'ai quand même rendez-vous avec son concurrent, Hugues de Chaunac. Il n'est pas l'opposé de Nicolet ; il n'est simplement pas du même style. Il est chaleureux, affable, élégant. Il a déjà fait gagner Le Mans au scratch, à une grande marque, Mazda. Il essaie de récidiver avec Toyota. Il a fait courir Alain Prost, Jacques Laffite, René Arnoux, Yannick Dalmas, Jean Alesi, Jacky Ickx... La liste est presque sans fin. Un monsieur.

Hugues me reçoit dans l'*hospitality* de la marque, me met très à l'aise, me présente deux de ses pilotes, Stéphane Sarrazin et Sébastien Buemi. Sarrazin a le record du tour du circuit, 3 min 18,513 s. Hugues me sort le grand jeu.

— Votre projet est magnifique, fantastique et mérite l'intérêt de tous.

Je lui parle de mon quasi-accord avec Nicolet. Il ne le débîne pas.

— Il travaille bien. Impossible d'être deux sur un même

projet. Tenez-moi au courant. Et si je peux vous aider en quoi que ce soit, en marketing, en fournitures, n'hésitez pas.

Cette semaine me fait un bien énorme. Je suis porté, je sens un élan autour de moi. Chacun essaie de donner ce qu'il peut.

Allan McNish, trois fois vainqueur des 24 Heures, me glisse quelques conseils.

Nicolas Minassian, un ancien pilote officiel Peugeot, qui vit en Angleterre, me propose son aide pour démarcher les journalistes britanniques.

Je me sens admis parmi eux.

Le 31 juillet, je passe à l'acte. Je signe un premier gros chèque à Jacques Nicolet. Un acompte sur devis. On n'est plus seulement dans les mots.

Argent trop cher

— Il n'est pas question que je ne t'aide pas.
C'est ça, les amis. Ceux qui se comptent sur les doigts de la main..., si je peux dire.

— Je ne sais pas de combien, ni comment, mais je tiens à t'aider.

Rodolphe Delord habite Beauval, dans le Cher. Il a deux nounours encombrants, mais tout doux comme animaux de compagnie : Yuan Zi et Huan Huan, les deux pandas prêtés par le Chine. Il est DG du ZooParc de Beauval. Il est imaginaire. Le développement durable l'intéresse au plus haut point. Il investit dans un système de méthanisation, pour que les déchets produits par son activité se transforment en énergie.

— Je ne veux pas apparaître sur ta voiture.

Rodolphe tient à mettre au pot, mais il n'entend pas s'exhiber. Beau geste. Respect. Les petites rivières finissent par nourrir un fleuve, disait le sage chinois Lao-Tseu, à moins que ce ne soit quelqu'un d'autre.

Un rêve, ça ne coûte rien. Le transformer en réalité, c'est un peu plus compliqué. J'ai une vague idée du budget global, aucune idée de l'affectation poste par poste. Léo Thomas, le directeur de l'écurie de Sébastien Loeb, me donne l'ordre de grandeur d'un budget incluant l'apprentissage en série

V de V, puis la participation au Mans. Il faut compter dans les trois millions. Je me suis fait un tableau prévisionnel. Ça fait sérieux. Au bout de chaque poste, j'ai ajouté une ligne dépassement. J'aurais pu l'appeler mauvaise ou... bonne surprise. Dans les affaires, j'ai l'habitude de dresser le budget « fourchette haute », ce qui limite les mauvaises surprises et au contraire t'en réserve de bonnes. J'espère ne pas atteindre les trois millions.

J'ai plein d'amis qui ont donné 2000 euros, 3000 euros ou plus encore. Il faudrait tous les citer. Certains préfèrent que leur générosité reste anonyme.

Au Mans Classic, la rétrospective roulante des modèles autos d'antan, je rencontre le patron d'une filiale du CAC 40 investi dans l'énergie. Très vite, on se tutoie. Très vite, il me dit :

— Je veux t'aider, tu le mérites. Le sport auto est incompatible avec l'activité de mon groupe, mais ne t'inquiète pas, on va trouver une solution, j'y tiens.

Il m'a débloqué un budget non négligeable. En échange, je donne des conférences sur le dépassement de soi.

D'autres m'offrent du temps et des compétences. Éric, l'avocat, par exemple. Nos filles dansaient ensemble, nous ont réunis, un soir de gala, en 2012. Éric est aussi porschiste. Sa femme est cliente dans nos magasins. Les conversations étaient toutes trouvées. Quand une autre copine, qui bosse au MEDEF, m'a fait comprendre que mon projet ne pouvait pas se concevoir en faisant juste confiance, que sinon j'allais me faire piller, je me suis tourné vers Éric. Il est plus formé pour le droit du travail. Il bosse pour un gros cabinet, Fidal. Il m'a aiguillé sur Jean Buchser, au siège parisien. Il gère tous mes contrats, les choses les plus évidentes, mais aussi le droit à l'image. C'est précieux, sécurisant, et ça génère des économies assez considérables. Une heure d'avocat, ce n'est pas une heure à 20 euros.

Un petit peu ici, un petit peu là, c'est génial, c'est touchant. C'est beaucoup pour ceux qui donnent, pas encore assez pour mon budget. Il me faut du très gros. Ma stratégie, c'est de taper haut, de ne pas me diluer, de ne pas viser la voiture à 1000 décalcomanies. J'essaie AXA, Audi, Michelin, Total, Free. Parfois, tu n'as même pas de réponse. Ça doit être comme certains immeubles de la Défense : trop haut.

Je ne remercierai jamais assez Rose et Stéphane Chéné, mes courtiers en assurances, de m'avoir fait souscrire ma protection familiale. J'ai changé de compagnie, je suis parti chez AXA. Le début d'un lien intense. Ils ont fait plus qu'assurer. Ils ont payé la prime d'assurance sans rechigner, avec célérité. Quand je suis rentré à la maison, elle était adaptée à ma nouvelle condition. Il aurait été dommage d'en rester là.

Le 10 mars 2014, à Paris, à Courbevoie, au siège opérationnel d'AXA, me voilà sous le charme des yeux bleus de Jacques de Peretti, DG pro et particuliers. Peretti est réputé intransigeant et exigeant. Le décorum, la table au milieu d'un salon, les maîtres d'hôtel tout autour peuvent te déstabiliser. Peretti s'assoit à côté de moi, me met à l'aise, décontracté, sympa. Je suis à bloc, hyper confiant, j'ai le pressentiment que l'histoire est évidente. Je m'emballe peut-être un peu. AXA et le sport, c'est le rugby à fond et rien que le rugby : 10 ans de sponsoring fidèle.

Le message, c'est *la relation affective qui unit AXA et ceux qui font du rugby*. Claude Bébéar, l'imposante figure historique, ancien capitaine de l'équipe du XV de Polytechnique, se déplace à tous les matchs de l'équipe de France. Patrice Lagisquet, Jean-Luc Averous, Jean-Pierre Bastiat ou Stéphane Glas, tous anciens internationaux, ont des agences AXA. Ils sont loin du sport auto.

On boit, on mange, on parle.

Peretti est touché. Il ne me promet rien pour autant. Il ne dit pas non :

— Le projet est dans l'éthique et l'esprit de la maison, il faut que j'en parle à Nicolas Moreau.

Moreau est PDG d'AXA France et ancien talonneur au rugby...

Avec ces très grandes sociétés, le problème est souvent que ton dossier passe de bureau en bureau, voyage de couloir en couloir, s'oublie sous les piles, passe en commissions et sous-commissions, plaît à l'un, mais déplaît à l'autre parce qu'ils ont des inimitiés, que le temps de décision n'est pas ton temps à toi... Pas là.

Le 5 juin, je suis en face de Nicolas Moreau. L'environnement en impose. Cette fois, le rendez-vous n'est pas à Courbevoie, mais avenue Matignon, le bâtiment amiral du groupe.

On se croirait au palais de l'Élysée. Portes de trois mètres de haut, lustres de deux tonnes, parquets. L'homme à convaincre s'appelle Nicolas Moreau.

— Votre meilleur vendeur c'est lui, dit-il en pointant Jacques de Peretti.

Je sens que rien n'est acquis. Les indices positifs alternent avec les indices négatifs. Dans ces moments-là, on interprète (ou on surinterprète) des détails, des mots qui n'ont pas forcément de sens.

Je mets un peu la pression.

— Il me faudrait une réponse d'ici 15 jours.

— On doit encore réfléchir.

Mauvais signe, non ?

Au moment de repartir, dans l'entrelacs des couloirs, Nicolas Moreau cherche à me présenter un autre homme-clé de l'entreprise, encore un peu plus important : Henri de Castries, le PDG, en rendez-vous dans un autre salon privé. Bon signe, non ? Finalement, il est trop occupé.

En fauteuil, on chemine souvent plus vite qu'à pied. Jacques de Peretti peine à suivre. Il me voit me faufiler avec

dextérité dans le bâtiment, y compris par les cuisines. Il plaisante :

— Même en fauteuil, on a un vrai pilote. Bon signe, non ?

Il est essentiel que j'amorce la pompe à budget avec un sponsoring conséquent et de qualité, qui crédibilise mon projet.

— À bientôt.

— À bientôt ?

Je positive. J'y crois. Je suis gonflé comme un dindon. Est-ce que je me pavane un peu trop ? Dans la semaine, des bruits de couloirs redescendent jusqu'à Blois. Ils ne sont pas fameux. AXA s'engagerait, mais pas dans les proportions que j'envisage. Je fais le sourd. Je ne veux croire qu'à la bonne issue ; l'histoire est trop belle et trop évidente.

Le 10 juin, coup de fil de Jacques de Peretti. Il profite de ses vacances et m'appelle personnellement. Comment l'interpréter ? Je suis à la maison, dans la grande pièce. Si j'avais des jambes, elles flageoleraient.

Je me rapproche de la fenêtre, le portable y passe mieux. Il y a des moments où les secondes sont des minutes, des heures. Il ne me fait pas languir : il sait ce qu'un oui ou un non représente pour moi.

— Fred, on a été touchés par ton histoire et on trouve judicieux d'y participer. C'est bon, on te suit.

Il me décline quelques détails, dont le montant du chèque. C'est tout bon.

Ouahhhhhhh ! Tu ne peux pas sauter de joie, crier, gueuler, courir, appeler la terre entière. Le moment est énorme, essentiel. Il change mon proche avenir.

J'ai trouvé un tiers du budget.

J'ai réussi à emmener quelqu'un qui n'est pas l'épicier du coin, qui appartient au CAC 40. C'est ma fibre chef d'entreprise qui est flattée.

C'est comme si tout s'enchaînait parfaitement. Même les couleurs sont assorties. La charte graphique d'AXA marie les bleus, comme ma voiture. La bonne nouvelle tombe au moment parfait, quelques jours avant la semaine des 24 Heures du Mans 2014. Ma petite entreprise a du crédit.

J'ai le premier tiers ; assurons le deuxième. Un moteur, ça coûte dans le demi-million ? Et si on te l'offrait (avec les heures d'ingénieurs qui vont autour) ? Merci, Audi et Dr Ullrich. Une LMP2, c'est quelques centaines de milliers d'euros ? Et si on te la prêtait ? Merci, Jacques Nicolet et OAK Racing. Des pneus, c'est au moins 1000 euros le train ? Et si on vous les donnait ? Merci, Michelin et Olivier Vialle. Ça s'appelle de l'échange marchandise. L'argent ne circule pas, mais les lignes du devis sont honorées.

J'ai assez de ressources pour lancer la saison V de V. Il manque encore un million pour aller jusqu'aux 24 Heures du Mans. Comme je ne les ai pas en banque, il faut que je les trouve, il faut que je poursuive sur mon élan.

Trouver de l'argent, c'est comme aller à la pêche avec plusieurs cannes. Il faut connaître les bons coins et lancer plein d'hameçons. C'est éplucher encore et encore son carnet d'adresses, dépouiller la pile de cartes de visite, multiplier les mails, les soirées, les rencontres, compter sur les relations et les proches.

Paul Seignolle est un copain de presque toujours. Il est chef d'entreprise, directeur général de la Sidamo, distributeur et concepteur de disques diamant et abrasifs. Les deux grandes gueules de la Chambre de commerce, c'était nous. Son siège social est à La Chaussée-Saint-Victor, en banlieue de Blois, dans l'ancienne gare. Il est très investi dans le sport et le sport adapté. Il préside le club de basket de Blois. Il estime qu'une entreprise se doit d'être citoyenne et s'inscrire dans son environnement. Paul et Patrice Veneault ont lancé Telmah (*Tendez la main au handisport*), un fonds

d'aide pour faciliter et développer la pratique du sport pour les personnes handicapées. Ils aident une vingtaine de sportifs dans le département. Le sport adapté, c'est fondamental, mais c'est quasiment inaccessible, c'est très vite plusieurs milliers d'euros pour disposer de prothèses compétitives – et sans jusqu'aller aux déraisonnables prototypes en carbone de l'idole Oscar Pistorius !

Tous les ans, Paul anime une belle soirée à la campagne, à Mulsans, pas très loin de Blois, pour promouvoir Telmah. Je n'y allais pas ; cette fois, je suis un des invités d'honneur, placé à la table présidentielle. Soirée enrichissante. Je découvre de nouvelles têtes, des sportifs handicapés, comme Marie-Amélie Le Fur, amputée de la jambe gauche depuis un accident de scooter, double championne du monde du 100 mètres et du 200 mètres en 2011, Raphaël Beaugillet, un aveugle, spécialiste du tandem, ou Arnaud Besse, un golfeur amputé. Ils développent d'incroyables solutions pour pratiquer leur sport et se rapprocher du haut niveau.

Besse constate que beaucoup trop de handicapés restent reclus chez eux faute de moyens. Tous les trois visent les Jeux paralympiques de Rio, un sommet, une visibilité, qu'ils n'auraient probablement pas connus si le destin ne les avait pas frappés.

J'ai lu qu'un autre sportif, Stéphane Houdet, vice-champion olympique de tennis, amputé après un accident de moto, parlait même de chance, se demandait si entre retrouver ses jambes et ne pas être champion, son rêve de toujours, il ne choisirait pas les médailles...

Bernard Thévenet, le parrain de l'association, double vainqueur du Tour de France, en 1975 et 1977, sous le maillot à damier Peugeot, est là aussi. Franchement, je ne suis pas très Tour de France. Je regarde les retransmissions, l'été, quand on décroche un peu du boulot. Je m'intéresse plus aux paysages qu'aux palmarès, même si tous les sports m'attirent. Thévenet

pourrait parler de lui, de sa légende, de ses échappées avec Eddy Merckx, l'invincible Cannibale, qu'il a été le premier à terrasser. Il pourrait se la raconter, soigner son ego, mais il est le contraire : il me questionne, me requestionne. Je croise aussi Denis Masseglia, le président du Comité olympique français. Et un certain Didier Babayou, qui m'est totalement inconnu. Babayou est directeur commercial de CEV groupe, un cabinet de recrutement qui travaille pour Paul. À la fin de la soirée, il revient vers moi.

— Il ne faut pas qu'on en reste là.

Babayou est membre influent d'un cercle à Paris, le cercle Agora. Les cercles, explique-t-il, sont des accélérateurs, où tout va plus vite, les discussions sont franches, personne n'est sur la défensive, où on voit tout de suite si l'interlocuteur est intéressé. Il m'invite à une soirée.

Cent pour cent de ceux qui ont gagné ont tenté leur chance.

On ne sait jamais. Je dois encore et toujours multiplier les rencontres, raconter mon histoire, séduire, convaincre. J'ai un budget à compléter ; il ne tombera pas tout seul. À moi d'aller le chercher, ce qui sera encore plus satisfaisant.

Début janvier, me revoilà à Paris. L'atmosphère n'est pas bonne. La prise d'otages de l'Hyper Cacher de porte de Vincennes se termine.

J'ai préparé la soirée comme un grand oral.

Je repère, avant de venir, les têtes des invités sur Google. Je regarde, une fois sur place, les étiquettes sur les tables pour bien prendre la mesure des gens qui partagent ma table. Je me définis des cibles. Parfois, le hasard ne fait pas tourner les tables comme il le faudrait. Mon voisin est passionnant. Il me raconte sa carrière, il est numéro 3 d'une énorme entreprise, il écoute mon histoire, il est intéressé, très intéressé. Il sponsorise Sébastien Loeb.

— Il vous faut combien ?

Mauvaise question. Mon voisin travaille pour un gros groupe d'assurances allemand, concurrent direct d'AXA. Il y a donc incompatibilité.

Ma cible privilégiée, un équipementier automobile, qui cartonne en France, qui souhaite s'ouvrir à l'Europe, est à une autre table... Il est attablé avec mon père.

Il faut agir. Je me lève...

L'homme ne tergiverse pas longtemps. Il veut me suivre. Est-ce que l'intention d'un soir se traduira en contrat ferme ?

J'ai une solution de secours, une sorte d'assurance tous risques. Le Mans est un mythe. Les candidats sont toujours plus nombreux que les élus. Je dispose de trois places, c'est le règlement, ce n'est pas comme aux 24 Heures du Nürburgring, où quatre pilotes sont possibles.

Je suis premier pilote. La deuxième place n'est pas négociable : elle est réservée à Christophe Tinseau, un ami et un excellent pro. Patrice Lafargue, le patron blésois de la société IDEC, doté d'une surface financière conséquente, s'est rapproché de moi. C'est un voisin : je passe tous les matins devant ses imposants locaux. Il adore le sport, sponsorise le trimaran océanique de Francis Joyon, recordman du Tour du monde à la voile en solitaire.

Il n'est pas maladroit au volant et pratique beaucoup de sport auto. Il était présent à la conférence de presse du printemps 2014. Il était relativement discret, mais soufflait à des journalistes proches qu'il participerait bien à mon aventure. Il souhaitait piloter et inclure aussi son fils Paul dans le deal. C'est légitime, mais ça fait un pilote de trop. Hors de question d'exclure Christophe, présent depuis le début. C'est une question de loyauté.

La piste Lafargue mène par conséquent à un cul-de-sac.

Il me reste donc à pourvoir la troisième place. Je trouverai toujours un candidat argenté pour partager ma voiture. Un baquet au Mans peut valoir un million d'euros. Les stars sont

payées, les acteurs de complément, au mieux, roulent gratos, au pire, alignent les billets. Un drôle de marché, très showbiz et dollars. Mais même Fabien Barthez, champion du monde de foot, et pilote très honorable, galère pour être au départ.

J'aimerais avoir la liberté totale de choix, privilégier l'aventure humaine, opter pour un troisième pilote en harmonie avec l'histoire, ne pas me rabattre sur un Américain inconnu.

Au moins, d'une façon ou d'une autre, la route est dégagée. Roule, Fred.

Au non de la loi

Hiver 2015

Des colonnes, des ors, du marbre... Le pavillon Cambon-Capucines en impose. Derrière la grande porte de ce qui ne semble être qu'un hôtel particulier, niché au cœur d'un Triangle d'or parisien – place de l'Opéra-place de la Madeleine-place Vendôme –, s'évase un vaste patio, insoupçonné depuis la rue. On est début février, l'Automobile Club de l'Ouest reçoit en grand et en mondovision pour sa conférence de presse de présentation des 24 Heures du Mans 2015. J'en suis, invité par Pierre Fillon et Vincent Beaumesnil, les big boss de l'ACO, discrètement, installé sur le côté, en fond de rang. Je ne fais pas encore partie du paysage, je suis comme un intrus, encore observateur, qui peu à peu va devenir un acteur digne de ce nom et se positionner au centre, visible.

Sur l'écran défilent les images passées des 24 Heures du Mans, d'un siècle ou presque d'histoires héroïques. Sur scène se succèdent des personnages importants en cravate. Il est un moment question du stand 56, réservé aux véhicules et

aux projets innovants. Vincent Beaumesnil, le directeur des sports, explique qu'il n'a pas reçu « de dossier suffisamment cohérent », mais que pour 2016 « plusieurs candidatures intéressantes » se dessinent. Plusieurs ? Il faut traduire le langage politique. Officieusement, ma place est bien réservée, je suis prioritaire. Mais il ne faut pas décourager ceux qui osent. Et je dois aussi la valider. Pour l'instant, au volant d'une voiture apte à s'engager au Mans, je n'ai pas encore le moindre kilomètre au compteur. Je suis un dossier, un espoir, pas une réalité.

Sur scène, les pilotes de renom se succèdent, les anciens pilotes de F 1 ou les vainqueurs du Mans, Mark Webber, Alexander Wurz, Stéphane Sarrazin, Benoît Tréluyer, Romain Dumas... Cinquante-six équipages de 3, pas plus, 168 élus de la planète entière.

L'année prochaine, j'y serai aussi, je prononcerai deux ou trois phrases. Si tout va bien... J'essaie de le cacher, mais je suis tendu. Mon projet est parti sur les chapeaux de roue, mais en ce moment il aurait tendance à faire du surplace.

C'est bien beau, les pyramides de petits fours sur les nappes blanches, les serveurs qui distribuent à foison les coupes de champagne, les courbettes et les belles intentions, les mots et les promesses, mais je devrais déjà avoir roulé. Le Mans 2016, c'est dans 16 mois, mais c'est déjà demain.

Ceux qui auraient bien aimé faire affaire avec moi (des pointures du sport auto au palmarès indéniable) viennent me saluer, m'encourager, me répéter qu'ils suivent mon projet au plus près, me dire qu'au cas où, ils sont toujours là.

Certains de ceux qui ont fait affaire avec moi m'évitent, semblent me reléguer au statut d'œuvre caritative et secondaire.

J'ai des points sur les i à mettre. Je dois utiliser mes réflexes de chef d'entreprise, imposer, exiger. J'ai déjà fait un gros chèque, je dois obtenir vite, très vite, du concret. Je suis

un client comme un autre, je ne suis pas un gadget, un effet d'annonce ou une bonne cause. J'ai payé pour une voiture ; je l'attends. La livraison tarde. Je comprends les difficultés, mais ma patience frôle ses limites.

Je suis grippé, j'ai 39 °C de fièvre. Je profite mal de l'après-midi, trop obnubilé que je suis par le temps qui passe, inexorable, qui ne se rattrapera pas.

Ce pavillon est pourtant un bien bel endroit pour une cérémonie réussie. Trois voitures sont même exposées là, incongrues au centre du patio couvert, au milieu des gens qui papotent et sirotent. C'est une tradition chez Audi. La coque de la voiture qui gagne est lavée, mais pas récurée, conserve les traces de sa dure épreuve et entreprend une carrière itinérante d'expos et conférences. L'Audi numéro 2 de Fässler/Lotterer/Tréluyer est donc de sortie. Des exemplaires de la Porsche et de la Toyota, qui tenteront cette année de mettre à mal l'hégémonie d'Audi, sont aussi de la partie.

Je me demande comment ces trois voitures ont fait pour passer par la porte. Un système de rampes amovibles, sûrement.

C'est la même chose, pour moi, dans mon fauteuil.

Comment pourrai-je monter sur scène l'an prochain, puisqu'elle est trois marches plus haute que le reste de la salle ?

Comment puis-je sortir aujourd'hui de la pièce ? C'est, au mieux, par-derrière, par le côté ? Par l'ascenseur quand il fonctionne ?

Il existe une loi, votée le 2 février 2005, pour l'accès des handicapés aux lieux publics, aux écoles, aux mairies, aux transports, aux hôtels. Elle est sans cesse repoussée aux calendes grecques, voire au-delà. « Des agendas d'accessibilité programmée », qu'ils appellent ça. En clair : tout est remis à plus tard sans aucune sanction financière. Avant, je me jouais de Paris. J'y venais chaque semaine.

Maintenant, je le subis. C'est comme un jeu vidéo où tu tombes sur des embûches incontournables qui t'imposent les demi-tours, les détours, voire les renoncements.

Je sors de la conférence de presse, rue Cambon, dans le I^{er} arrondissement. Je suis venu à Paris par l'autoroute ? Toute autre option était impossible. Le train ? L'antique Corail a les portes trop hautes et trop étroites pour laisser passer mon fauteuil. Et le TGV snobe la gare de Blois-Chambord.

Je dois me rendre à l'hôtel, rue du Conservatoire.

Si j'y allais sans polluer, en regardant les vitrines ?

Le GPS de mon portable annonce 2,4 km et 17 minutes. Les trottoirs ? Pas assez larges, encombrés de terrasses, de scooters, d'échafaudages.

Les descentes de trottoir ? Toujours trop hautes, même quand elles existent. Il faudrait qu'elles soient au ras de la chaussée.

« À pied », ce n'est pas envisageable.

Si j'essayais le métro ?

Ligne 8 : Madeleine, Opéra, Richelieu-Drouot, Grands Boulevards. Quatre stations, direct. Trop de la chance : pas de correspondance, pas d'escaliers infranchissables. Sauf que je peux descendre par un ascenseur à Madeleine, mais ne peux pas remonter à Grands Boulevards. Paris est fier de ses 303 stations de métro. Une dizaine seulement sont accessibles. NE RATEZ PAS LE MÉTRO, claironne une pub de la RATP. Moi, je rate le premier comme le dernier.

Si j'essayais le bus ? Le 42 est direct. *Trente minutes*, annonce l'application de la RATP. Les bus sont tous équipés de rampes qui s'abaissent. Sauf qu'il est 18 h, que le bus est bondé, que m'y faire une place est mission quasi impossible, même avec la bonne volonté supposée des gens. On ne peut pas desserrer des sardines.

Si je reprenais ma voiture ? Elle est garée au parking sous l'église de la Madeleine. Il faut cependant espérer que

personne n'a collé ma voiture de trop près. Il me faut deux mètres minimum de dégagement pour déployer la rampe.

Et si je n'allais plus à Paris ?

Ce serait dommage.

Rue du Conservatoire se niche l'hôtel de Nell, un hôtel bistrone, désigné par Jean-Michel Wilmotte, établissement à plusieurs étoiles, avec sa table sous verrière, excellente, une annexe de la réputée Régalade.

Frede m'a transporté de mon fauteuil sur une chaise.

Bouteille de Saint-Joseph, côtes-du-rhône de haute tenue.

Pâté de campagne authentique à volonté, qu'il vaut mieux enlever de la table, sinon on va le finir.

Sept autour d'une table improvisée, Camille qui fait ses études à Paris, et des gens qui ne se connaissaient pas forcément, mais qui se connectent vite.

Viande du terroir, petites pommes de terre grenaille. Frede me découpe ma viande.

Une autre bouteille.

La conversation s'anime. Des connaissances qui se transformeront peut-être en amis.

Je parle, moi, de mes bouts qui manquent. Mais pas seulement. Ils parlent d'eux. On parle de nos enfants. De politique. De tout. De la vie. On me regarde dans le cœur.

Une dernière bouteille pour finir.

Formidable soufflé en dessert.

Je ne suis plus handicapé pour une heure ou deux.

Un convive tient à payer l'addition. À charge de revanche, on se reverra tous. C'est aussi ça, ce projet : de nouvelles amitiés.

Il n'est pas encore très tard, mais je fatigue.

Dommage. La grippe, sûrement. Paris, peut-être. Ou les efforts supplémentaires que je dois consentir pour trouver mon chemin.

L'hôtel de Nell est un bel endroit étoilé de partout. Il est

adapté aux handicapés. L'ascenseur est assez grand. Les chambres ont des douches à l'italienne, larges et au ras du sol. J'ai appelé avant pour vérifier. Les hôtels classiques ont des douches ou des baignoires incompatibles avec ma toilette. Frede ne peut pas me déposer dans une baignoire normale, puis m'en sortir. Encore une contrainte, technique et financière. Les hôtels à petit prix ne sont plus pour moi.

Le handicap me rattrape à chaque coin de couloir, à chaque coin de rue.

Pour les hôtels, la loi de 2005 impose que les handicapés puissent avoir accès aux mêmes prestations que les gens valides. Est-ce trop demander ? Dans l'absolu, non. Dans la pratique, je peux comprendre que ce soit compliqué et onéreux. Mais la volonté politique est-elle réelle ? Cette loi ne sera jamais appliquée, j'en prends le pari.

Tant que les gens ne sont pas touchés de près par le handicap, ils ne se sentent pas vraiment concernés.

Chambord, Cheverny, Azay-le-Rideau, Chenonceau... C'est beau, les châteaux de la Loire. J'aime m'y promener. Ils ont des étages. La plupart n'ont pas d'ascenseur. Je ne visite pas. Je reste dans les jardins. J'attends que ceux qui m'accompagnent redescendent.

Blois a le privilège d'abriter une bien belle mairie. Elle n'est pas que de plain-pied. Elle n'a que des escaliers. La bâtisse est classée. Il paraît que l'architecte des Bâtiments historiques ne veut pas qu'on touche à ses vieilles pierres. L'homme invalide ou les cailloux ? C'est choisi.

La France compte plus de 60 millions d'habitants. Près de 10 millions seraient concernés par un handicap plus ou moins lourd. Il y a un besoin cruel en rampes d'accès, en écriteaux en braille, en sous-titrages télévisés. L'Association des paralytiques de France estime que 15 % des locaux seulement sont accessibles. Les centres commerciaux le sont presque tous, mais ce n'est pas le cas de la moitié des cabinets médicaux.

Je ne suis pas sourd et aveugle, je sais que le pays est endetté et que le coût de l'accessibilité est pharaonique. Équiper le métro coûterait quatre à six milliards.

Je ne suis pas un militant forcené de la cause des handicapés, je n'attends pas grand-chose, je trouve des solutions, je contourne.

Je ne fais pas dans le militantisme exacerbé et intransigeant. Je déteste.

Je n'affiche pas ma différence comme un étendard revendicateur. Je ne veux pas plus, je veux autant. Je ne complique pas les choses. J'essaie de ne pas me comporter comme un handicapé. Je ne suis ni procédurier ni emmerdeur.

Quand j'ai envie d'un restaurant, je tente de voir comme on peut s'arranger. S'enfermer dans le rôle du handicapé, c'est rétrécir, c'est se tirer une balle, c'est s'opposer, c'est se marginaliser.

Un jour, sur l'autoroute, je me suis arrêté pour satisfaire le besoin le plus naturel qui soit. Les toilettes pour handicapés du côté des hommes étaient fermées à clé. Je suis gentiment allé voir la caissière.

— On s'en sert de local de débarras. C'est le bordel là-dedans.

Et elle m'a prié d'utiliser les toilettes pour handicapés du côté des femmes...

Je demande simplement un peu plus de bonne volonté et de respect, de savoir-vivre ensemble, de collaboration.

Les places de parking pour handicapés existent, nombreuses. C'est très bien. Je ne compte plus le nombre de fois où elles sont illégalement occupées par des gens qui n'ont pas la carte ou usurpent la carte. Le coup de la carte de grand-mère impotente et morte depuis des lustres est un classique. Frede est une lionne quand elle tombe sur un mal élevé. Mais le sans-gêne peut aller au-delà du pensable : elle

a bien failli se faire frapper, une fois qu'elle protestait contre quelqu'un qui avait visiblement toutes ses jambes.

Il n'est pas rare que j'entende ceci alors que je ne suis que dans mes droits et que je n'en abuse pas :

— Je t'emmerde, connard.

J'ai (très) envie d'investir dans un lot d'autocollants inarrachables, façon vengeur masqué, où il serait écrit ÊTRE CON N'EST PAS UN HANDICAP. GAREZ-VOUS AILLEURS.

Il est uniquement question d'un peu de savoir-vivre ensemble.

Il y a quelques années, nous avons refait notre magasin principal de Blois, Passadena. Six semaines de travaux. Je n'étais pas handicapé, j'étais chef d'entreprise. Je me suis mis le plus possible en conformité avec la loi de 1995.

Ce n'était pas facile. Je me suis adapté ; j'ai eu envie de trouver des solutions. Bien entendu, les aménagements spécifiques ont un coût. Mais, noyés dans le budget global des travaux, ils s'absorbent. Pour le plan incliné permettant de faire entrer les fauteuils (avec un degré maximum à respecter), ce n'était pas bien compliqué. Idem pour une des cabines d'essayage, portée à taille extra-size.

Pour le reste, il a fallu être plus malin. Avant, le magasin était une droguerie avec sa réserve à l'étage. Dans un premier temps, nous n'utilisions que le rez-de-chaussée. Nous avons décidé de nous étendre en aménageant aussi l'étage en espace de vente. Impossible d'intégrer un ascenseur aux normes. La boutique n'est pas assez large. Nous aurions pu en rester sur cette impossibilité. Nous avons opté pour un mini-monte-charge qui permet de descendre les vêtements et les mettre à la disposition des personnes qui en ont besoin. Ce n'est pas idéal, mais c'est mieux que rien. En revanche, pour une autre boutique, située dans une rue en très forte pente, nous n'avons même pas trouvé de solution pour la rampe d'accès. Il faudrait que la mairie refasse la rue... J'ai donc toujours

été bien conscient de ce qui est possible et de ce qui l'est moins. La loi instaure l'égalité des droits entre handicapés et non-handicapés. Mais je ne suis pas un ayatollah.

Marilène, notre comptable, est partie en retraite au début de l'année 2015. Pas facile de trouver un remplaçant. Encore moins quand on cherche quelqu'un qui est aussi handicapé. C'est extrêmement contraignant légalement. C'est un parcours administratif qui semble dessiné pour te faire renoncer. Mais j'y tenais. Véronique est parmi nous depuis mars. Quand on veut...

A licence to drive

La paperasse... Quand tu es entier, c'est lourd ; quand il te manque des bouts, c'est insurmontable, kafkaïen, ou disons qu'il faut inventer un mot nouveau, style « pachymerdique ».

Le quadri-amputé n'entre dans aucune case. C'est comme s'il dérangeait, comme s'il devait disparaître d'un paysage où il fait tache.

Normalement, obtenir un passeport, ce n'est pas très compliqué.

La mairie m'a donné un rendez-vous.

La préposée est accueillante. Elle m'interroge, commence sa petite enquête, fait ses petites croix, récupère les documents, suit le processus, remplit ses lignes. Jusque-là, tout va bien. Arrive le moment de la signature : avec ma prothèse de compétition, fabriquée en Écosse, aussi chère qu'une belle voiture familiale, mais non remboursée par la Sécurité sociale, j'assure un gribouillis assez ressemblant à mon paraphe d'origine. C'est fini ? Eh non, reste la prise des empreintes digitales. La prothèse, ça ne compte pas. De toute façon, il faut des doigts des deux mains et je n'ai pas de prothèse à gauche. On fait quoi ? Je ne peux pas non plus substituer mes orteils à mes pouces. La dame, fonctionnaire,

pas aveugle, n'en démord pas. Pas de doigt, pas d'empreinte, pas de passeport.

— Il vous faut revenir avec un certificat médical qui atteste que vous n'avez pas de mains.

— Et ça, vous ne pouvez pas le voir avec vos yeux à vous ?

— Désolée, c'est le règlement.

C'est là qu'il faut rester calme, tolérant, se sentir plus intelligent que l'autre, prendre encore et toujours sur soi. Demi-tour. Encore des heures perdues, des litres d'essence brûlés, des paperasses à gribouiller.

Jean-Charles Delagarde, mon doc de famille, qui ne me voyait que quand je lui amenais mes enfants, s'est habitué à mon nouveau cas, style pas de bras, pas de chocolat. Vous la connaissez, celle-là :

— Maman, je peux avoir du chocolat ?

— Va te servir dans le placard, fiston.

— Tu sais bien, maman, que je n'ai plus de bras.

— Pas de bras, pas de chocolat.

Pas de bras, mais un passeport.

Mon doc a signé un certificat médical tout beau pour la mairie. Il est très fort : il ne m'a même pas ausculté.

Jean-Charles a aussi largement participé à l'élaboration de mon dossier pour ma licence de sport automobile. C'est un bout de papier. *Licence to kill*, disait James Bond. *Licence to drive*, en ce qui me concerne. La licence pour piloter, obligatoire, incontournable. Un petit clic et tu l'as ? Eh non.

— Fred, pour la taille, j'écris quoi ?

— 1 m 12.

— Sérieux ?

— À l'hôpital, je crois qu'ils m'ont mesuré à 1 m 25.

— Il faut peut-être mettre avec les prothèses ?

— Je ne les mets quasiment jamais.

— Ça ferait du combien ?

— Plus qu'avant, dans les 1 m 80.

Là, au moins, c'est marrant, c'est à nous de décider. Pour en arriver à la question de la taille, la partie terminale du dossier administratif, que de péripéties, pas toujours joyeuses, toujours chronophages.

Il me faut un check-up cardiaque. Facile : il suffit de monter sur un vélo et de souffrir le temps d'un test d'effort. Sans jambes, le pédalage ne va pas de soi... Me voilà donc contraint de porter sans arrêt, pendant 48 heures, un enregistreur de fréquence glissé dans un holster. Jean-Charles décrypte le tout.

— Tu as un cœur de gamin, bon pour le service.

Il me faut aussi une analyse de sang. Facile : il suffit de piquer. Sauf que je n'ai plus une seule veine disponible. Je n'ai pas vu le Christ sur sa croix ; je suis pourtant certain que mon corps martyrisé ressemble au mien. On m'a coupé des bouts, on m'a prélevé des morceaux de peau pour les greffer ailleurs. Impossible de me piquer. Ou si, à l'hôpital, à la jugulaire, ce qui implique un passage par le bloc opératoire sous atmosphère stérile. Jean-Charles Delagarde décide de passer outre :

— Je te ferai un rapport médical global.

Il me faut enfin un examen ophtalmologique. Au moins, j'ai tout ce qu'il faut. Oui, mais, à Blois, la queue pour un rendez-vous est d'au moins un an. Jean-Charles a quelques relations qui valent coupe-file. Je me retrouve derrière tout un tas d'appareils qui m'en font voir de toutes les couleurs. C'est comme si je postulais à un emploi de cosmonaute. Par exemple, je dois fixer une croix verte et appuyer sur une zapette dès qu'un point clignote ailleurs sur l'écran. Sans main, impossible de la tenir. Pour une fois, la solution est immédiate. Elle est à un mètre : mon accompagnatrice du jour, Chacha, ma fille, maintient la zapette, et là, je peux signaler les points lumineux dès qu'ils apparaissent.

Résultat : 98 % de réponses, là où le taux moyen est à 65. J'ai une vue de lynx.

Le cœur, la vue et le reste, le check-up est bon. J'adhère à une ASA, celle du Centre Val-de-Loire, et j'ai tout bon, j'ai toutes les paperasses. Reste l'essentiel, l'interrogation ultime. La FIA et l'ACO m'imposent fort légitimement un test d'extraction, puis un essai sur piste. Vais-je réussir ? L'épreuve est incontournable et virtuellement éliminatoire.

Depuis des mois, je suis en contact avec le Dr Alain Chantegret, le délégué médical de la Fédération internationale. Aux 24 Heures du Mans 2014, il avait tenu à m'avoir auprès de lui lors des tests d'extraction des pilotes (valides). Ma réflexion s'en était nourrie. Régulièrement, il demandait à confronter mes idées.

Théoriquement, mon système fonctionne. Un extincteur, bourré d'air comprimé à neuf bars, gonfle un sac type airbag qui projette mon siège baquet au niveau du ponton de la voiture. Je n'ai plus alors qu'à me laisser tomber à l'extérieur.

En pratique, je n'ai pas encore fait le cobaye éjecté.

Blois-Magny-Cours par les bucoliques routes traversières qui te rappellent que la France a un réseau routier centralisé autour de Paris, je commence à connaître.

Six jours après mes premiers tours de roue, me voilà de retour à l'atelier Onroak. Prendre un jour d'avance sur le Dr Chantegret est une bien bonne idée. Le test n'est pas concluant d'entrée. D'abord, une fois attaché, je ne parviens pas à dégrafer mon harnais tout seul. Ma prothèse est trop maladroite, et surtout je ne vois rien. J'ai le casque sur la tête, plus, autour des épaules, le système Hans qui maintient les cervicales et évite le mortel coup du lapin en cas de choc violent. Je ne peux pas me pencher assez en avant. Et c'est reparti pour une séance de cogitation sur le terrain, sans détour par la case bureau d'études. Différentes solutions passent par la tête des membres de l'équipe. Et puis, à défaut

de voir mon harnais, je vois la lumière : un simple miroir, fixé sur le tableau de bord, devrait me permettre de voir ce que fait ma prothèse et ce que j'en fais.

Dès qu'un problème est résolu, un autre s'annonce.

Le test de propulsion à blanc, sans moi, à vitesse réduite, démontre qu'en l'état actuel de l'installation, j'ai toutes les chances de laisser mes parties intimes entre le volant et le tableau de bord. Ce serait sanguinolent et désagréable. Encore une fois, les neurones sont convoqués à une réunion informelle. Il en ressort qu'en remplaçant le volant de course, de forme classique, par une simple barre, ça devrait pouvoir passer, à condition que je n'oublie pas de mettre le volant en position verticale.

Quelques quarts d'heure plus tard, enfin, le système est validé par un rapide test.

Le bilan est rapide : trois modestes tours de piste la semaine d'avant, plus un test d'extraction in extremis, ce sont les révisions minimales avant de passer la « visite médicale » décisive. Je n'aime pas travailler sans filet, mais nous ne nous sommes pas donné le choix. Un projet, c'est collectif. Quand on n'avance pas tous à la même vitesse, c'est l'ensemble qui traîne. L'heure est plutôt au bonheur qu'aux récriminations. Disons juste que parfois j'ai élevé le ton...

Le vendredi, avant l'heure, un grand chapeau de feutre s'avance dans l'atelier. En dessous, le crâne sans cheveux du Dr Chantegret. Il pourrait user de sa fonction pour se retrancher froidement derrière les règlements. Il est le contraire. Il est arrangeant. Il m'accompagne depuis des mois dans ma démarche, nous échangeons, nous comparons.

J'ai voulu le huis clos le plus ferme possible. L'intime et l'utile. Charlotte, ma fille, Frede, Benoît Bagur, le responsable du team, le minimum de mécanos. Pas de caméra indiscreète, pas de journalistes même proches, même capables de garder leur langue. Pas de spectateurs de hasard. Ça peut paraître

abrupt. Ce moment est le mien, il m'appartient, je ne le veux pollué par rien. Peut-être aussi, inconsciemment, ai-je peur de l'échec, d'un moment qui serait désagréable à assumer face à trop de regards.

Je suis installé, attaché par le harnais au fond du baquet.

Le Dr Chantegret empoigne son chrono. Je vais avoir 30 secondes pour m'expulser et me retrouver à un mètre de la voiture. Petite concession à la réalité du terrain, un matelas en mousse est censé me recevoir. Autant éviter les blessures inutiles.

— Top chrono.

Je me désolidarise du volant, je me détache, je pousse sur le bouton qui commande l'extincteur. Un grand bruit, et je suis déjà en haut. Je me laisse tomber. Je regarde le doc. Il ose un trait d'humour :

— Rattrapez-le, il se sauve.

Je n'ai pas l'humeur à l'humour, je veux entendre un chiffre, même si je sais déjà.

— Alors, combien ?

— Douze secondes.

Ça, c'est fait.

Reste le test de la piste. Le docteur, un habitué des circuits, entend vérifier que ma vitesse est acceptable et que mes trajectoires sont cohérentes.

Tico Martini, l'illustre fabricant de voitures, s'est invité en spectateur. Il a tellement apporté à l'histoire auto, qu'il est impossible de lui refuser une place debout derrière les pneus de protection. Il ne va pas assister à des records.

L'entame est assez pitoyable : deux tête-à-queue. Je m'en serais bien passé. La suite, plus respectable. Les leçons de maître Christophe Tinseau, sur le Bugatti, ont été intégrées.

Un virage en circuit, ce n'est pas un virage de la départementale vers La Chapelle-Saint-Mesmin avec la crainte du tracteur en face, c'est toute la route, c'est extérieur, intérieur,

extérieur. Un freinage en voiture de course, ce n'est pas titiller les freins sur sa Clio de base et entendre crisser les pneus : quand tu freines, tu freines, tu restes à fond, et tu ne lâches pas la puissance avant que les roues soient dans l'axe. Piloter, ce n'est pas conduire. Chantegret, son chapeau et un pilote titulaire d'une licence FIA suivent dans une voiture de piste, examinateurs au plus près de leur sujet. Je connais à peine le circuit, pas beaucoup plus la voiture.

Deux tours, retour au stand. Trois tours, retour au stand. Deux tours. Les automatismes s'imprègnent, les sensations grimpent, les freins fument. Ça devient du sport auto.

Retour au stand. Je comprends avant qu'on m'enlève mon casque. Le visage du docteur est fendu d'un sourire presque aussi large que son chapeau. On a rarement vu un inspecteur du permis aussi sympa.

J'ai eu le papier rose en 1987.

J'ai ma licence en 2015.

Ou comment passer d'une Golf à une Ligier.

Je verse ma larme. Je tape dans les mains des mécanos. J'envoie des SMS : *Votre Fred est enfin pilote.*

Premiers tours

*Février 2015
Magny-Cours*

Cette route qui sillonne le cœur de la France traverse la nostalgie.

Pas un village où on ne discerne, presque effacée, une vieille pub peinte au pignon des maisons.

Dubonnet, Cinzano, Marchal...

Magny-Cours, à la sortie de Nevers, juste passé le pont sur la Loire, n'y échappe pas.

Mais il y a encore mieux en matière de passé recomposé.

Là où je vais, là où je m'arrête, deux noms, à peine visibles, mais si forts, claquent sur un hangar discret en bord de départementale :

Martini...

Ligier...

Je suis tout petit (surtout sans prothèses de jambes), je ne suis encore rien (surtout avec zéro course au compteur) et c'est comme si j'entrais discrètement dans l'histoire du sport automobile, presque par effraction.

On est chez Onroak. L'enseigne est discrète. Elle associe pourtant deux énormes noms du sport automobile, sûrement

les deux plus grands artisans constructeurs français, qui tous les deux ont fini par atteindre la formule 1.

Tico Martini et Guy Ligier ne possèdent plus leur petite entreprise. Ils s'étaient associés, formidables retraités, qui ne voulaient pas cesser de voir rouler des voitures à eux, même retirés de la formule 1 et du très haut niveau. Les deux papys n'ont jamais trop su compter les sous. Jacques Nicolet, un homme d'affaires, un gentleman-driver aussi, est venu combler les trous. Martini et Ligier ont encore leurs noms sur la façade, c'est le patrimoine. Sur un mur, des photos en noir et blanc racontent un tout petit bout de leurs sagas. Jacques Laffite et la Ligier numéro 26 presque championne du monde, François Cevert et son regard d'acier sublime, où tombaient toutes les filles et même Brigitte Bardot, Alain Prost et ses cheveux longs, Papy Jaussaud pas encore papy, Didier Pironi et Patrick Depailler, jeunes et encore vivants.

Il paraît que, souvent, Martini et Ligier passent encore la porte. Le premier, presque timide, grande carcasse fine, le second, plus gouailleux, plus épais. Ils habitent tout près.

Je suis quoi, moi, Frédéric Sausset, dans cette histoire à mille victoires ? J'ai un beau casque tout neuf dans ma valise, et pas encore de licence. Je ne serai jamais un de ces grands champions. N'empêche qu'une voiture de course, un proto, m'attend. Une Ligier JS 53 EVO.

Je suis excité ; je n'ai qu'une envie : passer l'autre porte, entrer dans les ateliers. Et rouler.

Je ne l'ai vue qu'en morceaux ou en photos.

Je suis impatient de nature. Quand je signe un bon de commande pour une voiture de tous les jours, je voudrais repartir aussitôt avec. C'est pire encore avec une voiture de course. Je veux pouvoir m'amuser avec.

J'avais imaginé être submergé par l'émotion. Je ne le suis pas. Je ne profite pas toujours assez du moment présent ; je me projette trop et trop vite dans l'après.

J'avance avec mon fauteuil.

Les mécanos, les ingénieurs sont autour. Quelques journalistes qui suivent mon histoire au plus près aussi. Et bien sûr, ma fille Camille, qui est en vacances parisiennes, et Fred, un de mes amis. Finalement, c'est peut-être d'abord à eux et aux autres que je veux montrer en premier le résultat. Mon histoire est définitivement validée ; l'auto est là, Julien Gilbert a tourné avec, la veille. Aujourd'hui, c'est mon tour. Plus rien ne peut vraiment m'arrêter.

— C'est du concret.

Ce sont les premiers mots qui me viennent.

Je tourne autour. Bientôt, je serai dedans. Elle est belle, propre. Numéro 84. Avec nos noms de pilotes : Frédéric Sausset et Christophe Tinseau.

— On y est.

L'équipe a travaillé tard le soir. Elle n'a pas fini. J'ai le désir profond de partager avec eux, de me lier, de construire. Ils sont pleins d'attention, ils sont malins, ils sont impliqués, ils ont une solution à tout.

D'habitude, ils produisent, presque en chaîne, la même voiture avec le même moteur. Il n'y a guère que le baquet qui est moulé en fonction de la morphologie de chaque pilote. Bien sûr, on n'est pas dans l'industrie, chez Renault à Sandouville, ça reste de la toute petite série, de l'artisanat, du savoir-faire.

Mon handicap est pour eux un problème à chaque étape. Et, plus que les ennuyer, il semble bien que ça les motive.

Comment me faire entrer dans la voiture ?

Philippe, le grand qui n'a plus trop de cheveux, a imaginé un système de portiques, avec une barre horizontale, sans montants verticaux. C'est une drôle de balançoire. Ils m'attachent sous la barre, se mettent à un ou deux de chaque côté, me soulèvent, se positionnent à gauche et à droite de la voiture et me déposent dans le cockpit. Du parachutage tout

doux. Futé ! Il a simplement fallu scier l'arceau de sécurité et le reconstruire autrement. Tout pose un nouveau problème.

Je suis dedans, plus fier qu'heureux, très impatient.

— Quand est-ce qu'on met en route ?

Il est 11 h.

D'abord, mouler le siège.

Ensuite, vérifier que les commandes sont adaptées.

Pour les pieds, c'est impeccable. Mes cuisses appuient sur des plans inclinés qui sont reliés aux pédales par des axes. C'est le système que j'ai imaginé depuis le début. Il est opérationnel ; j'ai déposé un brevet.

Pour les bras, c'est un peu plus compliqué.

Je ne peux pas compter sur le gauche. Il est coupé trop haut. J'ai presque renoncé à lui.

Je dois tout faire avec le droit. J'enfile mon moignon dans ma prothèse, je l'accroche au volant. J'ai imaginé depuis longtemps tout un système de rotules et de goupilles. J'essaie de tourner le volant. Ça fait mal. Il faut réfléchir, revoir, penser. Benoît, le directeur technique, Jérôme, l'ingénieur, Maxime, le chef de voiture, restent calmes, comparent leurs idées, trouvent... Il faut, encore une fois, usiner une nouvelle pièce, tailler, changer.

Le temps file. La pluie s'annonce. Le circuit-école ferme à 17 heures. Je suis en combinaison, je bous, j'essaie de ne pas le montrer. Je suis prêt. Des pizzas meublent l'attente. Les heures de retard s'accumulent, s'ajoutent aux jours, aux semaines. Presque deux mois dans les carreaux ! Il était prévu à l'origine que je sois en piste début janvier, et mars s'annonce. L'hiver a été compliqué. Je ne suis pas du milieu, j'en découvre les usages. Pas de problème, pas de problème. Si, problème... J'ai dû hausser le ton. J'ai investi dans un projet, j'entends être bien traité. L'ouverture de la saison de la série V de V, où nous sommes engagés, c'est le week-end du 22 mars, avec les 6 Heures de Barcelone. C'est presque demain. Plus que d'autres encore, je dois tourner.

Elle est là, prête, elle m'attend.

Audi, fidèle à la rigueur allemande, avait comme prévu livré le moteur. C'est un bloc de série. Le carter devait être changé pour être adapté à la course. Et puis il a fallu monter le tout sur la voiture. Habituellement, les Ligier sont équipées d'un moteur Honda. Donc, nouveaux casse-tête.

Parfois, les problèmes se règlent plus rapidement. Il fallait un numéro de course à cette voiture. J'ai reluqué le 41, le numéro de mon département, le Loir-et-Cher. C'était déjà pris. J'ai multiplié par deux : 82. Pris aussi. Je n'allais quand même pas multiplier par trois.

Alors, ce sera le 84, le numéro que je choisis toujours pour immatriculer mes voitures. Quatre-vingt-quatre ? Comme le Lubéron, plus réglementairement, le Vaucluse. Un hommage à ma vaillante tante de 101 ans, qui habite pas loin de Cavaillon. Elle conduit toujours sa Xsara, descend avec au marché. On pilote, dans la famille...

16 h 36. C'est fou comme même les petits problèmes sont chronophages. Enfin, me voilà harnaché, avec la piste-école devant moi, et le moteur qui ne demande qu'à me pousser. Je suis heureux, pas anxieux. Dernière consigne de l'équipe :

— Il faut que tu prennes au moins 2700 tours pour ne pas caler.

C'est parti.

Piloter ce sera s'échapper, m'évader de mon corps, m'envoler, oublier, vivre et ressentir l'exceptionnel. Grand moment en perspective. Je m'y vois depuis des jours, des semaines, des mois. Ça va être énorme... Eh non, l'émotion passe son tour. Ce sera pour plus tard, comme si l'instinct triait les urgences. Priorité à la voiture. Elle exige de la concentration, de la rigueur, le respect des consignes.

J'accélère, ça répond, les vitesses automatiques grimpent. Beau bruit. Premier virage, je freine. P... Qu'est-ce qui se passe ? La pédale est enfoncée, reste enfoncée. Me voilà

déjà arrêté. Je suis agacé, pas vexé. Pas terrible, le baptême de piste.

Retour au stand. Les mécanos s'affairent. Il est plus de 17 heures. Le circuit doit fermer. Le chef de piste annonce que l'heure peut être un peu élastique, que les riverains sont tolérants, que le vent emporte le bruit, que j'ai droit à deux tours.

Cette fois, je les boucle.

Les comptes sont vite faits. Trois tours de 2530 mètres. Petit début. Les sensations, ce sera pour plus tard. Le bonheur est plus intellectuel : j'y suis arrivé. Deux ans après ma sortie du centre de rééducation.

Je verse ma petite larme.

Mes merveilleux papys bricoleurs

Ces mecs-là sont des merveilleux fous volants, des Géo Trouvetout, des MacGyver, voire des alchimistes. Tu leur donnes un bout de papier avec une idée, ils entrent dans leur hangar et ils te ressortent deux jours après avec l'objet de tes désirs, amélioré, fabriqué et opérationnel.

Bernard et Christophe ne sont pas du genre à dire : « On va voir ce qu'on va pouvoir faire. » Ils t'assèment d'entrée : « T'inquiète, on va y arriver. » Ils te donnent un délai, ils te rappellent avant. Et ils sont d'une gentillesse rare. Je suis tombé sur un inattendu nid de mecs pour qui tout est possible.

La simplicité les ennuie. Avec moi, ils sont servis.

Sur mon lit, j'avais cogité le système pour pouvoir conduire d'abord, piloter ensuite. Bernard Beaumesnil, l'oncle de Vincent, le directeur des sports de l'ACO, l'a dessiné, Christophe Bihr l'a fabriqué, et les deux ont mis en commun leur bonne humeur communicative et leurs neurones surchauffés. Car ça fume là-haut !

À quelques détails près, le système originel n'a pas changé.

Ces gens-là sont essentiels. Sans eux, tu es condamné à te morfondre auprès de la fenêtre, assis sur ton fauteuil, avec

une garde-malade acariâtre qui râlera dès que tu voudras bouger. Ils me redonnent des bras et des jambes. Ou tu te bouges ou tu moisis.

Bernard Beaumesnil est officiellement à la retraite, mais il ne la prendra jamais vraiment. Certains papys pêchent tous les jours à la même place, parce qu'en l'an 40, c'est là que ça mordait, d'autres refont le même Sudoku après avoir gommé les chiffres écrits au crayon à papier. Lui, il faut qu'il cogite sur du neuf. Et quand il fait une pause cogitation, il te raconte sa vie, du Audiard sans le texte, de l'authentique, de la dispersion (d'idées) façon puzzle.

— J'ai été bercé un peu trop près du mur et après...

Je vais faire un peu plus court que lui.

Bernard est ajusteur de formation. Il a commencé par décharger des camions de lessive, 120 tonnes par jour, car fallait bien débiter par quelque chose. Ensuite, il s'est évertué à dessiner des charpentes métalliques, ce qui lui a été très utile pour apprendre la résistance des métaux. Après, il a bidouillé des moteurs qu'il qualifie de « spéciaux ». Puis, il s'est consacré à des bateaux, les célèbres Tabur, les petites annexes en plastique. Il a aussi bossé dans les machines-outils, les bus et les presses plieuses. Ah ! les presses plieuses ! Il t'en ferait un tome entier. Il évoque une invention de son cru, qui se serait vendue à 30 000 exemplaires dans le monde, générant 30 millions de chiffre d'affaires. Après, car, avec lui, il y a toujours un après, direction l'imagerie médicale. C'était juste avant de croiser un gars bien plus illuminé que lui, Georges Charpak, Prix Nobel de physique 1992, spécialiste des détecteurs des particules à haute énergie, avec qui il a conçu une machine ou deux. Et ce n'est pas encore fini... Il a dessiné une carène de bateau, révolutionnaire, de forme creuse au lieu d'être bombée, qui a intéressé les militaires. Et, dans la voiture de course, il a prêté son coup de crayon à Jean Rondeau pour dessiner la M379, qui a gagné les 24 Heures

du Mans en 1980. Un exploit unique. Rondeau construisait ses voitures et les pilotait.

— Je fais ce genre de plaisanteries, dit-il, et je m'occupe de gars comme toi.

Un gars qui débarque sans prévenir et lui présente un crobard de fausses jambes qui appuient sur de vraies pédales.

Un gars qui revient et lui donne un vélo à trois roues, conçu pour M. Tout-le-Monde, à adapter à mon handicap.

Bernard part d'un excellent principe :

— J'aime qu'on me dise que c'est impossible. Pour moi, tout est simple au départ.

Il est à la retraite, mais il n'est jamais bien loin de l'atelier de son acolyte Christophe Bihr, un gaillard avec des cheveux qui lui font comme un casque. Lui, il est toujours au boulot.

Sa boîte, basée dans la Technopole du Mans, au centre du circuit, s'appelle Automotive. Vingt-cinq ans d'existence, ce qui signifie un certain succès.

Il faut connaître l'adresse, car ce n'est pas écrit en grosses lettres.

Dans le quartier, ce sont plutôt les palmiers qui t'attirent l'œil. Les palmiers, ce n'est pas chez lui, c'est le signe extérieur du Casque, le restaurant (avec piscine) d'un gars qui adore Marrakech et le sport auto, qui roule en Hummer ou en Rolls, qui loue aussi des bungalows pendant les 24 Heures. *Le plus endroit du circuit*, si l'on en croit la signature d'Henri Pescarolo, M. Le Mans, à l'intérieur, sur un tableau à sa gloire.

Bihr, ce n'est pas sous les palmiers, c'est sous rien, c'est un peu plus loin, une porte banale, et rien pour te prévenir que tu entres dans une caverne à trésors, des vrais. C'est d'abord une odeur, celle de la colle des matériaux composites, le métier de Christophe. Si c'est le bordel, c'est un bordel bien organisé. Il y en a partout. Des moules de carrosserie d'une GT40, 126 exemplaires fabriqués, pas plus, pilotée par Jacky

Ickx, Jackie Oliver, Dan Gurney, Chris Amon, 4 victoires consécutives au Mans, dans leur livrée bleu ciel et orange aux couleurs du pétrolier Gulf ; une DS désossée ; une Venturi 400, la voiture de sport « à la française », une rareté ; une moto, la Metiss, avec un train avant sans fourche, tenu par un triangle ; et, pour boucher les trous, d'autres motos démontées ou pas encore peintes.

— Ma passion, c'est la moto, mais ça paie pas. On vit mieux avec l'auto, résume-t-il.

Si tu es assez sage, Christophe t'amène derrière, devant une étagère. Il y entrepose les maquettes miniatures de la plupart des voitures qu'il a carrossées. Ça fait un improbable garage. Se côtoient une réplique de l'antique Bugatti Atalante, les protos Pescarolo engagés Mans, les voitures-écoles du circuit Bugatti, la Panoz et la Lola, qui ont joué la Leader et la Vaillante du film *Michel Vaillant*, les Peugeot des films *Taxi 1, 2, 3, 4*. Christophe me raconte un bout des histoires qui vont avec.

— Besson t'envoyait un illustrateur avec ses dessins plus un cahier des charges, et à toi de te débrouiller. Besson voulait du vrai, pas des images de synthèse. J'ai produit une petite dizaine de Peugeot. Il n'y en avait pas deux qui étaient pareilles : une à ligne course, une à un volant à droite, une servait aux travellings...

Chez Bihr, si tu as les yeux qui traînent un peu, tu dégottes ses futures réalisations. Sur un mur s'étalent plusieurs planches colorées d'un minibuggy futuriste. Ailleurs s'ébauche une Toyota de rallye pour l'importateur paraguayen. Quelque part doivent bien persister des traces de cockpit de l'Airbus A 350 ou de tournages de pub. Quant à son siège de bureau (mais il n'est pas assis souvent), c'est un casque renversé, à échelle trois ou quatre, marqué Sébastien Loeb. Parce qu'il peut aussi meubler votre salle à manger. Parce qu'il peut à peu près te concevoir toutes les formes.

— Fred, c'est un petit sujet sympa, répète-t-il, toujours souriant et affable.

La veille de mon départ pour Barcelone et ma première course en Ligier, je suis de retour chez Bihr.

Le système pour piloter est au point. On peut passer au vélo. Mais d'abord, bien sûr, les conversations partent dans tous les sens, remuant souvenirs, bonnes histoires et anecdotes cocasses.

Le vélo est sorti, mais il attend. Car, encore et toujours, ça cause.

Bihr évoque Pescarolo et des essais aérodynamiques sur une piste de l'aérodrome d'Angers, avec un pare-brise qui rendait la visibilité impossible. Peu importe : Pesca enclenchait les vitesses, dépassait les 300 km/h en regardant sur le côté et en se fiant aux lignes peintes sur le tarmac pour repérer l'endroit où freiner à temps.

Mon père, qui vendait des Panhard, raconte que la marque produisait aussi des automitrailleuses.

Bihr reparle de Pescarolo, qui, avec sa voix traînante, râlait contre l'implantation de ralentisseurs dans les virages en disant : « S'ils vont trop vite, ils n'ont qu'à rouler moins vite. »

Un peu plus loin, Beaumesnil se dit bienheureux que tout n'ait pas été inventé.

Je les écoute, et c'est comme si j'entrais dans leur monde.

Mais mon vélo, les gars ?

Ben, justement : Bihr reprend avec une histoire qui semble n'avoir rien à voir, mais qui est synchrone.

— Je rêve de construire une moto sans guidon qui se pilote avec des manettes. André de Cortanze, l'ingénieur de Ligier et de Peugeot, l'a fait, mais il n'y a qu'un type qui pouvait la piloter...

Une piste pour moi ? J'ai besoin d'un vélo pour mon entraînement cardio en vue des 24 Heures. J'ai aussi très

envie de retrouver ce qui était un de mes grands plaisirs : les promenades du dimanche en bord de Loire avec la famille et le chien, synonymes de liberté, d'évasion.

J'ai repéré un fabricant de vélos complètement démoniaques, qui, hasard incroyable, tient boutique au Mans : Joël Vincent. Il ne dépareille pas avec les deux frappadingues que sont Bernard et Christophe.

Joël est un ancien coureur cycliste recyclé dans la vente de vélos originaux. Il a un dada : les vélos couchés carénés, pour les records de vitesse. Il s'y essaie lui-même. Pas sur la ligne droite des Hunaudières, pas assez large, mais sur une quatre-voies, pas loin, où il peut dépasser 90 km/h. Il est encore loin du record du monde, 133 km/h, après 8 km pour se lancer. Il a l'engin, il cherche les jambes et n'est pas loin de convaincre un cycliste pro de « vélo droit », comme il dit.

Je n'en suis pas là. Je lui ai acheté un vélo couché à trois roues, deux devant, une derrière. Un très beau tricycle, à 30 vitesses, qui développe moins d'un mètre dans les côtes raides, plus de 12 mètres à fond les ballons.

Pour pouvoir l'exploiter, il faut être malin. Pas de main, pas de guidon, pas de jambes, pas de pédales, ou pas comme tout le monde.

Bernard, Christophe et Joël, les trois compères, se sont déjà penchés sur la problématique.

Il a suffi de transposer le système mis au point avec la voiture.

Pour les jambes, ils ont simplement transposé le système mis au point avec mes voitures. Mes cuisses appuient sur un palonnier relié aux pédales.

Mon « petit bras », glissé dans une emboîture, actionne un joystick qui règle la direction et le frein hydraulique.

Les premiers essais, au mois de février 2015, étaient concluants. Aujourd'hui, c'est l'affinage.

Christophe est content :

— Bernard a dessiné un truc qui va un peu mieux.

C'est comme ça avec eux : tant qu'ils peuvent améliorer, tant qu'ils peuvent inventer, ils sont heureux.

C'est agréable de phosphorer avec. Je repère mes problèmes, je les leur soumetts, et nous réfléchissons tous ensemble.

Aujourd'hui, j'ai deux soucis de plus.

Et si je tombe ? Si ce qui me reste de bras droit reste accroché au vélo, je n'en donne pas cher ; il risque de ne pas non plus rester avec le bonhomme.

À réfléchir.

Et si j'ai un problème technique ? Ça paraît plus évident. Peut-être qu'un anneau, devant, pourrait permettre à ma femme de me relier à son vélo et de me remorquer... Ou peut-être qu'un petit moteur...

Ils me font marrer ; ils me trouvent des solutions. Mais leur apport dépasse très largement la technique. En démontrant que l'impossible est possible, ils m'entraînent encore plus loin, m'aident à projeter, à dépasser certaines barrières, à renoncer, a priori, à rien. Dans ma situation, il est essentiel de ne pas dire : « Non, jamais personne ne l'a fait, c'est inconcevable », mais au contraire : « Essayons, il doit y avoir une solution, pourquoi pas ? » Ils m'encouragent sur le chemin que j'ai toujours voulu emprunter depuis que je me suis réveillé. Ne pas s'y engager seul rend vraiment plus fort.

Il ne faut pas tout démarrer ensemble, mais je crois bien que n'ai pas fini de les solliciter.

Je les adore.

Quatre minutes

Je vous invite, lectrice ou lecteur, à une petite expérience.

Prenez un chronomètre.

Déclenchez-le pour quatre minutes.

Interdit de vous servir de vos bras ou de vos pieds.

Même si ça vous gratte.

Prêt ?

Quatre minutes plus tard

Avez-vous tenu les quatre minutes sans vous gratter ? Normalement, c'est impossible. C'est incroyable dans une journée, le nombre de fois où un homme a besoin de se gratter.

Comment je fais ?

J'essaie d'atteindre la zone qui me titille. Le cou, l'intérieur de l'oreille, le dos, ce n'est pas possible.

Ou je fais comme un chien : je me frotte contre un mur, contre une table, contre n'importe quoi.

Ou je prends sur moi.

C'est à devenir fou.

Ce n'est pas tellement ce que tu peux faire sans membres qui est important.

C'est ce que tu ne peux pas faire.

C'est ce que tu ne peux plus faire.

La liste de mes envies

Je mets à nouveau la table.
Et j'en suis très fier.

C'est une corvée pour ceux qui peuvent, c'était une envie profonde pour moi.

J'ai plein d'envies qui peuvent paraître banales, qui remettent l'essentiel à sa place.

Dans *La liste de mes envies*, le best-seller de Grégoire Delacourt, Jocelyne, l'héroïne, mercière à Arras, décroche un billet gagnant à l'Euro Millions, cache le chèque de plus de 18 millions dans une chaussure et dresse, page après page, la liste des envies qu'elle pourra assouvir.

Jocelyne a tout plein d'envies :

Arrêter la mercerie et reprendre des études de stylisme.

Une Porsche Cayenne.

Acheter une maison avec un grand jardin et une terrasse d'où l'on voit la mer et le cap Ferrat.

Trouver une nouvelle planche à repasser.

Etc.

Personnellement, je n'ai pas 18 millions à la banque comme Jocelyne, et j'ai perdu quatre membres au loto de la

vie. Ça ne m'empêche pas d'avoir aussi des envies. Elles n'ont bien souvent rien à voir avec l'argent, même si certaines s'accommoderaient bien d'un coup de pouce financier du destin.

Elles sont modestes pour qui est normalement doté par la nature. Elles sont en général liées à ma vie quotidienne. Quand tu es privé de quelque chose, tu mesures à quel point cela t'était essentiel et tu te découvres des désirs qui ne t'avaient jamais harcelé. Ce sont des envies que je n'avais jamais eues. C'est quand on ne peut plus qu'on mesure combien c'était primordial.

Début 2015, j'ai réussi un truc incroyable : j'ai réussi à brancher la prise de mon iPhone 5 pour le mettre en charge. C'est fin, pas pratique, pas évident avec 10 doigts et de la lumière, mais maintenant même privé de bras, j'y arrive. Les techniciens d'Apple peuvent se remettre au boulot pour imaginer encore plus retors. Je les attends. Le défi est lancé.

J'aime pouvoir tout faire. Je suis un garçon acharné. Je m'obstine à trouver des solutions pour mon quotidien sur à peu près tous les sujets possibles. Chaque geste désormais interdit déclenche en moi l'envie d'y arriver un jour, bientôt, je ne sais pas comment, et amène quasi automatiquement une réflexion pour inventer la technique, l'artifice ou l'objet qui permettra de réussir, d'être à nouveau autorisé à le faire. Il suffit d'un soupçon d'espoir pour que je ne renonce pas. Là s'écrivent mes envies.

Je mets à nouveau la table pour ma petite famille, mais il manque encore le pain. Je voudrais bien pouvoir le couper. Je n'ai pas encore d'outils à insérer au bout de ma main artificielle.

Mais je cogite. Et si je mettais au point une sorte de fil à couper le beurre pour le trancher et, par extension, couper les légumes, les fruits, le fromage ? Je dois pouvoir appuyer de chaque côté. Comment puis-je faire, pour l'instant, quand j'ai un creux et que j'aimerais me couper une petite tartine ?

Je ne peux pas. Je suis obligé de mordre dedans, et Chacha râle, et Chacha n'a pas tort.

Au début, Valérie me suppléait pour à peu près tout. Valérie est mon auxiliaire de vie. J'ai gagné peu à peu en indépendance. Il existe des tas de domaines où je n'ai plus besoin de sa présence.

J'ai beaucoup fait tomber de choses. Ma main artificielle manque d'adresse. Elle est mécanique. Elle ne m'indique pas si l'objet est mou ou dur. Elle ne va pas sous l'eau. Elle ne me renvoie pas la notion d'espace. Si je ne regarde pas, je ne vois pas où elle est.

Je m'adapte.

Je peux maintenant me brosser les dents tout seul. Je mets le tube de dentifrice entre mes jambes et, avec ce qui me reste de mes deux membres supérieurs, je suis capable de tourner le bouchon pour l'ouvrir. À Bel-Air, il me fallait une aide-soignante. L'hygiène, c'est très personnel. C'est vite humiliant. Et là, je ne parle que des dents...

Je peux me rendre aux toilettes tout seul, mais tout n'est pas rose. Mon premier problème, c'est le bouton du pantalon. Même avec deux vraies mains, l'attache d'un jean résiste... Il faudrait que je développe un système avec un scratch. C'est jouable. Mon deuxième problème, c'est le satané caleçon. Il n'est jamais tout à fait remis comme je le souhaite. C'est désagréable et inconfortable.

Mais j'ai mon idée : avec deux ou trois anneaux en tissu cousus sur les côtés, j'ai bon espoir de pouvoir mieux le réajuster. Pour le plus délicat, heureusement, les toilettes à la Japonaise sont idéales : un jet d'eau est quand même plus pratique et plus hygiénique que du papier.

Je peux maintenant me transférer de mon fauteuil vers une chaise. J'étais un tronc sans mobilité ; j'ai beaucoup travaillé, je me suis musclé.

Je peux me tenir debout et marcher sur mon lit. C'est tout nouveau. Mes moignons ne se privent pas de m'envoyer des décharges de douleur, mais c'est une victoire, une avancée.

Je peux me servir à boire tout seul.

Je peux écrire un message sur l'écran riquiqui de mon téléphone portable. Je peux entreprendre des recherches sur Google. Je peux lancer des vidéos sur YouTube.

Je peux manier les télécommandes de la télévision ou du portail.

Je peux signer les bulletins de notes des filles.

Je peux trier le courrier, les factures, les papiers.

Je peux passer un fil de couture dans une aiguille. Ah non, il y a des limites ! Ça, je ne peux pas, et d'ailleurs je n'en ai pas envie.

J'essaie presque systématiquement. Si vraiment je constate que je bute contre un mur indestructible, j'abdique. Et je me recentre sur un autre désir. C'est usant pour mon entourage. Frede, parfois, soupire, implore une pause. La pause-café, par exemple. Une cafetière ébouillante.

Peu importe : l'amateur d'expresso que je suis ne résiste pas souvent à l'envie de se faire couler un *ristretto*. Je ne gagne pas tous les coups. Idem pour les thés de ma chère et tendre avec la bouilloire électrique. Frede monte dans les tours. Mais demander, toujours demander, est pénible. Et a contrario, ne pas pouvoir offrir, servir l'est tout autant.

J'espère très bientôt pouvoir ajouter que je sais skier. Mes potes m'attendent. L'envie m'a traversé avant même celle des 24 Heures du Mans. Je m'imagine, juché sur des prothèses, avec des bâtons sur amortisseurs de chaque côté pour bien prendre de l'angle, pour foncer, pour m'enivrer, pour m'éclater. Je n'étais pas très bon en maths et physique, mais la nécessité fait que mon cerveau développe des liasses de bonnes idées.

J'aimerais bien pouvoir à nouveau déboucher une bouteille de vin. Je m'en rapproche. Je n'en suis pas loin. Je garde le secret du comment pour moi.

Tu n'existes pas réellement, Jocelyne. Dommage, je t'aurais invitée à trinquer à la vie.

Mes douloureux fantômes

Jour et nuit.
J'ai mal tout le temps.

Mes membres ne sont plus là, mais ils me font horriblement souffrir.

C'est la faute de mon cerveau. Il est buté, il refuse d'admettre qu'il ne commande plus deux bras et deux jambes.

C'est injuste, non ?

Cette obsession neurologique a un nom savant : les membres fantômes.

Le cerveau a compris au moins qu'un événement anormal était intervenu. Il a entériné la douleur. C'est la mauvaise histoire du coincé dans une portière : les nerfs transmettent l'info, là-haut, ça sonne l'alerte, et bon Dieu que ça fait mal !

Dans mon cas, les membres ont disparu, mais le cerveau, bien bêta, continue de les chercher et d'essayer de leur donner des ordres.

Putain que j'ai mal.

Deux sortes de douleurs me hantent.

Les ponctuelles, très vives, des raids soudains, que je ne peux qu'extérioriser, qui provoquent des gestes brusques,

des spasmes musculaires, qui font croire que je suis perclus de tics bizarroïdes.

Plus sournoises encore, les douleurs électriques, permanentes, du style de celles qu'on peut ressentir quand on se cogne le coude sur un coin de table. Sauf que cette décharge électrique ne s'estompe pas. Elle reste, lancinante, fatigante, usante, désespérante, si obsédante que parfois tu penses au pire, car rien, sinon l'issue extrême, ne semble vouloir ne serait-ce que l'estomper.

On ne s'y fait pas, on l'accepte.

Mais chaque poussée un peu plus vive est facturée plein tarif : excès de fatigue, de stress, de sueur, comme si tous tes voyants passaient au rouge et inexorablement tu allais disjoncter.

Parfois, j'ai l'impression d'être entier, d'être comme avant, d'avoir toujours mes bras puisque la douleur, les fourmillements, les élancements parviennent jusqu'au bout de mes doigts ou de mes membres. Je sais très exactement où ça me gratte, où ça me chatouille, alors qu'il n'y a plus rien, juste un souvenir.

Je prends des médicaments.

Je voudrais être libéré des deux. De la douleur et des médicaments.

Quand ils cessent leur effet, pour diluer les fourmillements, je secoue ce qui me reste de bras, je sature les terminaisons nerveuses, je répartis la souffrance.

Mes moignons sont extrêmement sensibles. Si je me cogne quelque part, une décharge m'irradie, s'ajoute à la douleur permanente, me transperce comme une électrocution. Deux fois, en tombant de mes prothèses, mes moignons de jambe ont touché le sol, m'envoyant dans les pommes à cause d'elle, m'expédiant à l'hôpital.

Le syndrome des membres fantômes ne date pas d'hier. Ambroise Paré, au XVI^e siècle, le père de la chirurgie

moderne, a laissé des traces sur la question dans ses écrits. Ce n'est donc pas nouveau. Et pourtant, lors de ma rééducation, ce domaine n'a pas été exploré. Aucun remède instantané n'existe. Mais différentes thérapies soulagent. Tout repose autour du cerveau qu'il faut contrer.

Je travaille avec Audrey, une psychomotricienne.

Il faut que je sois plus fort que mon cerveau, que je le trompe, qu'il ait l'illusion que tout va bien, que tout est bien en place, qu'il cesse de m'alimenter en douleurs.

Je n'ai pas voulu de psy, mais elle, je l'accepte, elle a un don. Et j'ai trop mal.

Les séances se déroulent dans le noir complet. Je me concentre, j'évacue mes préoccupations, je suis tout à elle. J'obéis à sa voix entraînant. Audrey me désigne différentes parties de mon corps, je dois les visualiser. Tête, cou, épaule. Je me détends, je descends. Coude. J'étire le coude. Bras. Main. Je tends mes doigts.

Le corps est un mystère.

Depuis mon bras droit, je visualise jusqu'à mes doigts.

À gauche, rien, il est coupé trop court.

Avec mes jambes, je dépasse mes genoux qui n'existent plus, je visualise jusqu'aux prothèses qui, dans la représentation visuelle que j'ai de mon corps, ont remplacé mes jambes naturelles.

Quatre membres et trois réactions différentes.

Je prends des médicaments pour atténuer les douleurs. Je m'en suis toujours méfié, j'ai toujours refusé d'être une outre à produits chimiques.

Je prenais du L... J'avais le sentiment de grossir, de prendre des seins, d'être atteint au cerveau. Des médecins me disaient qu'ils n'étaient pas convaincus des effets bénéfiques. Je ne veux pas de neuroleptiques. Je ne veux pas finir en camisole.

J'ai changé en juillet 2013, pour du plus light. Le I... un alliage de paracétamol et d'une molécule dérivée de la morphine. Sur la prescription, c'est écrit *Indiqué pour les douleurs modérées*. Je prenais une pilule matin, midi et soir.

Un an après, j'ai supprimé la pilule du matin. J'essaie maintenant de couper en deux celle du midi.

L'équilibre est malaisé. Je ne veux pas avoir trop mal, je ne veux pas bouffer trop de médicaments.

Je vis dans la permanence de la douleur.

Ma peau ne s'est pas encore régénérée. Une crème l'enduit chaque matin et chaque soir. J'ai des pansements. La chair colle. Il faut arracher. Plus pernicieux encore, certains os repoussent de travers, menacent de percer la peau, m'obligeant à repasser sur le billard.

Je crois assez aux médecines parallèles. Puisque le miel aurait des effets salvateurs sur les plaies, je m'en tape un pot par semaine. Deux tartines au petit-déj.

J'ai mal.

C'est pénible pour moi, pour les autres. Mon entourage encaisse déjà beaucoup. J'essaie de me contenir, de ne pas le montrer. Mon bras que j'agite, mes cernes me trahissent.

Le dimanche est plus douloureux que les autres jours parce que je ne suis pas très actif. C'est changement de rythme, repas, film, balade avec la chienne. Jusqu'au train de 18 h 01 pour Paris, qui ramène Camille vers ses études de communication.

Je culpabilise de pourrir ce jour pas comme les autres avec mes douleurs.

Touchables

Faut-il rire de tout ? La grande question.

Évidemment que j'ai vu *Intouchables*, puisque tout le monde l'a vu. Mais j'ai moins ri que beaucoup.

« Pas de bras, pas de chocolat... »

Plus qu'Omar Sy, le rigolo de service, c'est François Cluzet, l'invalidé claquemuré, qui m'a touché.

On l'a vu en famille, tous les quatre, début 2012, quelques mois donc avant les vacances dans les Landes.

J'aime l'humour. J'aime les bagnoles.

« J'vais pas vous charger à l'arrière comme un cheval. »

La balade en Maserati Quattroporte, avec Omar Sy au volant, avec François Cluzet qui bave comme un malade cacochyme quand les flics décident d'interrompre leur tour de manège sur le périphérique, est le type même de scène qui aurait dû me plier en deux.

Mais il arrive un âge où tu sais ce que tu as, tu sais ce que tu as construit, et tu sais que ça reste fragile. Je ne parlerai pas de pressentiment. Juste de cette conscience que, plus tu grimpes, plus tu t'éloignes du sol, et plus dure sera la chute. Et tu n'es pas seul ; tu es responsable de toute une famille. Ta vie, ton sang. Le film est passé à la télé il y a peu. Je ne l'ai pas regardé. Je l'ai enregistré. Je ne l'ai toujours pas regardé.

L'effet miroir, sûrement. Je suis plus libre que François Cluzet dans le film. Mais je n'ose pas. J'ai été traversé par la même gêne, quand Thalassa a diffusé un long format sur les exploits nautiques de Philippe Croizon. J'avais commencé, je ne suis pas allé au bout.

Je me rappelle quelques scènes d'*Intouchables*, comme celle où Omar Sy chope le blondinet qui a garé sa voiture devant la sortie de l'hôtel particulier de François Cluzet, et lui appuie la tronche contre le panneau SORTIE DE HANDICAPÉ.

« Alors, Patrick Juvet, t'imprime, t'imprime. »

Ça me fait plus sourire que rire. Moi qui peux charrier à peu près n'importe qui sur n'importe quoi... L'humour a peut-être ses limites...

J'adore *Les bronzés*, *Le père Noël est une ordure*, Bernard Blier dans *Cent mille dollars au soleil*, *Les tontons flingueurs* qui « éparpillent façon puzzle », les mimiques de Louis de Funès, les Monty Python dans *Sacré Graal* avec le chevalier sans cheval qui frappe sur des cailloux pour imiter le bruit des sabots. Je suis fan de Dany Boon dans le sketch du Kway « avec la capuche quand tu la mets même que quand tu as le bac plus dix tu as l'air d'un benêt », ou de la Poste « quand on regarde bien, sur dix guichets y en a un et demi d'ouvert, c'est les guichets de secours ».

J'ai du recul sur ma situation.

J'aime répéter que me considérer comme une personne normale, me parler sans compassion ni emphase, me voir avec mes qualités et mes défauts, tel que je suis aujourd'hui, me fait le plus grand bien.

Je sais rire de moi.

J'accepte qu'on rie de moi.

Avec n'importe qui ? Pas certain.

C'est à moi de donner le ton. Souvent, la personne qui me fait face ne sait pas où placer le curseur. À l'hôpital, dans mon lit, j'étais malhabile avec mes jambes coupées au-dessus du

genou. Je m'empêtrais dans les draps. Je piquais des colères, je grognais, je repoussais tout. L'équipe médicale a fini par mettre à ma disposition un tunnel en métal qui surélevait les draps et me laissait enfin en paix. Aline est arrivée un jour et s'est étonnée de voir cette espèce d'échafaudage.

— À quoi tu joues, Fred ?

— Rien de spécial, je jardine, je fais pousser du persil sous serre.

Fou rire, bien sûr.

C'est toujours plus facile quand c'est moi qui sors la vanne. Ça met plus à l'aise.

J'ai toujours aimé l'élégance. Mon style, ce n'est ni Laurel, ni Hardy, ni trop court, ni trop long. Pas très pratique pour les manches. Pulls, polos, sweats, vestes, j'ai tout fait raccourcir à ma nouvelle taille. Ça ne pendouille plus. Un soir, après l'apéro, un ami a confondu sa veste et la mienne, l'a enfilée.

— Celle-là tu peux me la voler, tu la vendras à personne.

Fou rire encore.

Un autre jour, un ami pharmacien est venu me livrer mon tout nouveau tout beau fauteuil. Je me suis installé, impeccable. Il a disparu subitement en courant vers sa voiture.

— J'ai oublié quelque chose.

Il est revenu avec les... repose-pieds. Et les pieds, il a en stock ?

Fou rire. Et confusion.

Souvent, très souvent, des gens me tendent des objets à saisir... Je ne m'en formalise pas. Je ris souvent de leur tête.

Paul et les autres

C'est l'amputé qui se fout de l'éclopé. Moi, définitivement sans bras, sans jambes, qui me moque de Paul, bras provisoirement en écharpe, pour avoir trop forcé matinalement et répétitivement sur son vélo elliptique, un hybride de vélo d'appartement et d'engin de torture musculaire, en gueulant son nom à tue-tête, en s'insultant...

Verdict : hygroma du coude, opération et élégante écharpe stylée Burberry sur chemise blanche.

Il y a de quoi rire, non ?

On est un après-midi de printemps à l'heure du café, au soleil, chez moi, et je ris en regardant et en écoutant Paul Seignolle, qui jamais ne s'arrête.

Il a été capable, lors d'une autre blessure, au mollet, de se taper une partie du chemin de Saint-Jacques-de-Compostelle sur des béquilles.

On s'est trouvés dans l'instant.

On avait l'habitude, quand on œuvrait au même moment dans les instances de la Chambre de commerce de Blois, de beaucoup utiliser l'organe le plus bruyant que donne un corps : la grande gueule.

— C'est là que nous nous sommes connus et reconnus, répète Paul.

Je présidais la Commission commerce, il présidait la Commission communication. On est de ceux qui essaient de faire avancer le schmilblick, qui luttent contre l'immobilisme.

Paul codirige une société, la Sidamo, 14 millions de chiffres d'affaires dans les engins de découpe et le petit matériel d'entreprises, préside le club de basket de Blois qui ambitionne la Pro B, et peut-être, surtout, a lancé Telmah, acronyme, comme on l'a dit, de Tendez la main au handisport. C'était en 2011, à l'époque où j'étais entier, où on bossait fort, où on poussait des coups de gueule, où on se marrait, où on comparait les adresses de bons, de très bons restaurants, où on était avant tout insouciant.

Telmah est un fonds de dotation au profit du handisport. Il a son siège dans l'ancienne gare de La Chaussée-Saint-Victor, ce qui est rigolo. Telmah a surtout distribué 145 000 euros à des sportifs, ce qui est remarquable. Telmah est pour l'instant limité au Loir-et-Cher, mais pourquoi pas, un jour, une déclinaison dans chaque département ? Ça ne semble pas si compliqué.

Ça me semble même exemplaire. Pourquoi le handicapé serait-il condamné à faire du sport devant sa télé ? Telmah a par exemple permis à un gamin de 10 ans, paralysé et fan d'équitation, de monter une fois par semaine. Il a fallu imaginer et financer un système de potences pour le positionner sur la croupe du cheval. Un système qui ressemble à celui qui me dépose dans ma voiture de course.

Paul aime la vie et aime les autres.

Il a le cœur que tout le monde devrait avoir. Il s'est bourré de calmants la première fois qu'il a osé me revoir après l'accident. Il est souvent pris de sanglots en me voyant. Il a eu un ami de jeunesse dans ma situation quand il habitait en Auvergne. Il s'appelait Jean-Lucien, il était paraplégique, a eu tout plein d'argent après le décès accidentel de son père

industriel, et il ne pouvait pas profiter de sa fortune. Il est décédé il y a 15 ans.

Paul a fait son chemin. L'école du bois. Avant de finir aujourd'hui dans la pierre puisque Sidamo est spécialisée dans la découpe au diamant.

Son père était président de 25 associations. Il est resté dans sa lignée. Ses enfants lui disent parfois qu'il s'est plus occupé des autres que de sa propre famille.

Aux municipales de 2008, Nicolas Perruchot, Nico pour les intimes, a perdu la mairie. Il veillait sur Marie-Amélie Le Fur, un espoir de l'athlétisme français, victime d'un très grave accident de scooter qui la laissa amputée sous le genou gauche. Les successions politiques, on sait comment c'est. Celui d'après ne reconduit pas forcément ce que faisait celui d'avant. Marie-Amélie s'est retrouvée bien démunie...

Paul a été sensible à son cas. Il répète souvent qu'il ne sait pas fabriquer les billets. Il lui fallait donc en trouver quelque part. Il a contacté le cycliste Bernard Thévenet, deux victoires au Tour de France, qui était l'icône de sa société. Thévenet a tout de suite accepté de partager ses émoluments. Telmah venait de naître. Et Marie-Amélie a pu s'acheter une prothèse de compétition.

Aux Jeux paralympiques de Londres, en 2012, elle a trusté, a remporté trois médailles. L'or sur 100 mètres, l'argent sur 200 mètres, le bronze à la longueur.

Paul était à Londres. Il a beaucoup pleuré, beaucoup vibré, beaucoup partagé. Il a eu la chair de poule, dans la piscine de l'hôtel des athlètes, en les voyant se débattre dans l'eau, chacun avec ses moyens, sorte de Cour des Miracles aquatique.

— Si on est indifférent à ça, c'est qu'on est mal constitué, dit-il.

Paul parcourt la France. Quarante ans de route et des centaines de milliers de kilomètres. Il connaît une bonne

table par village ou presque. Ce n'est pas toujours la plus chère. Avant de se rendre à Brest, par exemple, il paraît qu'il faut déjeuner à Landivisiau, première sortie sur la quatre-voies, première à droite, jusqu'au Routier qui ne paie pas de mine, mais qui est parfait.

Paul collectionne aussi les menus délicacés des restaurants étoilés où il a vécu de belles expériences culinaires. Il déjeune souvent avec ses clients, et, avant de parler scies, aspirateurs, prix et remises, il parle toujours de Marie-Amélie ou de moi.

— Ça accroche les gens, c'est incroyable, constate-t-il.

Paul veut croire que tout est possible. Quand il était vice-président du club de rugby d'Aurillac, son équipe avait reçu le grand Dax, alors vaincu. Il avait fait le pari que le petit renverserait le gros. Première action : un de ses joueurs, surnommé le Chat, intercepte une passe entre les internationaux Lux et Dourthe. Essai. Aurillac 5, Dax 0. Je n'y étais pas, mais j'imagine la joie démonstrative de Paul et le verbe qui va toujours avec. Résultat final : Aurillac 5, Dax 45...

Tout n'est pas toujours possible. Mais, parfois, si...

Blois a désormais une équipe de handi-basket.

Des mêmes handicapés du Loir-et-Cher jouent au tennis et montent à cheval.

Marie-Amélie s'entraîne et, à défaut de devenir pompier, son rêve de toujours, travaille chez EDF.

Et la cinéaste Jennifer Sampieri a pu laisser traîner sa caméra dans le sillage de Marie-Amélie, Yohann, Marie et Ryadh, quatre handicapés sportifs, pour signer un très beau film : *Même pas peur*. Je l'ai vu. Il est poignant et enthousiasmant, entraînant. À preuve, une scène avec Ryadh.

Moteur...

Un jour un gamin m'a dit : « Toi, t'es pas un handicapé normal. » Je lui ai demandé ce que c'était, un « handicapé normal ». Il m'a répondu qu'un handicapé était triste...

Dans sa tête, une personne handicapée, c'est quelqu'un qui souffre, qui est sombre. Le fait qu'on ait la banane, qu'on fasse du sport, ça surprend. Peut-être le début du changement.

Mon histoire est celle de Ryadh. Il a la banane avec son ballon de basket. J'ai la banane au volant de ma voiture de course.

La réalisatrice assène ceci :

— Le handicap n'est plus une fin en soi, c'est parfois le commencement d'une vie.

Mais y arriver seul n'est pas aisé. Paul, personnellement, ou avec Telmah, fait beaucoup. Il est aussi très attaché au devenir professionnel des handicapés. J'ai des idées. On en discute. Il est mon ami. Je sais qu'il ne sera jamais loin.

Il faudrait plus de Paul.

Il a été scout. Il a chanté autour du feu de joie. Il est un air qu'il n'a jamais oublié, qu'il lit et relit : *L'amitié*, par Herbert Pagani.

*Ça fleurit comme une herbe sauvage
N'importe où, en prison, à l'école
Tu la prends comme on prend la rougeole
Tu la prends comme on prend un virage
C'est plus fort que les liens de la famille
Et c'est moins compliqué que l'amour
Et c'est là quand t'es rond comme une bille
Et c'est là quand tu cries au secours
C'est le seul carburant qu'on connaisse
Qui augmente à mesure qu'on l'emploie
Le vieillard y retrouve sa jeunesse
Et les jeunes en ont fait une loi*

*C'est la banque de toutes les tendresses
C'est une arme pour tous les combats*

Ma course à la vie

*Ça réchauffe et ça donne du courage
Et ça n'a qu'un slogan : « On partage »*

*Au clair de l'amitié
Le ciel est plus beau*

[...]

*L'amitié, c'est le gars qui te tourne les pages
Quand t'es seul dans un lit d'hôpital*

[...]

Paul dit que cette chanson a été écrite pour lui, même si, bien sûr, ce n'est pas tout à fait vrai.
Paul est formidable.

Tinseau poisson-pilote

Et il faut que ça tombe ce jour-là, le jeudi, le jour du grand départ. Les paysans ont décidé de mettre Blois sous blocus le matin même où nous devons partir pour Barcelone, où je ferai ma première course, en V de V Endurance Séries. La loi de l'emmerdement maximum. Ce n'est pas une grève qui va nous arrêter. Christophe Tinseau et moi ne cessons d'échanger la veille sur la meilleure stratégie à adopter. Le contournement ? On est tous les deux du coin, on connaît les recoins et les combines.

Finalement, on a conclu qu'il n'y avait qu'une bonne tactique, celle de la montre. On partira plus tôt, avant que les paysans et le soleil se lèvent. J'ai toujours su faire sauter n'importe quel bouchon.

Christophe et moi entretenons une belle connivence. Une connivence neuve qui peu à peu se mue en amitié. Il était écrit que nos routes se croiseraient. Il a juste fallu du temps. Les occasions manquées se sont d'abord accumulées. Aurélie, la femme de Christophe, tient un magasin de vêtements pour femmes, Évolution, place Louis-XII. Passadena, notre boutique de référence, est située rue du Commerce,

60 mètres plus loin. Ralph Lauren, Hackett, Gant ou Tommy Hilfiger... Nous distribuons, pour l'homme et la femme, des marques prestigieuses. Cette boutique est celle qui nous identifie. Nous y avons investi de l'argent, bien sûr, mais aussi beaucoup d'énergie.

Aurélie et Frede papotent parfois. Concurrentes, bien sûr, mais d'abord collègues. On n'est pas dans *Astérix* avec les pénibles marchands de poisson qui hurlent plus fort que l'autre : « Il est frais, mon poisson, et pas celui du voisin. »

Aurélie a souvent fait l'intermédiaire avec Christophe pour des petits projets qui ne sont pas toujours allés au bout, mais qui ont existé. Christophe travaille pour Porsche, pour sa propre structure aussi, TinseauDays. Il coordonne des journées de pilotage pour des clients sur divers circuits. Frede s'était renseignée auprès de lui pour m'offrir un train de pneus pour ma Porsche. J'avais aussi songé à un partenariat quand Christophe était engagé, pour ce qui reste pour l'instant sa dernière participation aux 24 Heures du Mans, en 2012. L'idée était de le fournir en vêtements civils en échange du sticker sur sa voiture aux couleurs d'un de nos magasins. L'affaire a traîné, on est passés à autre chose. Quand j'avais été l'invité de Porsche sur le circuit Bugatti, en tant que tout nouveau propriétaire d'une 974 S, Frede avait fait savoir à Aurélie que je venais. Aurélie avait demandé à Christophe. Autant que ce soit lui, une connaissance, même de loin, plutôt qu'un inconnu.

Alors, quand je me suis mis en tête de courir les 24 Heures du Mans, j'ai tout de suite su qui contacter. Je l'ai appelé :

— Il faudrait qu'on se rencontre.

Il est venu à la maison. Il m'a écouté, posé, calme. Il est tout le contraire d'un excité, d'un fou du volant. Il ne m'a rien promis.

— Tu crois que je peux le faire ?

— Je n'en sais rien. Ça va être à toi de le prouver. Je peux

juste t'accompagner, être honnête avec toi et te dire au fur et à mesure si tu es sur la bonne voie. Ça implique du travail, de l'investissement, de l'écoute. Je ne te mentirai pas.

Je ne sais pas si je suis têtu. Disons que ce n'est pas facile de me faire changer d'idée une fois qu'elle est ancrée en moi. J'aime bien décider seul. Je suis habitué à diriger, je ne suis pas un suiveur, je suis entrepreneur.

J'ouvre les oreilles, mais je regarde devant. Je ne fais pas confiance tout de suite, je ne me laisse pas séduire par le premier venu. Il faut du temps. Les bonnes suggestions finissent par faire leur chemin en moi.

Peut-être ne suis-je pas assez souple.

Mon père prétend que je suis trop rigide. Ou trop directif ?

Il répète aussi que, dans la famille, on ne dit pas « Oui, peut-être », mais « Oui ». Je ne perds pas de temps, j'avance, arc-bouté sur mes convictions. Je suis impatient, c'est indéniable. C'est maintenant et pas plus tard et quel que soit le sujet.

Je sais que les conseils de Christophe sont les bons. En matière de sport auto, nos CV sont incomparables. C'est une chance incroyable d'avoir un pilote pro à deux pas de chez soi.

Blois-Barcelone, avec des gars comme nous au volant, c'est sous les 8 heures de route, pour 1000 bornes. Christophe répète souvent que les conducteurs pensent que ce sont les autres qui sont dangereux, alors que ce sont eux-mêmes qui le sont. Ce n'est pas forcément la vitesse qui crée le danger...

Je prends le volant au départ. J'aime conduire. Frede est derrière. Elle répond au téléphone, règle à distance les petits tracass quotidiens des magasins, les livraisons, le personnel, la comptabilité, les rendez-vous à Paris pour voir les collections des marques et achalander nos rayons. Christophe est à côté. On parle de la météo prévue en Espagne. Il va tomber

des « chats et des chiens », comme on dit en anglais. Baptême très arrosé en perspective. On a vu mieux. Une voiture de tourisme sur le mouillé, c'est assez facile à contrôler. Une voiture de course, c'est une autre affaire. Visibilité, tenue de route, choix des pneus... Il me répète l'objectif, à moi l'impatient :

— Il faut amener la voiture à l'arrivée. Le résultat en soi n'a aucune d'importance.

Je le sais, mais c'est toujours mieux d'insister. L'adrénaline de la course, forcément, et l'ambition, inévitablement, poussent à toujours aller taquiner les limites.

Christophe n'a pas le melon ; il n'est pas souvent dans le « moi je ». Mais il a toujours des bouts de batailles passées à raconter qui calment ou mettent en perspective. Il sait. Il pilote depuis plus de 30 ans. Il a été lauréat d'un Volant Elf en 1989. Ça classe.

Presque tous les pilotes de formule 1 français sont passés par ces filières d'excellence sur les circuits du Castellet, dans le Var, ou de Magny-Cours, dans la Nièvre. Christophe a été lauréat à Magny-Cours. Il est au palmarès à la suite de pilotes illustres comme Jean-Pierre Jaussaud, François Cevert ou René Arnoux.

Il avait eu l'honneur d'un article dans *L'équipe* :

En descendant de sa monoplace, il souriait déjà aux caméras avant d'aller s'isoler près de sa 205 personnelle. Sûr de son fait. Dernier des 5 candidats, Christophe Tinseau était aussi le seul à aligner ses 5 meilleurs tours retenus (sur 10 au total) en moins de 48 s sur le nouveau circuit-école. Tinseau mit tout le monde d'accord. Né le 18 décembre 1969 à Nouan-le-Fuzelier (Loir-et-Cher), il a derrière lui quatre saisons de karting. Il risque maintenant de devoir abandonner ses études de BTS de menuiserie pour participer à sa

première saison de formule Renault, mais cela n'avait pas l'air de lui faire perdre son sourire.

Christophe a vite grimpé les premiers échelons : formule Renault, formule 3, formule 3000. Il a gagné en F 3000, à Hockenheim en 1996, devant les patrons des teams de F 1. Mais celui qui le soutenait dans son ascension s'est retiré du jeu, et son sponsor de toujours, Paul Prédault, n'était pas assez puissant pour le faire accéder à la discipline reine. Alors, faute de moyens, il s'est tourné vers les États-Unis, en Indy Lights, puis vers l'Endurance.

Le sport auto, c'est cher. Je commence à le comprendre. Christophe a bien gagné sa vie un temps. La crise a tendu les budgets. Il a fait des efforts si l'écurie qui le voulait était en tête de peloton. Il a souvent choisi le cœur plutôt que l'argent ou la carrière. Il aime toujours régler les voitures, équilibrer le châssis, opter pour le meilleur compromis vitesse/tenue de route, chasser le centième de seconde, se préparer l'engin qui lui permettra de se bagarrer en course.

Mais il n'a plus 20 ans ; il ne veut plus rouler pour rien et pour des projets sans sens particulier. Mon projet ne vise aucune victoire sauf peut-être sur moi-même. On sera dans les ETC du classement ; on ne visera pas les podiums. Pourtant, Christophe s'est vite laissé séduire. Respect.

Christophe a du talent et de l'expérience. Je le rémunère, c'est normal. Je le prive aussi de plusieurs journées où il peut donner ses conseils.

Moi qui n'ai jamais piloté, j'ai la chance de partager une voiture avec un pilote professionnel. Le sport auto a rythmé mes dimanches après-midi les jours de Grand Prix. Quatre ou cinq fois, mon père m'a même amené au Grand Prix de Monaco. J'ai eu mes préférés, je me suis retrouvé dans quelques champions. Michael Schumacher, dès ses débuts avec la Benetton, ses trajectoires claires, son charisme fait à

la fois de retenue et d'assurance, sa capacité aussi à tourner jusqu'au réglage parfait, à imposer qu'on allume les projecteurs d'une piste d'essai, pour essayer encore et encore, jusqu'à exténuer ses mécanos. J'ai adoré Ayrton Senna aussi, en apparence très différent de Schumacher, sa folie, son mysticisme, mais ses lignes pas moins efficaces. J'aurais pu préférer Prost ou Alesi ; je suis allé au-delà du bleu-blanc-rouge, du nationalisme. Et puis, bien sûr, j'ai admiré Sébastien Loeb en rallye, si doué pour tirer le meilleur de n'importe quelle voiture. Loeb et aussi Elena son coéquipier. Un duo en qui on peut aisément s'identifier. Loeb, simple et naturel, Elena, bien portant, rigolo.

Christophe n'a pas eu leur carrière. Tout ne se mesure pas en termes de carrière. Je n'ai jamais beaucoup obéi à l'école. Avec lui, je me contrains, j'essaie de faire le buvard. Il m'indique les bonnes trajectoires. En général, je n'en suis pas loin. Christophe est très pédagogue.

Il n'est pas d'une extrême patience. Je crois qu'il apprécie qu'on l'écoute et qu'on mette en application ses conseils. Au début, je ne tenais pas assez longtemps sur les freins dans les courbes et je relançais trop tôt, ce qui n'est pas efficace et me menait à la sortie de piste.

Christophe n'a pas la tête qui dépasse du casque. Il a vécu du sport auto. Il n'a pas été une star, il ne l'a jamais voulu et il n'a pas eu le petit coup du destin qui fait que tu franchis le dernier échelon. Il est tourné vers les autres. Il enseigne toute l'année. Il voit plus de 1000 personnes par an. Il est responsable, il est très concerné, il est pédagogue. Il travaille donc pour Porsche et pour ses TinseauDays, mais pas seulement. Il possède de belles voitures qu'il loue. Il a aussi assez de crédibilité pour écrire des chroniques d'essais dans *Sport Auto*, qui est quand même une sacrée référence dans la presse. Il passe l'hiver en Laponie, à Lulea. Il trace des circuits sur un lac pour accueillir des clients fans de glisse,

d'*ice driving*. J'aimerais tant aller faire des tours là-bas. Mais j'ai un énorme problème avec le froid : la circulation au bout de mes bras amputés est calamiteuse, le sang n'afflue pas toujours jusqu'à ce qui est désormais mes extrémités. Je suis presque insensible. Je ne ressens ni le chaud ni le froid. Je peux geler sans m'en rendre compte.

En sortant du centre de rééducation de Bel-Air, les médecins avaient fortement insisté sur cette bizarrerie. Je peux me brûler sans m'en rendre compte, passer mes bras au-dessus d'un feu sans rien ressentir.

À l'opposé, je peux être gagné par le gel. Dans les deux cas, la sanction risque d'être cruelle : l'amputation. Je suis déjà bien assez raccourci. L'hiver, je ne dois pas oublier d'enfiler des chaussettes sur mes moignons. L'été, avec en plus ma peau greffée qui ne supporte pas les UV, je dois m'enduire de crème solaire haute protection et porter des manches longues. Alors, pas question de Paris-Dakar dans le désert de l'Atacama ou d'escapade aux confins du cercle polaire pour glisser sur les lacs gelés avec l'ami Tinseau.

À Clermont, je lui passe le volant. Pas facile pour lui d'être à côté. D'habitude, je suis l'élève et il est le prof. Il en sait plus que moi derrière un volant. Sur les circuits, il dit que je roule bien, que je suis appliqué, que, maintenant, il va falloir aller chercher les dixièmes qui font d'un pilote moyen un bon pilote.

Dix fois au moins j'ai tourné avec lui, ou devant lui, au Bugatti.

Alors, bien sûr, on se remémore ces moments à la fois si lointains et si proches.

Cette séance de fin 2013, où lui essayait la Porsche 991 Turbo S pour *Sport Auto*, où on a alterné au volant de mon Audi, moi en 2 min 5 s, lui en 2 min 2 s, où les journalistes ont eu les « bras qui leur en tombent » quand il ont vu que j'étais un pilote amputé.

Et puis il y a eu cette autre sortie, un peu plus tard, où Christophe a piloté avec un seul bras...

Christophe m'avoue aujourd'hui qu'il n'a pas toujours été rassuré quand il était à mes côtés. Il avait peur que mon système, encore très expérimental, se bloque et nous envoie dans le décor. Il restait toujours en alerte, prêt à saisir le volant.

Clermont, Millau... Les villes défilent. La conversation saute d'un sujet à l'autre. Nos vies, nos enfants, nos projets. Je partage plein de vues avec Christophe. Son sens de l'entrepreneuriat, par exemple. Il a un beau projet, pas tout à fait un secret, puisque c'est dessiné sur son site Internet : il a envie de construire une voiture. Elle a de la gueule, ce qu'il appelle son auto idéale. C'est le chaînon manquant entre la GT3 style Ferrari ou Lotus et la formule de circuit. C'est le jouet, pas trop cher, pour s'éclater. Il la veut très jolie parce qu'une voiture, c'est aussi un bel objet.

C'est la vitesse alliée au style. Il paraît qu'il en a construit des bouts ici et là, mais il est assez cachottier. Il est menuisier comme son père. Il est habile de ses mains, il peut aider les mécanos à changer un embrayage. Il aimera construire sa voiture, en partie lui-même, comme un aboutissement. Il aime énumérer ces pilotes célèbres qui un jour ont eu une voiture à leur nom : Schlesser, Gache, Pescarolo, Courage, Rondeau, Martini, Prost. Ça ne me laisse pas insensible ; j'aimerais tant bifurquer vers le sport auto.

Les kilomètres défilent en accéléré quand la conversation est facile. Il ressasse les consignes :

— Ne pas se laisser emporter, s'en tenir aux objectifs, ne pas abîmer la voiture, rouler le plus possible, oublier les chronos.

Montpellier, le Perthus... l'Espagne.

Cette fois, j'y suis. C'est plonger en sachant nager, mais sans savoir si on va nager assez vite pour remonter le courant.

Deux cent soixante-dix chevaux m'attendent. Montés sur 600 kg. Un rapport poids/puissance qui décoiffe.

Je doute.

J'ai déjà roulé, doucement, sur le circuit-école de Magny-Cours.

J'ai déjà roulé avec plusieurs voitures et avec une aisance qui m'a surpris, lors de la journée-test V de V sur le grand circuit de Magny-Cours, celui de la formule 1.

Je n'ai jamais roulé en essais officiels et en course.

Je ne sais pas ce que ça va donner.

J'ai imaginé des temps, des places.

J'ai peut-être rêvé un peu. Je révisé à la baisse. Je dois regarder derrière plutôt que devant. J'aimerais bien ne pas être dernier.

Mon cerveau se fait des nœuds multiples. Il suppute.

Je ne sais pas ce que cela peut donner.

Je sais que je ne veux surtout pas être ridicule.

C'est en plongeant dans le bain qu'on apprend le plus vite. La prochaine fois, ce sera mieux.

J'y suis, faut y aller.

Je passe l'entrée du circuit. Barcelone-Catalunya. Bel endroit, forcément. Vu et revu à la télé, un monument. Record Mark Webber, 1 min 20,981 s, à 206,938 km/h de moyenne, à plus de 300 km/h en pointe.

Je sais qui je suis, n'empêche que c'est un peu entrer dans une histoire commune. Barcelone, c'est la première victoire de Schumacher en Ferrari, c'est Senna et Mansell côte à côte à fond dans la ligne droite, ce sont des images de Grand Prix à la télé, forcément.

Christophe y a couru. Pas en F 1, mais quand même. Il a couru partout. Sebring, Adelaïde, Monza, Spa avec le raidillon vertigineux de l'Eau rouge, Laguna Seca, Silverstone, Le Mans, bien sûr...

J'entre dans ce monde par la porte de derrière. Les stands.

Ma voiture m'attend. La 84 bleue. Sausset-Tinseau. Je suis fier.

Les autres pilotes font le tour du circuit (4615 mètres, 16 virages) à pied, repèrent les trajectoires. J'ai le droit à un petit privilège : je peux aller lire les courbes en voiture. Le virage Elf tout au bout de la ligne droite d'un kilomètre, le Renault, où il ne faut pas lâcher, l'épingle La Caixa, le New Holland, qui commande toute la vitesse pour repasser la ligne. C'est gros cœur sur la table à Barcelone. On roule tout doucement, Christophe me montre.

Pour le reste, ce sera comme tout le monde et c'est ce que je désire. Je suis un pilote (presque) comme un autre. Je ne suis qu'un bizuth. Un commissaire vient me faire réviser la signification des drapeaux. Noir, rouge, bleu, vert, je connaissais. Il y en a des plus compliqués. Avec des numéros dessus, avec des rayures.

Le soir, à l'hôtel, je commande une bouteille de rioja. Du rouge.

Demain sera un autre jour. Un grand jour.

J'arrête tout

Les nuits sont moins belles que mes jours. Mes insomnies laissent libre cours à bien des tourments. La première journée sur le circuit de Barcelone – consacrée aux essais – a été positive. J'ai tourné, j'ai tenu la cadence au-delà de mes espérances. Pourtant, je passe la nuit du vendredi au samedi dans un tunnel d'angoisse. Je vois tout en noir. C'est comme si j'étais le passager d'une voiture incontrôlable, effrénée, accélérateur bloqué, qui forcément va finir dans les rails, va taper de l'un à l'autre, va s'envoler, va s'enflammer, va exploser. C'est sans issue. Ça ne peut que se terminer mal. Il faut que ça se termine.

J'arrête, je renonce.

Je ne vais pas y arriver, c'est trop fort pour moi, ça me dépasse, sur le circuit et en dehors. Jamais je ne trouverai le morceau du budget qui me manque encore.

J'arrête.

Au moins, j'aurai essayé.

Et puis, c'est dangereux.

Je lis souvent l'inquiétude dans les yeux de mes parents. Ils sont prévenants, ils essaient de ne pas trop m'en parler. J'essaie de leur renvoyer mon élan, mon envie forcenée d'avancer, je leur tais au maximum mes doutes, mes peines.

Ils sont meurtris de voir le fruit de leur sang ramené à un corps atrophié. Je sais qu'ils m'aiment, qu'ils ont peur que je me fasse très mal, qu'ils pensent à Michael Schumacher dans son coma prolongé, qu'ils essaient de garder leur inquiétude pour eux, qu'ils n'osent rien dire. Mon père a tâté de la course automobile. Il comprend mieux, sait que je suis carré, que je ne suis pas un aventurier, que je suis réfléchi, que je cadre, que je limite les risques.

Ma mère a toujours été très protectrice, elle a toujours eu peur que je me fasse mal. Elle a toujours essayé de me devancer, de se placer entre moi et les dangers. Elle répète à tout le monde que je suis né avec trois semaines d'avance, que je suis pressé, impétueux, que rien ne m'alarme, qu'il faut que j'ose, que je m'embarquais sur les pistes noires au ski, même quand je n'en avais pas encore l'âge. Je l'ai beaucoup inquiétée. Le boulot m'a fait mener une vie plus sage. Et voilà que je la replonge dans l'inquiétude à un âge où elle mérite la quiétude.

Ma mère, mon père, Frede, Charlotte, Camille. Ma sœur, ma famille. Mes potes.

Je suis adulte, je suis maître de mes décisions. Je ne suis plus le petit enfant qui laissait des petits mots pour s'excuser d'avoir fait des bêtises. Ma mère les a tous conservés dans une boîte.

Je ne suis plus un enfant, je vole tout seul, j'ai construit ma réussite, mon travail, ma famille, mes amitiés, mon bonheur.

Mais être adulte, c'est aussi penser aux autres.

Oui, j'arrête. Pas de 24 Heures du Mans.

J'aime ma femme, j'aime mes filles. Je leur en inflige déjà énormément. Ils n'ont rien choisi. Et si je me tue, si je me crashe ? Et si j'en sors encore pire ? Et si je deviens un légume, si je meurs ? Je ne suis pas seul ; j'ai une famille.

Il est 2 heures, il est 3 heures. Je ne me dépêtré pas de mes angoisses. Les nuits amplifient tout. Je ne peux pas bouger,

me lever, aller prendre l'air, respirer, boire, grignoter, allumer la télé, m'évader.

Je suis prisonnier de moi-même dans cet insupportable tunnel. Je déteste ce que je suis devenu.

Je ne veux pas réveiller Frede. Elle dort, elle a le visage serein. Qu'elle en profite.

J'arrête, je renonce...

Respire, Fred, reviens dans le réel, dans le rationnel. Je contiens l'angoisse, je la repousse peu à peu, elle s'éloigne...

Je ne peux pas renoncer. Je suis allé trop loin. C'est ce qui me fait avancer et pas regarder derrière. C'est ce qui donne un sens à ma vie : me dépasser, aller plus loin que jamais. C'est ma vie d'après que j'esquisse... Et puis tous ces gens qui me poussent, qui se sont engagés pour moi...

Il est 4 heures, je vais pouvoir dormir un peu.

La journée a été bonne, revis-la. Elle est émaillée de plein de points positifs.

Quand un enfant s'endort, pour alléger sa plongée dans la nuit, certains parents lui demandent : « Alors, c'est quoi, ton meilleur souvenir de la journée ? » Fais pareil, Fred : positive. Ne noircis pas. Rien n'était noir. Rien ne justifiait vraiment que tu entres dans cet angoissant tunnel.

Je refais le fil de ce vendredi.

8 heures, l'arrivée au circuit.

9 heures, le début des essais libres.

Christophe a commencé. Il a le métier, la voiture a peu roulé. Il faut la régler, l'adapter aux conditions de piste. Il enchaîne des petites séries. Il est clair, concis, précis. Il rend compte à Maxime, le chef de voiture. J'écoute aussi. Lui, il sait, moi, je suppose.

Et puis est arrivé mon tour. Les dernières consignes de Christophe, les signes d'amour de Frede, Maxime qui me rassure, qui me rappelle que je suis là d'abord « pour m'amuser ». Est-ce que j'écoute encore ? Je suis surtout impatient.

Le moteur qui démarre, les vitesses qui s'enclenchent, la piste... Je ne suis plus tout seul, les fous sont autour, ils sont lâchés, ils veulent signer des chronos, ils veulent aller plus vite, ils veulent se faire repérer pour trouver un volant aux 24 Heures du Mans. Les virages s'enchaînent.

Et les secondes, forcément, qui annoncent le verdict. Dix secondes. Je suis à 10 secondes de la tête. J'en attendais le double. Je suis dans le rythme, je suis apte. Sur les visages, des sourires remplacent des points d'interrogation.

9 heures à 10 h 30, puis 14 h 30 à 16 heures. Deux séances d'essais. Le boulot ne manque pas.

Je ne suis pas bien installé dans la voiture.

Dans les grandes courbes, mon corps glisse, s'écarte de la position idéale. Je sollicite mon bras pour me relever, je fatigue, je passe trop de temps à essayer de recalibrer ma position de conduite.

Le pédalier me blesse. Mes cuisses souffrent. Elles appuient sur une surface beaucoup trop plane. Ce n'est pas ergonomique, ce n'est pas comme dans ma voiture de tous les jours. Ce système-là n'épouse pas assez la forme de mes cuisses.

Le harnais se desserre. Ce n'est une surprise pour personne, sauf pour moi. Les pilotes ne cessent de les réajuster en course. Mais moi, je fais comment avec un bras droit rivé au volant, et un bout de bras gauche presque totalement inutile ?

Pourtant, mes chronos étonnent. Les pilotes commencent à quitter leurs stands, à se rapprocher, à m'adouber comme l'un des leurs.

1 min 42 s devant, 1 min 48 s pour Christophe, 1 min 58 s pour Sausset.

Et il nous manque au moins 10 km/h en vitesse de pointe. Éric Van de Vyver nous a acceptés dans son championnat sous certaines conditions. Notre voiture est en marge du

règlement. Elle a un turbo. Mais elle est plus lourde. Il est hors de question que nous soyons favorisés techniquement et que nous soyons devant tout le monde par la grâce d'un moteur surpuissant. Il convient donc de trouver le bon arrangement. Visiblement, il nous manque des chevaux. On va devoir aller en demander quelques-uns.

Malgré tous ces petits freins, on est dans le paquet. À la fin du paquet, mais dans le paquet.

Au briefing des pilotes, un officiel a pris la parole :

— Vous savez donc que vous avez parmi vous un concurrent un peu particulier en la personne de Frédéric Sausset, amputé des quatre membres. Ses performances d'aujourd'hui peuvent faire rougir certains d'entre vous. Je vous demande de le considérer comme un concurrent comme un autre, même s'il évoluera hors classement en raison de la spécificité de sa voiture. Il n'a pas à se mettre sur le côté pour vous laisser passer. Il est dans la course.

5 h. Le réveil de l'iPhone et sa sonnerie « guitare rythmique ». C'est tôt, 5 h. Barcelone ne s'éveille pas encore ; moi, si. Frede ne sait rien de ma sombre nuit. Elle s'affaire, m'aide. Elle connaît ma devise matinale : être à l'heure, c'est déjà être en retard.

Bien dormi ? Je peux rembobiner les deux films qui ont accompagné ma nuit. Je peux jeter celui qui me faisait voir la vie en noir.

Premier podium

Je doute, ils doutent. Ça se lit sur ma tête, ça se décrypte sur la leur. Frede ma femme, Olivier mon pote, Christophe mon pilote, Maxime mon chef de voiture... Ils se taisent, ils attendent. C'est comme un verdict qui doit tomber. Les chronos seront implacables. Une seconde est une seconde, apte ou pas apte, dépassé ou pas dépassé. C'est aujourd'hui que je vais savoir, qu'ils vont savoir.

Je m'extirpe d'une nuit malsaine. J'ai l'estomac qui refuse toute nourriture. J'ai la boule au ventre.

Il ne faut pas laisser traîner. Il faut savoir, il faut montrer.

Il pleut comme si les nuages se vidaient de toutes leurs eaux. Là-haut, ils ont un sacré problème de tuyauterie ; ils ont déclenché le déluge. Le circuit barcelonais est un miroir de flaques. À se demander si la course pourra avoir lieu.

La voiture est configurée pour Christophe, l'expérimenté, qui a traversé dans sa carrière toutes les conditions sans jamais aller trop loin. Devant nous, une demi-heure d'essais, le temps de signer chacun un chrono et de se qualifier.

J'ai réfléchi : je ne peux plus attendre, il faut que j'évacue la pression, que je me soulage.

Je décide que c'est moi qui entamerai la journée. Christophe est circonspect. Maxime laisse faire. C'est moi le

client. Ils savent que je suis têtu. Max est entré dans ma tête : il me comprend, il sait comment me prendre.

Yann et Cédric commencent à installer mon pédalier, mon volant, mon siège.

Frede m'aide à revêtir ma combinaison, mon Hans (le système anti-coup du lapin), mon casque. C'est comme se préparer pour un voyage vers une autre planète, étrange mélange de peur et d'impatience. Frede parle peu, moi pas plus. La connivence est dans les regards, les gestes.

Max me brosse calmement le tableau. Il me détaille les données. La pluie : je n'ai jamais roulé sur le mouillé ; les modestes points de repère grappillés lors des précédents roulages sont obsolètes. Les pneus : ils sont neufs, pas rodés, ils accrochent très peu la piste.

Les autres : ils vont soulever des gerbes, aveugler, ils vont chasser le chrono, être agressifs, pressants, énervés. Les aléas : attention, pluie, ça peut vouloir dire buée sur la visière, et sans main pour l'essuyer...

Je ne connais Max que depuis deux mois. Je voulais une équipe dédiée, toujours les mêmes. J'ai demandé à Benoît Bagur, le grand responsable. J'ai Max, le chef de voiture, qui s'occupe de la partie mécanique, qui chapeaute l'ensemble ; j'ai Jérôme, qui supervise le secteur électronique, la cartographie, les capteurs, les chevaux ; j'ai Yann et Cédric, les jeunes mécanos. Je veux créer une équipe, une aventure.

Est-ce qu'ils croient en moi ?

Pas certain.

Max a un bac pro de mécano. Il a suivi une spécialisation rallye au lycée Roger Claustres de Clermont-Ferrand. Le même cursus que Sébastien Ogier, le nouveau champion du monde des rallyes. Il a, un temps, fait sa mécanique quand il roulait en petite Peugeot sur les chemins du Championnat de France. Il est forcément animé par la performance. Il a cumulé les expériences dans les écuries de pointe (Mygale,

Martini, OAK Racing), fait cinq fois Le Mans dans les stands, gagné l'an passé dans la catégorie LMP2, celle qui est juste derrière le LMP1 et les prototypes des grandes marques. Il s'est habitué aux sommets, au champagne déversé du haut des podiums, aux primes, et voilà qu'il se retrouve avec moi, sans CV, sans référence, sans bras, sans jambes, sans perspectives assurées, car rien ne dit que le projet est véritablement viable.

J'ai rencontré Max, je l'ai regardé dans les yeux, je lui ai parlé. Il paraît que mon énergie l'a embarqué.

— Fred, il tracte tout le monde, raconte-t-il. Il t'emporte. Je suis habitué à chercher d'abord la performance et la compétitivité. Il m'a ouvert les yeux sur autre chose. Je découvre les ressources qu'un homme est capable de trouver en lui pour réussir. Je vais vivre une année unique, c'est une chance.

Je ne peux pas décevoir Max.

Mais l'énergie suffit-elle ? Suis-je au niveau ? Suis-je doté d'un minimum de talent ?

Je vais savoir, ils vont savoir.

Max m'apaise :

— Rappelle-toi que tu es d'abord là pour t'amuser. Le reste, on verra plus tard.

8 h 30. Feu vert. Vingt-six voitures engagées. Je suis le deuxième dans la file, pressé, très pressé...

Un tour, tranquille, j'observe, je me mets en place. Je suis étonnamment à l'aise. Rien à dire de plus. Je maîtrise. Petit passage de routine au stand. C'est reparti. Un tour de chauffe, un tour en rythme, un tour à bloc, un autre en rab ; j'ai même doublé mes premiers concurrents. Je rentre.

Je vois les têtes. Elles ont changé. Mais je ne sais pas quoi y lire.

— Tu as vu ce que tu as fait ?

J'ai fait quoi ? Je suis coupable de quoi ?

Ai-je envoyé dans l'herbe un autre concurrent sans même m'en rendre compte ?

On me sort, on me remet sur mon fauteuil, on m'amène devant l'écran des temps. Mon nom est dans les lignes du haut, dans les plus rapides.

— Tu as mis huit secondes à Mondolot, le vainqueur du championnat l'année dernière.

Quelques chiffres et un doute s'efface... C'est aussi simple que ça. Les chiffres ne mentent pas, ils sont rationnels. Nicolas Da Rocha, un pilote pro, qui depuis le début s'est attaché à mon projet, se déplace du stand d'à côté pour me féliciter. C'est comme si j'étais adoubé.

Je sais que je ne vais pas rester si haut dans la hiérarchie. J'ai peut-être été impétueux, la piste va sécher, les pneus vont chauffer, les conditions vont s'améliorer, mais subitement le doute est derrière moi. Mes nuits promettent d'être plus calmes, les visages seront plus sereins. Ça ressemble au début du bonheur.

À 9 h 30, le tableau des temps est figé. Dimitri Enjalbert, 15 ans de compétition, a roulé le plus vite, en 2 min 3,52 s. Christophe pointe en 2 min 8,457 s, signe que la voiture est encore bien en dessous des autres et de son potentiel, car Christophe a indiscutablement le coup de volant pour être devant. Moi, je suis resté à mon temps sous le déluge : 2 min 20,381 s. Je laisse deux concurrents derrière moi en 2 min 23,619 s et 2 min 24,458 s. Je suis dans le train, je remonterai les wagons plus tard.

Aux temps cumulés, nous voilà promis à la 23^e sur 26 pour la course de l'après-midi. On a bien mérité un petit retour à l'hôtel. Un break salvateur. La tension est quand même intense.

Le V de V, c'est 7 courses d'endurance de 4 heures, 6 heures et même 12 heures. Après Barcelone, le programme

prévoit Mugello, Aragon, Dijon, le Castellet, Magny-Cours et Estoril. Je shunterai Mugello, parce que j'offre un voyage à New York à ma famille, et Dijon, parce que ce sont les soldes et c'est trop important pour notre business.

Cinq courses, ça laisse néanmoins de nombreux kilomètres devant le capot. Alors, pas d'impatience. La tactique est claire : rouler et emmagasiner de l'expérience. L'objectif, c'est de montrer mes aptitudes et d'être admis par l'ACO aux 24 Heures du Mans.

La course de Barcelone est prévue sur six heures.

Je suis encore un novice. L'organisateur, Éric Van de Vyver, est bien embêté. Il m'a bien volontiers intégré dans son championnat, mais il craint que je sois le chien du jeu de quilles, que mon inexpérience conduise à un carambolage coûteux. Le V de V, ce sont avant tout des passionnés qui engagent leur argent perso. Il n'ose me suggérer qu'il serait bien que je m'abstienne de prendre le départ. En vérité, je m'en fiche, je veux rouler, je veux que la voiture roule. Notre plan de route est clair : Christophe au départ. Je sais aussi que mon bras, le seul à tenir le volant, ne tient pas encore la distance. Si je peux reproduire trois relais d'une demi-heure à trois quarts d'heure, ce sera un excellent début.

Au volant, Christophe ne supporte pas d'être derrière une autre auto. Il est parti 23°. Très vite il est 6°. La voiture n'est pas parfaite. Elle est molle en ligne droite, moins rapide d'au moins 10 km/h ; elle est trop vive, se dandine. La voiture est trop neuve, pas vraiment dégrossie. Mais Christophe compense, double dans les virages. La sensation d'être dans la course, de participer est excellente. Je jubile de voir la voiture avancer avec mon nom écrit dessus.

Christophe rentre finalement au stand en 8^e position.

C'est là que tout se complique. Un changement de pilote classique peut se réaliser en une minute. Il m'en faut cinq. Le processus est complexe : laisser tourner un peu le turbo,

rentrer la voiture, déboulonner le capot, visser le pédalier, me déposer dans le cockpit, m'installer, vérifier et vérifier encore, pousser la voiture hors du stand... C'est un spectacle qui attire pas mal de monde. C'est surtout deux ou trois tours perdus.

— Prêt, Fred ?

Je n'entends que Maxime. Je suis dans un vide, concentré. Je me lance, je fais crier mes pneus, je me glisse dans la course. 19^e ou 20^e. On a tout perdu avec l'incontournable manœuvre au stand. L'essentiel est pour l'instant ailleurs. Je suis dans le flux. Je ne suis pas lambin, je ne suis pas un obstacle mobile. Je reviens sur un adversaire. Je le déboîte au freinage, il s'écarte. *Yes !* J'en retrouve mon anglais. Et ce n'est pas fini. Je vais encore en doubler trois.

— *Safety car*, m'annonce Max dans la radio.

La voiture sort des stands juste devant moi. Elle va réguler le trafic. À la queue leu leu, à allure réduite. Je suis devant le peloton, premier de la file. Comment faire ? Je me souviens des retransmissions de F 1. J'imite : je zigzague pour garder les pneus en température, je freine et je réaccélère. Je donne le tempo. Mais comment gérer quand le *safety car* va s'écarte ? J'ai peur des fous qui me collent, qui s'arrachent pour la victoire. Un accrochage est vite arrivé. Pour eux, pour moi, c'est inenvisageable. J'informe Max que je vais rentrer, passer devant les stands sans m'arrêter et repartir, en queue. Ils venaient d'y songer...

Et c'est reparti.

Ça tourne, je prends du plaisir, je sens mon bras qui se plaint, mais je refuse de céder à la moindre douleur.

— Box, prochain tour, énonce Max.

Quarante-cinq minutes de piste, 16^e position. Que du positif.

Christophe repart, regagne des places. La stratégie est passionnante. Il est considéré comme pilote élite. Il doit

se soumettre à des arrêts au stand supplémentaires. Il faut jongler avec les paramètres. Dans le fond du stand, discret, efficace, Helmut Potche, l'envoyé spécial d'Audi, un proche du Dr Ullrich, veille, filme et m'adoube :

— Je suis fier que tu appartiennes à la famille Audi.

La famille Audi ? La plus grande famille des courses d'endurance, quasiment invaincue au Mans.

Je reprends le volant. Pas pour très longtemps. Boom. La puissance tombe, la vitesse chute. Boîte de vitesses en vrac. Il faut rentrer à petite allure. Les autres te doublent à fond. C'est désagréable, c'est long.

Retour au stand. Vidange.

— Y a de la limaille dans l'huile, constate Max.

Ce n'est pas bon, c'est cassé. Probablement le crabot de cinq.

Abandonner ? Non. Être malin.

Jérôme, l'ingé moteur, réajuste la cartographie. L'idée est d'attendre les toutes dernières minutes. De rouler tout doucement, de ne rien casser de plus et de passer la ligne.

Le temps passe, les autres voitures défilent. Frustration.

La nuit tombe, la fin approche.

Moteur. Phares. Drapeau à damier. Je finis ma première course. 25^e sur 26, mais on a vu le bout. L'émotion me submerge. C'est compliqué, les larmes. Avec quoi les essuyer quand mon seul bras est fixé au volant ?

Le retour vers les stands est une belle procession. Je sens les autres heureux pour moi. J'ai convaincu. J'ai prouvé.

Je m'apprête à retrouver l'équipe. Mais je suis arrêté par une joyeuse bande de commissaires de piste, tout en orange, qui encerclent ma voiture. Ils m'applaudissent. Ils ne cessent de m'applaudir. Une minute, deux minutes, trois minutes...

Le vainqueur, Patrice Lafargue, le patron d'IDEC, celui qui aurait tant aimé partager une voiture avec moi, me serre dans ses bras.

— Tu te rends compte de ce que tu réalises ?

Oui, non, peut-être.

Motors TV nous tend un micro :

— Alors, Christophe Tinseau, comment avez-vous fait pour convaincre Fred de courir avec vous ?

— Euh..., c'est plutôt l'inverse.

La liesse, le mouvement de foule nous emporte vers le podium avec les vainqueurs. Nous n'avons rien gagné, mais nous sommes traités comme tels. Un trophée, une bouteille de champagne et la casquette Michelin ornée des lauriers...

Des SMS secouent mon portable. Des tweets arrivent :

Jean-Éric Raoul, le rédacteur en chef de *Sport Auto* : *Deux exploits français ce week-end : la victoire de Seb Bourdais à Sebring, et la première sortie officielle de Fred Sausset en barquette V de V.*

Michelin, mon fournisseur de pneus : *This is a team work and love/friendship at its best @flemans2016 @VdVSports @michelin proud to be your partner.*

On y prend vite goût.

Le Mans 2016, c'est dans 15 mois.

J'y serai.

Quand on veut

Pas de bras, pas de chocolat...

Je crois bien que je viens de rendre caduque la formule.

Un bout de bras, et Le Mans...

C'est mieux, non ?

Un bout de bras atrophié, insensible, greffé, ce n'est pas grand-chose ; pourtant, avec lui, je tiens le volant et je tiens mes objectifs.

Je suis un cabochard.

J'ai bien vu leurs têtes circonspectes, j'ai bien entendu les remarques de ceux qui osent me contrarier. Un bout de bras, allongé d'un manchon carbone, n'allait pas me suffire pour maîtriser les 270 chevaux et les 580 kg de la Ligier. On m'a laissé faire, peut-être par pitié, peut-être par gentillesse, peut-être parce que mon envie est contagieuse, et j'y suis arrivé. Maxime, le responsable de la voiture, raconte que c'est une motivation énorme pour l'équipe d'Onroak, au Mans au bureau d'études, à Magny-Cours à l'atelier, d'imaginer encore et toujours de nouvelles bidouilles, de fraiser, de tourner, d'emboîter, de repousser les limites techniques au service de quelqu'un qui repousse ses limites physiques. Je n'arrivais pas bien à tourner complètement à gauche. Ils ont réduit la course du volant. Un détail, plus un autre.

Je n'ai plus de grand pectoral et je n'ai que ce bout de bras. Pas le choix.

Je muscle ce qui reste. Jean-Christophe, mon kiné, me voit chaque semaine. Il a trop de patients. Il a suivi des athlètes de très haut niveau. Il n'avait pas envie de se réinvestir sur un long projet. Il m'a dit oui. Il dit que je suis surprenant.

Il me torture pour mon bien, me tire dessus avec des élastiques. Il m'apprend la posture de l'araignée : m'allonger, m'appuyer sur mon avant-bras gauche et ma cuisse droite et tenir, encore tenir.

Il a peur de la tendinite. Dans l'auto, j'ai mal, mais je repousse la douleur toujours quelques tours plus loin.

Le soir, je m'astreins à une grosse demi-heure d'abdos.

Le cœur a morflé, subi la survie et un sacré nombre d'opérations. Il tiendra. J'ai mon nouveau vélo à trois roues. J'ai ma piscine. Huit mètres sur cinq. C'est la pataugeoire avec deux bras et deux jambes ; c'est l'équivalent d'une piscine olympique quand on agite ses moignons pour avancer et c'est excellent pour le cœur. C'est pratique, la piscine chez soi, ça m'évite de m'exhiber à la piscine municipale, avec la crainte, jamais totalement absente, d'être la cible des regards ou des remarques. Le bras et le bonhomme seront prêts.

L'auto, c'est une autre histoire. De la Ligier du V de V, il faudra passer à la Morgan du LMP2 promise par Jacques Nicolet, le patron d'OAK Racing. C'est le prochain chantier. C'est le changement de dimension. Ceux qui ont conduit ce type de voiture m'assurent que le *gap*, le fossé entre les deux, n'est pas considérable, que ça va plus vite, mais que le pilotage n'est pas forcément plus compliqué. C'est l'environnement qui risque de changer. C'est plus pilotes professionnels que gentlemen-drivers, ça frotte, ça ne paie pas les ailes cabossées, ça se bat.

J'ai compris que l'ACO voudra juger mon aptitude en LMP2 dans au moins une course, au début de l'année

prochaine sûrement. Voir si je maîtrise une LMP2, voir aussi si je suis capable de m'insérer dans un trafic aléatoire, avec des GT plus lentes, avec des LMP1 qui te foncent dessus à plus de 300 km/h.

Il n'est pas envisageable que je sois une chicane mobile sur la piste du Mans. Trop dangereux pour la sécurité. Trop problématique par rapport aux enjeux des autres engagés.

Reste à définir le chrono qui me sera imposé. Vincent Beaumesnil y réfléchit. Christophe n'est pas vraiment inquiet. Ça devrait passer.

Mes chronos avec la Ligier étonnent. Et pas que moi.

Christophe et d'autres n'ont cessé de répéter qu'il fallait que je tourne.

— Et Croizon, tu ne crois pas qu'il a fait piscine plus d'un jour avant de relier ses détroits à la nage ? répète Christophe.

Sauf que la piscine, c'est un euro l'entrée.

Le Bugatti est à louer. Quatorze mille euros la journée.

Pas si facile de trouver des plans et des créneaux pour s'aguerrir. J'ai roulé de temps en temps avec mon Audi RS3. Mais je me méfie des repères pris au volant d'une voiture, plus lente, bien sûr, mais aussi aux caractéristiques bien différentes. Une RS3 bardée d'électronique est flatteuse pour le pilote du dimanche. Elle pardonne beaucoup, elle rattrape. Une LMP2 ne fait pas de cadeaux.

J'ai tourné deux fois sur le grand circuit de Magny-Cours avec la Ligier CN.

Salut, Fred. Tu dois te faire plaisir avec. Ça doit te changer de la RS3, m'a textoté Seb Loeb.

Oui, déjà, ça change.

Le 6 mars, j'en étais à tutoyer les deux minutes.

Un monsieur s'est approché.

— Je suis fier de voir ce que tu fais.

— C'est moi qui suis fier de piloter une voiture à votre nom.

Guy Ligier, lui-même, 84 ans, fondateur de l'écurie de formule 1 à son nom, qui amena presque Jacques Laffite au titre de champion du monde. Un monument.

Le 14 avril, je suis retourné à Magny-Cours. Résultat : 1 min 46 s. À comparer aux 1 min 40 s de Christophe Tinseau, mon maître étalon, et donc à mes deux minutes des essais précédents. Quatorze secondes de mieux. Et ce n'est pas fini. Le confort de conduite et les performances de l'auto vont s'améliorer. Jusque-là, ingénieurs et mécanos n'ont pas beaucoup chassé la performance. Il fallait intégrer le moteur et la boîte de vitesses Audi, et m'installer, moi et mes mécanismes d'aide au pilotage. C'est comme si on allait enfin entrer dans la course. Il me tarde d'être en piste au Castellet, fin août. Il me tarde aussi de monter dans la LMP2, dans la Morgan à moteur Audi, comme la suite du projet le prévoit. En septembre ? Une certitude déjà : je vais tourner 10 jours sur le grand circuit du Mans, avec la ligne droite des Hunaudières. Beau cadeau. Pour être tout à fait exact, ce sera sur un simulateur, dans l'Essonne. Mais l'expérience vaut presque la réalité. Toutes les grandes équipes entraînent leurs pilotes sur ce genre de machines qui reproduisent jusqu'aux mouvements de la voiture.

Pour passer du simulateur à la réalité, il me manque encore une (grosse) queue de budget. Le dernier tiers. Je croyais bien l'avoir bouclé. Certains se sont avancés après deux verres de vin et puis ont piqué du nez dans leur assiette, quelques semaines plus tard, quand l'orateur d'une soirée les a publiquement rappelés à leurs promesses. Je trouverai. Je continue de frapper aux portes, même à celles qui restent encore fermées. Mes amis activent leurs relations.

J'ai déclenché tous les feux verts. Il m'en reste encore deux ou trois. J'y suis presque.

C'est déjà demain

Ce n'est pas la mort qui n'a pas voulu de moi. C'est moi qui n'ai pas voulu d'elle. Je devrais avoir rendu ma croix l'été 2012. J'ai gagné du rab. Je vois ma vie jusqu'à juin 2016.

Les sensations vont aller crescendo. Je vais vers la lumière ; je ne voudrais pas retourner dans un tunnel mal éclairé. Je serai à l'aube de la cinquantaine. Et après ? Qu'est-ce qui me fera vibrer, m'entraînera ?

Les sportifs subitement rattrapés par la retraite parlent de la petite mort.

Skier ? Je fréquente un peu des athlètes paralympiques. J'adore skier, dévaler, foncer. Je cogite sur la question technique. Mais je ne me vois pas faire de la compétition. Ce serait m'amuser entre potes, dire : « Tiens, si on allait se faire une semaine à la montagne comme avant ? » Je l'ai promis à Franck. Et quand on promet à son « frère », à celui qui m'appelle trois fois par semaine, qui passe prendre le café tous les samedis...

Parfois, j'ai très peur de l'après. C'est même de plus en plus souvent. Survivre était du domaine du présent, de l'aujourd'hui. Vivre, c'est se projeter, c'est évoquer demain. Alors, j'angoisse.

Certains l'ont bien compris, songent pour moi à cet après, peaufinent des petits plans. Ce sont les mêmes que ceux qui m'ont soutenu depuis le début. Ça m'apaise un peu, pas assez. Je suis terrifié aussi par la dépendance extrême. Je suis entouré d'un bloc d'amour et d'amitié.

Mais si demain je n'ai plus personne ? La vie ne m'intéressera plus du tout, j'en suis sûr, catégoriquement. Ça ne vaudra pas la peine de rester. Je ne veux pas être prostré avec mes douleurs physiques et morales, seul, sans visite, devant une télé allumée que je ne regarderai même pas.

Mon prochain combat, c'est m'inventer une vie après Le Mans. C'est dès maintenant.

Christophe Tinseau me serine qu'une fois qu'on est entré dans la passion de cette course, on est contaminé à jamais, on ne peut qu'avoir envie de revenir.

Peut-être. Je verrai.

J'ai goûté aux circuits, ne me vois pas m'en éloigner, d'un côté ou l'autre de la barrière. Frank Williams est un bon exemple. Il était pilote. Il s'est retrouvé paraplégique. Il a eu une carrière de patron d'écurie exemplaire. L'homme de fer.

J'aime être pilote de ma vie. J'ai parfois l'impression désagréable que c'est l'entreprise qui me pilote.

J'ai déjà rebondi.

J'ai vendu des autos.

J'ai épaulé mon père dans son business de camions d'occasion.

La nouveauté ne m'effraie pas, bien au contraire.

J'observe Christophe, ses cours de pilotage, son projet de construire une voiture de course, ses midgets...

Comment puis-je tirer profit de ce qui m'est arrivé ?

Comment apporter mon expérience, mes connaissances et en vivre ?

La sécurité, le handicap... Il faut que je devienne incontournable dans certains domaines.

C'est encore flou. C'est un peu secret aussi. J'ai envie qu'on me tende la main, de m'impliquer, d'assurer la continuité avec ce que je mets en place. Je me mets à rêver. Ambassadeur d'une grande marque aux anneaux ? Représentant d'une fédération automobile pour tout ce qui touche à la sécurité ? Chargé de communication pour des grands évènements ?

Je suis là, pensez à moi.

Je sais donner le maximum.

Après et avant

Au début, je l'appelais la « merde » ou la « salope-rie », des mots qui disent la saleté, la répugnance.

Un temps, je ne l'appelais plus, je l'ignorais. Il (ou elle) ne méritait pas d'exister, même en quelques lettres.

Maintenant, je l'appelle l'« accident ». Le mot sonne mieux, évite les questions.

Et si je n'étais pas parti en vacances, et si ceci, et si cela. Toute ta vie est ainsi. Impossible de regarder perpétuellement derrière et de regretter tes actes, tes choix, ton chemin. C'est arrivé. Ma vie est bouleversée, celle de mes proches aussi. Je n'ai pas eu le choix d'accepter ou pas. J'ai décidé d'avancer. Alors, avançons.

Dans le malheur de l'accident, j'ai été touché par une lueur, quasiment une révélation. J'ai eu envie des 24 Heures du Mans. Je n'étais encore qu'un corps allongé, quasi immobile, sur le lit d'un centre de rééducation.

Je n'ai pas vraiment eu le temps d'avoir envie de me foutre en l'air. J'ai eu le déclic qui m'a empêché de trop gamberger, qui m'a donné un horizon, un après. Parfois, j' imagine ma nouvelle vie sans la course auto : elle serait vide, l'amour qui m'entoure ne la comblerait pas. Il faut beaucoup pour continuer.

J'ai rencontré Philippe Croizon, collègue quadri-amputé, martyrisé par la foudre, qui a relié à la nage des détroits de la planète.

J'ai parcouru l'histoire de Stéphane Houdet, jambes sciées dans un accident de moto, qui collectionne les médailles aux Paralympiques, raquette de tennis en main.

Ils évoquent la résilience, cette capacité à intégrer le traumatisme, à rebondir et à se projeter, à dépasser ce qui était la marque de ses espérances au temps de ses facultés physiques entières.

Je ne vais pas si loin.

Je vais courir les 24 Heures du Mans, être acteur d'un mythe dont j'étais le spectateur. Mais j'y renoncerais instantanément si la baguette miraculeuse d'un prestidigitateur me redonnait deux bras et deux jambes, et surtout la liberté qui va avec.

Acheter une baguette de pain, pour qui a deux jambes, c'est banal, c'est la voiture en double file, un acte quotidien automatique, rapide, que tu fais sans même y penser. Une minute.

Acheter une baguette de pain, pour moi, c'est espérer une bonne place de stationnement, actionner la rampe du camion, descendre, fermer la rampe, chercher un espace suffisant entre deux voitures pour passer avec mon siège, subir les regards, demander à la serveuse de prendre l'argent dans ma poche, retourner au camion, souhaiter que personne, entre-temps, ne se soit garé trop près pour pouvoir à nouveau descendre la rampe, etc. Un quart d'heure.

La liberté envolée.

Dans mes rêves, jamais mes bras et mes jambes ne repoussent. Même mon subconscient semble porté vers l'avant.

Je suis transcendé par mon projet.

Je suis un homme d'entreprise, habitué à contourner continuellement des obstacles. Je ne veux pas de pitié. Je

ne distribuerai pas de kleenex à l'entrée du stand. Je me dis parfois qu'au vu de mes résultats sur la piste, je suis peut-être passé à côté d'une autre vie. Mes chronos me placent dans le peloton. Si j'étais entier, si j'avais 20 ans, peut-être serais-je devant. Peut-être aurais-je pu en vivre.

Je pense aux comiques de fond de classe, compagnons préférés des radiateurs, déconneurs impénitents qui se font virer des écoles et finissent sur scène, payés pour faire rigoler des foules. J'ai toujours été très vite au volant. La course automobile est peut-être mon destin.

À la maison, sur le mur de droite, dans un cadre noir, une Alpine Renault numéro 40 remonte la ligne droite des stands du circuit du Mans. Un mécano patiente, en short, mains sur les hanches, décontracté. Un pilote casqué de blanc attend son tour, impatient sûrement.

C'était hier, c'est moi demain. La nuit semble s'approcher, la frénésie des premières heures a fait place à la quiétude. Les moteurs font déjà entendre leur fatigue. Cette sublime photo, numérotée, m'a été offerte par ma sœur voilà quelques années. C'est comme si j'allais bientôt entrer dans l'image. Je vais être un personnage des 24 Heures du Mans.

Le 16 juin 2016, vers 15 h 01, le rideau de fer descendra sur le stand 56 des 24 Heures du Mans.

Ça ne peut pas être une fin.



Remerciements

Merci à Frede, ma femme, pour son amour, son soutien, son implication, sa patience... Merci à elle sans qui, il est certain, je ne serais pas là aujourd'hui.

Merci, Chacha. Merci, Camille. Vous m'avez donné la force de me battre ; je ne pouvais abandonner si tôt. Penser à elles me donne une émotion et une énergie incroyables.

Merci à toutes les trois, je vous aime et nous avons encore tant de choses à vivre ensemble

Merci à maman, papa, qui ont tant souffert de cette sordide histoire. Ne vous inquiétez pas, vivez tout ce que vous avez à vivre. Je vous aime.

Merci à Véro, ma grande sœur, Guillaume, Constance et Victoire pour leur soutien au quotidien.

Merci à Dany et Pierre pour leur soutien et leur amour.

Merci à Franck et Astrid, Aline et Christophe, Olivier et Émilie, Frédéric et Sandrine, Géraldine et Laurent, Yann, Stéphanie et Patrice, Dany et Max, Sandrine, Vincent et Aurore, Rose et Stéphane, Christophe et Aurélie, Christophe, Bernard, Stefan et Christelle, Fred V. Merci pour tout ce que vous avez fait, faites et ferez pour moi...

Merci à Paul Seignolle, Wolfgang Ullrich, Sébastien Loeb, Jacques de Peretti, Karine Gourault, Rodolphe Delord,

Jean Christophe Aufrere, Jean-Charles Delagarde, Marie Claire Boudarenne, Catherine Demeyer, Sophie Charrier, Joël Viaud, Albéric Cordier, Fabrice Dayron et Céline, Yvan Saumet, Gilles Lagarde, Paule et Jacques Sonnard, Alice et Alexandre Sonnard, Francine et Jean-Pierre Galloux,

Merci à Pierre Fillon, Jacques Nicolet, Hugues de Chaunac, Olivier Vialle, Florian Khichane, Stéphane Donnet, Philippe Joubin, Benoît Bagur, Maxime Grillon, Jérôme Boesfplug, Yann Druesne, Cédric Barral d'Esteve, Christine Halliot, Guy Lacroix, Éric Van de Vyver, Éric Ingargiola, Pierre Gattaz, Nicolas Sarkozy, Guillaume Peltier, Nicolas Perruchot, Maurice Leroy, Pierre Monzani, Jean-Éric Raoul, Sylvain Vétaux, Éric Berthommé, Jean Buchser, Frédéric Tournois, Romain et Yves Morizot, Annie Fondrillon, Patrice Lafargue, Karen Elkrief, Nathalie Gourgand, Jean-Bernard Piron, Helmut Poche, Andreas Berger, Marc Ouayoun, Tuan Nguyen, Patrice Venault, Hervé Grumeau, Serge Meyer, Guy Ligier, Tico Martini, Nicolas Minassian,

Merci à Marilène, Victorine, Véronique, Anne Laure, Fatima, Manue, Barbara, Sylvie, Delphine, Houria, Hélène, Marine, Lucile, Céline, Céline, Karine, Nathalie, Maryline, Valérie.

Merci à tous ceux que j'aurais oubliés.

Et, surtout, merci à ceux qui viendront se greffer à cet extraordinaire défi afin qu'il devienne réalité.



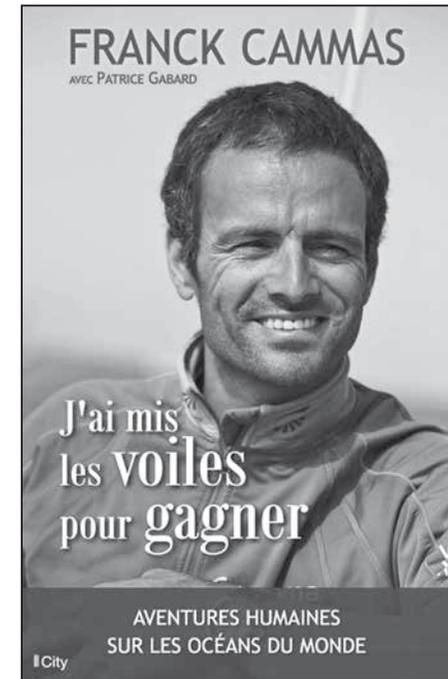
L'homme qui voulait voir tous les pays du monde

André Brugioux et Jérôme Bourguine

Quand il a commencé son périple en 1955, André Brugioux avait un rêve : voir tous les pays du monde. Presque soixante ans plus tard, le petit banlieusard sans moyens a accompli l'impossible. Sur la route, il vit toutes les aventures. Il est emprisonné au Costa Rica, le mur de Berlin se construit sous ses yeux, il rencontre le docteur Schweitzer au Gabon, se rend à Angkor en pleine guerre, prend le Transsibérien au milieu de la guerre froide, meurt presque de soif dans le désert... Pourtant la réussite majeure d'André est ailleurs : le monde est devenu sa patrie et les hommes sont sa famille. Partout, il a trouvé des gens merveilleux. À chaque fois qu'il tombait, quelqu'un était là pour lui tendre la main et le relever. Sa véritable aventure a d'abord été humaine. Profondément et passionnément humaine...

1955-2014 : aventures humaines autour du globe à la découverte de soi et des autres.

ISBN : 978-2-8246-0449-7



J'ai mis les voiles pour gagner

Franck Cammas

De son enfance à la montagne où il vivait dans un vieux mobil-home, Franck Cammas n'a gardé que le meilleur : l'envie de se battre et de s'en sortir. Elève studieux, sportif déterminé, pianiste en devenir, ce n'est qu'à neuf ans qu'il découvre la voile, en lisant un livre d'Eric Tabarly. C'est la révélation, le coup de foudre pour le grand large, pour ces océans synonymes d'évasion. A la fin de l'adolescence, il plaque tout pour apprendre le métier de skipper auprès des plus grands. Rapidement, Franck devient le marin le plus titré de la voile française. Pour la première fois, il raconte son parcours, fruit d'une éducation hors des sentiers battus qui lui a donné le goût de l'effort et un esprit de compétition hors pair.

« Je n'aime que le combat. Viser toujours plus haut. Mais dans ma recherche incessante de victoires, je n'oublie jamais d'où je viens. »

ISBN : 978-2-8246-0512-8

